

Marcel Aymé

LES FRÈRES LEGENDUM

MOSCOU – 2001

Марсель Эме. Братья Лежандом. Сборник. На франц.яз. Сост., комм. и ред. Н.Ермоловой и П.Гелевы. – М.: Издательство «Менеджер», 2001. – стр.

Марсель Эме (1902-1967) – один из выдающихся и наиболее интересных мастеров французской прозы XX века. Его перу принадлежат рассказы, романы, пьесы, сказки. Отличительными особенностями его прозы являются предельная ясность и прозрачность, сатира, издёвка над буржуа, скепсис, неиссякаемый юмор, нередко переходящий в гротеск и сарказм, смелое сочетание реалистического бытописания с фантастикой.

Наибольшей любовью читателей пользуются рассказы писателя, лучшие из которых, бесспорно, представлены в настоящем сборнике. Проблемы, с которыми сталкиваются герои Марселя Эме, весьма близки и понятны сегодняшнему российскому читателю. Книга рассчитана как на свободно читающих по-французски, так и на тех, кто ещё только изучает французский язык. Наиболее популярные рассказы сборника снабжены лингвострановедческим комментарием.

All rights reserved. This publication may not be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of the publishers.

Подготовка текста: Н.Ермолова, П.Гелева, 2001 г.

ОБ АВТОРЕ

Марсель Эме (1902-1967) – один из выдающихся и наиболее интересных мастеров французской прозы XX века. Его перу принадлежат рассказы, романы, пьесы, сказки. Предельная ясность и прозрачность стиля, едкая сатира, скепсис, издёвка над буржуа, неиссякаемый юмор, нередко переходящий в гротеск и сарказм, смелое сочетание реалистического бытописания с фантастикой свойственны и драматургии, и новеллистике Эме.

Прежде чем был опубликован его первый роман «Брюльбуа» (1925г.), Эме успел сменить множество профессий. Его книга о детстве «Стол слабаков» (La table-aux-crevés, 1929) получила премию Ренодо. Однако широкая известность пришла к писателю в 1933 году, когда он выпустил роман «Зелёная кобыла» (La jument verte).

И всё же наибольшей любовью читателей во всём мире пользуются рассказы писателя, лучшие из которых, бесспорно, представлены в настоящем сборнике.

П. Гелева

Marcel Aymé:

ROMANS:

Brulebois
La Table aux crevés
La Jument verte
Aller retour
Les Jumeaux du diable
La Rue sans nom
Le Vaurien
Le Puits aux images
Maison basse
Le Moulin de la sourdine
Gustalin
Le Bœuf clandestin
La Belle Image
Travelingue
La Vouivre
Le Chemin des écoliers
Uranus
Les Tiroirs de l'inconnu

NOUVELLES:

Le Nain
Derrière chez Martin
Le Passe-Muraille
Le Vin de Paris
En Arrière
Soties de la ville et des champs
La Fille du shériff

CONTES:

Les Contes du Chat Perché (**)
Les Derniers Contes du Chat Perché
Enjambées

PIECES DE THEATRE:

Clérambard
La Tête des Autres
Les Oiseaux de Lune
La Mouche bleue
Louisiane
Les Maxibules
Le Minotaure
La Convention Belzébir
Consommation
Lucienne et le Boucher
Vogue la galère

LES FRÈRES LEGENDUM

J'étais au Havre depuis deux années en qualité de secrétaire de M. Alfred Legendum. Ce grand savant, qui me payait trois cents francs par mois, avait dévoué sa vie à l'étude de la dégénérescence du supin dans les conjugaisons latines. A soixante-douze ans, il avait usé quarante-trois hypothèses, mais il disait qu'il était bien près d'arriver au but. C'est un maigre traitement que trois cents francs par mois, mais il est vrai de dire que le courrier n'était pas considérable.

M. Legendum n'avait que deux correspondants: une jeune cousine de Châteauroux à qui il répondait lui-même, et le percepteur.

Un matin, il arriva une lettre d'Amérique. Je l'ouvris et lus ce qui suit:

Mon bien cher frère. Voilà quarante-sept ans que nous sommes séparés, et pour moi, il me semble qu'il y a tout un siècle. A bientôt donc. Ton frère affectueux. Jérôme.

Je glissai la lettre dans le dossier du courrier en instance que je portai à mon maître.

– Monsieur Perronnet, me dit-il, j'ai reçu hier une lettre de ma petite cousine Zulma, de Châteauroux. Elle arrivera dimanche soir. Vous direz donc à Hortense qu'elle ait à préparer la chambre rose. Mais dites-moi un peu. Monsieur Perronnet, où en est votre travail de classement dans ma correspondance? Est-il bien rationnel?

– Oui, Monsieur. A ce propos, je voulais vous demander s'il convient d'ouvrir un nouveau dossier, car il vient d'arriver une lettre qui n'est pas de vos correspondants habituels.

Je lui tendis le courrier en instance, il en prit connaissance.

– Ah, ah... une lettre de mon jeune frère que je croyais décédé depuis quarante-sept ans. Je dis bien décédé, puisque j'ai hérité une somme importante qu'il avait consignée chez son notaire. Il est certain que Jérôme est fondé, dans une certaine mesure, à en exiger la restitution, Qu'en dites-vous?

– Je crois en effet...

– N'est-ce pas? Il est donc nécessaire de prendre dès aujourd'hui nos mesures de prudence. Et vous comprendrez que je sois obligé de réduire vos appointements. Comme j'avais l'intention de vous augmenter, je me contenterai de rogner cinquante francs sur vos appointements mensuels.

– Ah, Monsieur!

– Non, non, ne me remerciez pas. Vous avez mérité cette augmentation.

Le dimanche suivant, je me tenais dans ma chambre lorsque j'entendis un grand rire clair qui résonnait dans toute la maison. Je sortis sur le palier et, penché sur la rampe pour jeter un coup d'œil au vestibule, je lâchai le savon à barbe que je tenais à la main. Lâcher son savon à barbe est un des effets les plus ordinaires du coup de foudre. Autant vaut le dire d'abord, Zulma, la petite cousine de Châteauroux, était parfaitement belle.

Depuis le palier du premier étage, je n'en avais encore qu'une vue cavalière, mais un quart d'heure plus tard, je pus admirer la fraîcheur de son teint, le velouté de ses grands yeux auxquels un léger strabisme donnait je ne sais quelle complicité langoureuse et trouble. Ses cheveux rares, mais bien tirés, faisaient mieux paraître le dessin du nez un peu fort, la ligne fière de son menton qui était comme doublé par un pli sensuel à la naissance du cou. Un maintien modeste faisait valoir la souplesse de sa démarche qu'une claudication à peine apparente rendait plus gracieuse encore.

– Zulma, prononça M.Legendum, je vous présente M.Perronnet, mon employé.

– Monsieur, protestai-je, je ne suis pas votre employé, mais votre secrétaire. Il y a de la différence. Pour moi qui me nourris surtout de nuances et de dignité, elle m'est plus sensible que je ne peux dire, et tout l'or du monde ne fera jamais que je devienne votre employé.

Zulma m'écoutait avec une attention grave qui faisait pendre sa lèvre charnue tout humide d'une adorable rosée. M.Legendum vit bien qu'elle n'approuvait pas sa manière, il en fut irrité.

– Monsieur Perronnet, dit-il, je vous signifie d'avoir à chercher un autre emploi. Puisque Zulma demeure chez moi une année entière, elle s'acquittera fort bien de vos fonctions.

Zulma protesta qu'il n'y fallait pas compter. Elle parlait avec une chaleur, une sensibilité, dont M.Legendum se trouva ébranlé.

– Soit, me dit-il, restez à mon service. Mais puisque je vous garde contre ma volonté, je supprime votre augmentation. A compter d'aujourd'hui, je vous paie deux cents francs par mois.

Les amoureux vivent très bien de petits pains et de chocolat. Je pris l'habitude de déposer chaque matin une gerbe de fleurs à la porte de Zulma. J'accompagnais mon présent d'une devise agréable et presque toujours en vers. Zulma ne témoignait jamais par un sous-entendu aimable qu'elle en eût du plaisir. Un beau matin, passant auprès de sa chambre, j'eus la surprise de voir M.Alfred Legendum qui se poussait dans l'entrebâillement de la porte avec ma gerbe de roses dans les bras.

– Ma chère enfant, disait-il, je me suis pressé d'aller chercher ces quelques roses pour accueillir votre réveil, mais les voilà qui pâlissent déjà d'avoir contemplé les roses de votre jeunesse...

Le lendemain, je crus devoir remettre mes fleurs entre les mains de Zulma, et quelques minutes plus tard, M.Legendum m'appela dans son cabinet.

– Je vous mets à la porte, me dit-il sans préambule.

– Monsieur, dis-je, et j'avais envie de l'égorger avec mon porte-plume, Monsieur, vous savez combien je suis attaché à vos travaux, mais si j'ai manqué à remplir en conscience mes fonctions de secrétaire, que votre volonté soit faite. Je quitterai la maison en appelant la bénédiction du ciel sur votre dernière hypothèse. Considérez pourtant que je suis prêt à réparer mon erreur et que, s'il vous plaît de revenir sur votre décision, tout rentrera dans l'ordre dès demain matin.

– Monsieur Perronnet, je crains qu'il n'y ait plus entre nous cette

bonne entente des années passées, et si je vous reprends, ce ne peut être qu'en diminuant vos appointements de moitié. Pour un jeune homme de bonne conduite, et un tant soit peu philosophe, cent francs sont encore une somme raisonnable.

A la fin du mois de novembre, il arriva une deuxième lettre du frère de M.Legendum. Il annonçait son arrivée au Havre pour les premiers jours de décembre.

– La menace se précise, dit mon maître. C'est pourquoi vous trouverez bon que je diminue vos appointements de soixante-quinze francs par mois. En face du danger, il importe que nous serrions les coudes.

Je tombai bientôt à un état d'extrême dénuement. Je ne déposais plus à la porte de Zulma que des bouquets de violettes de dix sous, et M.Legendum en était de mauvaise humeur.

Un matin, je me mis au travail avec ardeur, et après dix minutes, j'achevais le travail de classement pour lequel je m'étais proposé un délai de six mois. Alors, je pus songer au suicide à tête reposée.

Comme le temps était clair, décembre tout riant de soleil, rien ne me parut plus joli que de me précipiter dans la mer du haut d'une falaise abrupte. Ma décision prise, je mis sous enveloppe un sonnet gracieux et mélancolique dédié à Zulma, et dont le dernier tercet chante encore dans ma mémoire:

Mais la mort, en chaussant les galoches d'ébène
Sourit sous les arceaux du passage à niveau
Et vers l'amont ligneux souffle sa froide haleine.

J'écrivis également au commissaire de police une lettre anonyme qui accusait M.Legendum d'avoir lâchement assassiné son secrétaire, et précipité son cadavre du haut de la Roche-Bossue. Vers neuf heures et demie, je quittais la maison par une porte dérobée et gagnais la campagne.

* * *

Il soufflait du sud une brise molle, un brouillard léger me déroba le sommet de la Roche-Bossue. Parvenu au terme de mon ascension, je ne pus réprimer un mouvement de contrariété. Penché sur la mer qu'il surplombait de haut, un vieux monsieur regardait l'abîme avec un monocle. Je pris la liberté de lui dire que je mettais à profit cette belle journée de décembre pour venir me suicider. Le vieillard toucha son chapeau, et sans se laisser distraire de sa contemplation, répondit poliment:

– Que ma présence ne vous gêne pas, Monsieur. Je ne serai pas si indiscret que de vous regarder.

Ces paroles me mirent à l'aise, et je reculai de quelques pas pour mieux sauter. Alors, le vieillard tira de sa poche une liasse importante de billets de mille francs. Il en prit un, l'éleva au-dessus de sa tête, et le lâcha

dans le vide. Soulevé d'abord par la brise, le billet retomba mollement vers la mer. L'homme au monocle eut un geste de dépit, saisit un autre billet qui se comporta comme le premier. Ainsi d'un troisième, d'un quatrième, d'un cinquième. Je différerai mon suicide de quelques minutes pour demander à ce nabab le but de ses coûteuses expériences. Le vieillard retira son monocle, en essuya la buée avec un billet de mille francs qu'il jeta dans la mer, et répondit aimablement:

– Je cherche d'où vient le vent.

– Il souffle du sud-ouest, Monsieur, mais il tournera dans la nuit. Regardez plutôt le disque du soleil et ses reflets rouge alliacé. Il est au ciel comme une bassine à confitures.

– Merci, jeune homme, et pardonnez-moi d'avoir retardé votre suicide. Je vous laisse la place.

Ayant soulevé son chapeau, il s'éloigna d'un pas vif vers la descente. Je courus après lui.

– Monsieur, je vous ai donné la direction du vent, payez-moi mes honoraires. C'est mille francs.

Le vieillard assura son monocle et me considéra des pieds à la tête avec beaucoup de mépris.

– Jeune homme, vos prix sont ridiculement exorbitants. Je veux bien que vous ayez pour moi prolongé de quelques minutes votre séjour dans cette vallée de larmes, mais enfin je n'ai pas sollicité vos avis, et je crois être généreux en vous payant dix francs une consultation aussi brève.

– Soit, je veux bien vous consentir cette diminution. Mais avez-vous réfléchi que vous êtes un vieil homme, que nous sommes sans témoins, et que votre poche à revolver n'est pas d'un accès si facile...

– C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Je n'ai rien à dire là contre.

Le vieillard me remit son portefeuille, sa montre, et une poignée de billets de banque. Je ne voulus retenir que les billets dont la somme faisait quatre-vingt mille francs, et j'exigeai, par contre, qu'il me cédât son revolver. Il obéit de bonne grâce et fut assez aimable de m'avertir que l'arme était chargée.

– Je vous dis cela pour le cas où ce genre de suicide vous tenterait.

– Précisément, je suis en train de réfléchir que ma mort serait prématurée. Je suis jeune, j'aime une jeune fille exquise et j'ai des raisons de croire qu'elle n'est pas insensible à mon amour. En vérité, je ne comprends plus du tout sur quoi j'ai pu fonder ma triste résolution. Où diable avais-je la tête ce matin?

Cependant, nous faisons route ensemble vers la ville en échangeant nos impressions sur le paysage.

– Puisque j'y pense, dit tout à coup mon compagnon, donnez-moi donc l'adresse du commissaire de police. J'ai l'intention de porter plainte contre vous, et je ne voudrais pas faire traîner les choses.

– C'est ennuyeux. Vous auriez dû parler plus tôt, je vous aurais assassiné sur la Roche-Bossue. Dans ce chemin creux, je vais avoir toutes les peines du monde à dissimuler votre cadavre.

Le vieillard eut un geste désolé et s'excusa des difficultés où sa négligence m'engageait. Je lui protestai que je saurais m'accommoder de

la situation, qu'il n'eût pas à s'en tourmenter et, serrant la crosse de mon revolver, je lui demandai s'il ne voulait pas, avant de mourir, me charger de quelque commission dans la ville ou ailleurs.

– Justement, dit-il, je vous demanderai de passer au n° 3 de la rue Tournebrique et d'informer M.Alfred Legendum que vous avez assassiné son frère Jérôme. Il comprendra pourquoi je ne peux pas lui faire la visite que j'annonçais dans ma dernière lettre.

– Mille regrets, dis-je en remettant le revolver dans ma poche, mais je ne puis vous assassiner. Je connais votre frère.

– Vous n'avez pas de chance, compatit M.Jérôme. Vous craignez les émotions violentes pour mon frère et sans doute l'aimez-vous beaucoup.

– Pas du tout. Votre frère est un vieux coquin, maniaque et sans entrailles. Par contre, je suis amoureux d'une adorable jeune fille qui habite sous son toit. Elle est d'ailleurs votre petite cousine.

– Est-elle si jolie?

– Ah, Monsieur! la rose à son matin, quand la rosée l'emperle, ne possède ni l'éclat, ni la fraîcheur, ni la grâce de Zulma. Les senteurs du lys, de l'œillet, du benjoin, de la tomate et du chrysanthème se composent sur sa lèvre purpurine. Sa parole, Monsieur, est une onde argentine. Et pour peu qu'elle se mît à latiniser, je crois qu'elle donnerait de la grâce au supin le plus sec.

– Allons, tant mieux, dit M.Jérôme. Peut-être ira-t-elle vous voir en prison...

– Non, Monsieur, je n'irai pas en prison, car je vous rends vos quatre-vingt mille francs. Tout ceci n'était qu'une plaisanterie et vous l'aurez déjà compris. Pour moi, je retourne à la Roche-Bossue mettre fin à mon existence.

M.Jérôme compta les billets de banque, alluma son cigare avec l'un d'eux, et me souhaita bonne chance. Je retournai sur mes pas et j'avais déjà marché cent mètres, lorsque le vieillard poussa un cri d'appel. Je le laissai courir la distance qui nous séparait; il me dit en comprimant les battements de son cœur:

– Jeune homme, j'avais oublié que je vous devais dix francs pour votre consultation.

Il fouilla toutes ses poches, sortit un billet de cinq francs, quatre pièces de un franc et une de dix sous.

– Vous voyez, me dit-il, je n'ai pas assez de monnaie. Mais si vous voulez bien me consentir un rabais de cinquante centimes, nos comptes se trouveront en règle.

– Impossible, Monsieur, je vous ai déjà accordé une diminution de 990 francs. Je ne puis faire davantage.

Le vieillard se tordait les mains avec désespoir, disant qu'il ne pourrait pas supporter de rester mon débiteur. Il me supplia de l'accompagner jusqu'à la ville où il ferait de la monnaie. Il sanglotait qu'il était un honnête homme, qu'il n'avait jamais fait tort d'un sou à personne.

– N'importe, je prétends mourir avant la chute du soir, et dans ma tombe amère emporter la splendeur d'un couchant barbare à l'Occident

molletonné des sueurs de la terre.

– Ah, jeune homme, soupira le vieillard, je pouvais faire votre fortune... j'ai un coffre à la banque...

– Je ne veux que mourir.

– Jeune homme, je pouvais servir votre passion. Un complet neuf, une chaîne de montre en or massif et une canne à pomme d'ivoire valent aux yeux des femmes bien des madrigaux...

Pour le coup, j'étais troublé. M.Jérôme se fit plus pressant, et comme il prononçait le nom de Zulma, je me rendis à sa discrétion. Au premier bureau de tabac, il me tendit un billet de mille francs et me pria d'aller lui faire de la monnaie.

– Monsieur, m'écriai-je en sortant du débit, votre coupure est fausse.

– C'est bien possible, je vais vous en donner une autre.

D'une poche secrète qui avait échappé à mes investigations, il tira un petit portefeuille et me donna un billet de cent francs. Lorsqu'il eut acquitté sa dette de cinquante centimes, il me demanda si je me rendais auprès de Zulma.

– Non, pas tout de suite, dis-je. Il me faut d'abord passer au commissariat de police et dénoncer dans les formes à M. le commissaire le faux-monnayeur que vous êtes. Canaille! ah, je vous reconnais bien pour le frère de M.Legendum. Ah! vous fabriquez de la fausse-monnaie.

Avisant deux sergents de ville, je leur dénonçai le faux-monnayeur. Il fut appréhendé et l'un des agents lui prédit qu'il finirait aux travaux forcés à perpétuité, comme il est écrit.

Comme nous arrivions au commissariat de police, j'eus la surprise de voir entrer devant nous M.Alfred Legendum, mon maître, encadré par deux agents. Je l'entendis protester d'une voix furieuse.

– Je suis un savant respectable! Vous n'avez pas le droit...

Pour ne pas compromettre une erreur judiciaire qui me donnait satisfaction, je changeai de physionomie et pris un air de niaiserie qui me rendait méconnaissable.

Le commissaire de police sortit de son cabinet comme les deux coupables venaient d'entrer dans la salle d'attente.

– C'est vous, dit-il, qui êtes M.Legendum ?

– Oui, répondit mon maître, c'est moi qui suis M.Legendum.

– Je vous demande pardon, s'entremet M.Jérôme, mais c'est moi qui suis M.Legendum.

– Fouillez-moi ces deux gaillards-là, ordonna le commissaire.

Les agents s'empressèrent aux poches des criminels, et recueillirent papiers, montres et portefeuilles. Le commissaire en fit deux tas, préleva une carte de visite sur chacun d'eux, et appela:

– M.Alfred Legendum, savant... M.Jérôme Legendum, milliardaire.

Trompant la vigilance de leurs gardiens, Alfred et Jérôme se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Mon frère, je te retrouve après quarante-sept ans de séparation!

Tout le monde pleurait. Les agents n'en finissaient pas de se moucher. Le milliardaire dit au savant:

– Tu n’as presque pas changé, Alfred, je t’assure. A propos, tu me dois onze mille francs que tu as hérités à tort, puisque je suis vivant.

– Jamais de la vie, rugit le savant. J’ai la loi pour moi, et je le ferai bien voir.

– Soit, nous plaiderons. Je n’entends pas me laisser gruger par mon frère aîné.

– Ah! tu n’as pas changé non plus, disait mon maître. Mais je ne te reconnais pas pour mon frère.

Et s’adressant au commissaire:

– Cet individu n’est pas Jérôme Legendum. En effet, mon frère est mort depuis plus de quarante ans, et l’état civil a enregistré son décès.

– Ah, ah! dit le commissaire au milliardaire, vous fabriquez aussi de faux états civils?

– Monsieur le commissaire, j’ignorais que mon décès eût été enregistré officiellement.

– Il est mort, cria le savant, ne l’écoutez pas!

– Jolie famille, raillait le commissaire: un mort qui fabrique de la fausse monnaie, et un savant qui assassine son pauvre garçon de secrétaire.

A ces derniers mots, je ne fus pas maître de retenir mes larmes. Mais M.Alfred Legendum le prit de haut:

– Commissaire, je vous trouve bien mal élevé d’oser pareille accusation. Sachez que le nom de Legendum est honoré dans le monde de la pensée. On connaît mes travaux sur la dégénérescence du supin dans les conjugaisons latines!

– En tout cas, le cadavre de ce malheureux jeune homme vient d’être découvert sur le rivage...

Je me tenais dans l’ombre pour ne pas attirer sur moi l’attention de mon maître, mais il avait oublié ses lunettes, et la colère achevait de l’aveugler.

– Tant mieux, déclara-t-il, ce jeune voyou me coûtait les yeux de la tête et osait faire la cour à ma petite cousine Zulma Legendum!

– Monsieur Legendum, il semble bien que la jalousie soit le mobile du crime... Passez donc dans mon cabinet.

En quittant le commissariat, ma première pensée fut d’aller rejoindre Zulma. Mais j’avais à cœur de laisser condamner mon maître et la moindre imprudence de ma part pouvait lui ouvrir la porte de sa prison. La nuit était tombée. Je m’approchai de la maison sans être vu, le rez-de-chaussée était éclairé. Dans le bureau de M.Legendum, je pus apercevoir ma tendre Zulma assise dans un fauteuil. Sans doute la nouvelle de ma mort lui était-elle déjà parvenue, car son visage était légèrement congestionné, comme par une peine insupportable. Un ami de la maison était là, qui lui passait un bras autour du cou et je pense qu’il lui parlait du cher disparu, car un sourire ému éclaira le visage de Zulma.

J’emportai cette radieuse vision en Amérique où je m’en allai le soir même chercher une place de groom, comme on fait quand on veut devenir milliardaire. Mais telle était mon impatience de serrer Zulma sur ma poitrine que je revins au bout de six mois sans avoir attendu de réaliser une fortune colossale.

En débarquant au Havre, je courus chez M.Legendum. Zulma était occupée de raccommoder une paire de chaussettes. Je l'étreignis avec une chaleur dont elle parut gênée.

– Pour un mort, dit-elle, vous avez de drôles de manières.

Saisi d'un horrible pressentiment, je m'écriai aussitôt:

– Zulma! pour qui sont ces chaussettes ?

– Pour mon mari...

– Enfer et damnation, je vous aimais!

– Vous me dites ça maintenant, il est trop tard. Et puis, quand même, vous n'aviez pas une assez belle position. Vous comprenez, moi, je suis dans mes meubles. Mon cousin Alfred Legendum m'a légué tout ce qu'il possédait. Ce pauvre cousin, tout de même...

– C'est vrai qu'il a été condamné...

– Oh! ces Messieurs du jury n'ont pas fait de difficulté. On l'a justement guillotiné hier matin.

– Et son frère ?

– Acquitté! Pensez qu'en Amérique, il est le roi de la fausse monnaie. Mais si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à monter, je lui ai loué la chambre que vous occupiez au premier étage.

– Adieu, Zulma! mon cœur est meurtri, mais l'avenir réserve bien des mystères.

Au premier étage, je trouvai M.Legendum junior en train d'étudier un projet d'émission de fausse monnaie bulgare. Je le traitai de voleur et lui réclamai des dommages-intérêts pour avoir manqué à la promesse qu'il m'avait faite de me pousser par tous les moyens dans les bonnes grâces de Zulma.

– Tous mes espoirs sont anéantis, mais nous plaiderons, Monsieur.

– Impossible, jeune homme, vous savez bien que nous sommes morts tous les deux. Mais comme je suis loyal en affaires, je vous propose la situation d'inspecteur de ma fausse monnaie pour l'Amérique du Nord. Il y a aujourd'hui tant de contrefaçons qu'il me faut songer à créer ce nouveau service.

Je signai sur-le-champ un contrat, et six mois plus tard, j'entraîs dans une grande prison américaine pour y purger une peine de vingt années de réclusion. Lorsque j'en sortirai, dans dix-sept ans et trois mois, je compte bien que Zulma sera veuve.

1932

LE PASSE-MURAILLE

Il y avait à Montmartre, au troisième étage du 75 *bis* de la rue d'Orchampt, un excellent homme nommé Dutilleul qui possédait le don singulier de passer à travers les murs sans en être incommodé*. Il portait un binocle*, une petite barbiche noire* et il était employé de troisième classe au ministère de l'Enregistrement*. En hiver, il se rendait à son bureau par l'autobus et, à la belle saison, il faisait le trajet à pied, sous son chapeau melon*.

Dutilleul venait d'entrer dans sa quarante-troisième année lorsqu'il eut la révélation de son pouvoir. Un soir, une courte panne d'électricité l'ayant surpris dans le vestibule de son petit appartement de célibataire, il tâtonna un moment dans les ténèbres et, le courant revenu, se trouva sur le palier du troisième étage. Comme sa porte d'entrée était fermée à clé de l'intérieur, l'incident lui donna à réfléchir et, malgré les remontrances de sa raison*, il se décida à rentrer chez lui comme il en était sorti, en passant à travers la muraille. Cette étrange faculté, qui semblait ne répondre à aucune de ses aspirations, ne laissa pas de le contrarier un peu et, le lendemain samedi, profitant de la semaine anglaise*, il alla trouver un médecin du quartier pour lui exposer son cas. Le docteur put se convaincre qu'il disait vrai et, après examen, découvrit la cause du mal dans un durcissement hélicoïdal de la paroi strangulaire du corps thyroïde*. Il prescrivit le surmenage intensif et, à raison de deux cachets par an*, l'absorption de poudre de pipelette tétravalente, mélange de farine de riz et d'hormone de centaure*.

Ayant absorbé un premier cachet, Dutilleul rangea le médicament dans un tiroir et n'y pensa plus. Quant au surmenage intensif, son activité de fonctionnaire était réglée par des usages ne s'accommodant d'aucun excès, et ses heures de loisir, consacrées à la lecture du journal et à sa collection de timbres, ne l'obligeaient pas non plus à une dépense déraisonnable d'énergie. Au bout d'un an, il avait donc gardé intacte la faculté de passer à travers les murs, mais il ne l'utilisait jamais, sinon par inadvertance, étant peu curieux d'aventures et rétif aux entraînements de l'imagination. L'idée ne lui venait même pas de rentrer chez lui autrement que par la porte et après l'avoir dûment ouverte en faisant jouer la serrure. Peut-être eût-il vieilli dans la paix de ses habitudes sans avoir la tentation de mettre ses dons à l'épreuve, si un événement extraordinaire n'était venu soudain bouleverser son existence. M.Mouron, son sous-chef de bureau, appelé à d'autres fonctions, fut remplacé par un certain M.Lécuyer, qui avait la parole brève et la moustache en brosse. Dès le premier jour, le nouveau sous-chef vit de très mauvais œil que Dutilleul portât un lorgnon à chaînette* et une barbiche noire, et il affecta de le traiter comme une vieille chose gênante et un peu malpropre. Mais le plus grave était qu'il prétendit introduire dans son service des réformes d'une portée considérable et bien faites pour troubler la quiétude de son subordonné. Depuis vingt ans, Dutilleul commençait ses lettres par la formule suivante: «Me reportant à votre honorée du tantième courant et, pour mémoire, à

notre échange de lettres antérieur, j'ai l'honneur de vous informer...» Formule à laquelle M.Lécuyer entendit substituer une autre d'un tour plus américain: «En réponse à votre lettre du tant, je vous informe...» Dutilleul ne put s'accoutumer à ces façons épistolaires. Il revenait malgré lui à la manière traditionnelle, avec une obstination machinale qui lui valut l'inimitié grandissante* du sous-chef. L'atmosphère du ministère de l'Enregistrement lui devenait presque pesante. Le matin, il se rendait à son travail avec appréhension, et le soir, dans son lit, il lui arrivait bien souvent de méditer un quart d'heure entier avant de trouver le sommeil.

Ecœuré par cette volonté rétrograde* qui compromettait le succès de ses réformes, M.Lécuyer avait relégué Dutilleul dans un réduit à demi obscur, attenant à son bureau. On y accédait par une porte basse et étroite donnant sur le couloir et portant encore en lettres capitales l'inscription: Débarras. Dutilleul avait accepté d'un cœur résigné cette humiliation sans précédent*, mais chez lui, en lisant dans son journal le récit de quelque sanglant fait divers*, il se surprenait à rêver que M.Lécuyer était la victime.

Un jour, le sous-chef fit irruption dans le réduit en brandissant une lettre et il se mit à beugler:

– Recommencez-moi ce torchon!* Recommencez-moi cet innommable torchon qui déshonore mon service!*

Dutilleul voulut protester, mais M.Lécuyer, la voix tonnante, le traita de cancrelat routinier, et, avant de partir, froissant la lettre qu'il avait en main, la lui jeta au visage. Dutilleul était modeste, mais fier. Demeuré seul dans son réduit, il fit un peu de température et, soudain, se sentit en proie à l'inspiration. Quittant son siège, il entra dans le mur qui séparait son bureau de celui du sous-chef, mais il y entra avec prudence, de telle sorte que sa tête seule émergeât de l'autre côté. M.Lécuyer, assis à sa table de travail, d'une plume encore nerveuse déplaçait une virgule dans le texte d'un employé, soumis à son approbation, lorsqu'il entendit tousser dans son bureau. Levant les yeux, il découvrit avec un effarement indicible la tête de Dutilleul, collée au mur à la façon d'un trophée de chasse. Et cette tête était vivante. A travers le lorgnon à chaînette, elle dardait sur lui un regard de haine. Bien mieux, la tête se mit à parler.

– Monsieur, dit-elle, vous êtes un voyou, un butor et un galopin.

Béant d'horreur, M.Lécuyer ne pouvait détacher les yeux de cette apparition. Enfin, s'arrachant à son fauteuil, il bondit dans le couloir et courut jusqu'au réduit. Dutilleul, le porte-plume à la main, était installé à sa place habituelle, dans une attitude paisible et laborieuse. Le sous-chef le regarda longuement et, après avoir balbutié quelques paroles, regagna son bureau. A peine venait-il de s'asseoir que la tête réapparaissait sur la muraille.

– Monsieur, vous êtes un voyou, un butor et un galopin.

Au cours de cette seule journée, la tête redoutée apparut vingt-trois fois sur le mur et, les jours suivants, à la même cadence. Dutilleul, qui avait acquis une certaine aisance à ce jeu, ne se contentait plus d'invectiver contre le sous-chef. Il proférait des menaces obscures*, s'écriant par exemple d'une voix sépulcrale, ponctuée de rires vraiment

démoniaques:

– Garou! garou! Un poil de loup! (rire). Il rôde un frisson à décorner tous les hiboux (rire).

Ce qu’entendant, le pauvre sous-chef devenait un peu plus pâle, un peu plus suffoquant, et ses cheveux se dressaient bien droits sur sa tête et il lui coulait dans le dos d’horribles sueurs d’agonie. Le premier jour, il maigrit d’une livre. Dans la semaine qui suivit, outre qu’il se mit à fondre presque à vue d’œil*, il prit l’habitude de manger le potage avec sa fourchette et de saluer militairement les gardiens de la paix. Au début de la deuxième semaine, une ambulance vint le prendre à son domicile et l’emmena dans une maison de santé.

Dutilleul, délivré de la tyrannie de M.Lécuyer, put revenir à ses chères formules: «Me reportant à votre honorée du tantième courant...» Pourtant, il était insatisfait. Quelque chose en lui réclamait, un besoin nouveau, impérieux, qui n’était rien de moins que le besoin de passer à travers les murs. Sans doute le pouvait-il faire aisément, par exemple chez lui, et, du reste, il n’y manqua pas. Mais l’homme qui possède des dons brillants ne peut se satisfaire longtemps de les exercer sur un objet médiocre. Passer à travers les murs ne saurait d’ailleurs constituer une fin en soi. C’est le départ d’une aventure, qui appelle une suite, un développement et, en somme, une rétribution. Dutilleul le comprit très bien. Il sentait en lui un besoin d’expansion*, un désir croissant de s’accomplir et de se surpasser, et une certaine nostalgie qui était quelque chose comme l’appel de derrière le mur. Malheureusement, il lui manquait un but. Il chercha son inspiration dans la lecture du journal, particulièrement aux chapitres de la politique et du sport, qui lui semblaient être des activités honorables, mais s’étant finalement rendu compte qu’elles n’offraient aucun débouché aux personnes qui passent à travers les murs, il se rabattit sur le fait divers qui se révéla des plus suggestifs*.

Le premier cambriolage auquel se livra Dutilleul eut lieu dans un grand établissement de crédit de la rive droite. Ayant traversé une douzaine de murs et de cloisons, il pénétra dans divers coffres-forts, emplit ses poches de billets de banque et, avant de se retirer, signa son larcin à la craie rouge, du pseudonyme de Garou-Garou*, avec un fort joli paraphe* qui fut reproduit le lendemain par tous les journaux. Au bout d’une semaine, ce nom de Garou-Garou connut une extraordinaire célébrité. La sympathie du public allait sans réserve à ce prestigieux cambrioleur qui narguait si joliment la police. Il se signalait chaque nuit par un nouvel exploit accompli soit au détriment d’une banque, soit à celui d’une bijouterie ou d’un riche particulier. A Paris comme en province, il n’y avait point de femme un peu rêveuse qui n’eût le fervent désir d’appartenir corps et âme au terrible Garou-Garou. Après le vol du fameux diamant de Burdigala et le cambriolage du Crédit municipal, qui eurent lieu la même semaine, l’enthousiasme de la foule atteignit au délire. Le ministre de l’Intérieur dut démissionner, entraînant dans sa chute le ministre de l’Enregistrement. Cependant, Dutilleul devenu l’un des hommes les plus riches de Paris, était toujours ponctuel à son bureau et on parlait de lui

pour les palmes académiques. Le matin, au ministère de l'Enregistrement, son plaisir était d'écouter les commentaires que faisaient les collègues sur ses exploits de la veille. "Ce Garou-Garou, disaient-ils, est un homme formidable, un surhomme, un génie." En entendant de tels éloges, Dutilleul devenait rouge de confusion et, derrière le lorgnon à chaînette, son regard brillait d'amitié et de gratitude. Un jour, cette atmosphère de sympathie le mit tellement en confiance qu'il ne crut pas pouvoir garder le secret plus longtemps. Avec un reste de timidité, il considéra ses collègues groupés autour d'un journal relatant le cambriolage de la Banque de France, et déclara d'une voix modeste: "Vous savez, Garou-Garou, c'est moi." Un rire énorme et interminable accueillit la confidence de Dutilleul qui reçut, par dérision, le surnom de Garou-Garou. Le soir, à l'heure de quitter le ministère, il était l'objet de plaisanteries sans fin de la part de ses camarades et la vie lui semblait moins belle.

Quelques jours plus tard, Garou-Garou se faisait pincer par une ronde de nuit* dans une bijouterie de la rue de la Paix. Il avait apposé sa signature sur le comptoir-caisse et s'était mis à chanter une chanson à boire en fracassant différentes vitrines à l'aide d'un hanap en or massif. Il lui eût été facile de s'enfoncer dans un mur et d'échapper ainsi à la ronde de nuit, mais tout porte à croire qu'il voulait être arrêté et, probablement à seule fin de confondre ses collègues dont l'incrédulité l'avait mortifié. Ceux-ci, en effet, furent bien surpris, lorsque les journaux du lendemain publièrent en première page la photographie de Dutilleul. Ils regrettèrent amèrement d'avoir méconnu leur génial camarade et lui rendirent hommage en se laissant pousser une petite barbiche. Certains même, entraînés par le remords et l'admiration, tentèrent de se faire la main sur le portefeuille ou la montre de famille de leurs amis et connaissances.

On jugera sans doute que le fait de se laisser prendre par la police pour étonner quelques collègues témoigne d'une grande légèreté, indigne d'un homme exceptionnel, mais le ressort apparent de la volonté est fort peu de chose dans une telle détermination. En renonçant à la liberté, Dutilleul croyait céder à un orgueilleux désir de revanche, alors qu'en réalité il glissait simplement sur la pente de sa destinée. Pour un homme qui passe à travers les murs, il n'y a point de carrière un peu poussée s'il n'a tâté au moins une fois de la prison. Lorsque Dutilleul pénétra dans les locaux de la Santé*, il eut l'impression d'être gâté par le sort. L'épaisseur des murs était pour lui un véritable régal*. Le lendemain même de son incarcération, les gardiens découvrirent avec stupeur que le prisonnier avait planté un clou dans le mur de sa cellule et qu'il y avait accroché une montre en or appartenant au directeur de la prison. Il ne put ou ne voulut révéler comment cet objet était entré en sa possession. La montre fut rendue à son propriétaire et, le lendemain, retrouvée au chevet de Garou-Garou avec le tome premier des *Trois Mousquetaires* emprunté à la bibliothèque du directeur. Le personnel de la Santé était sur les dents. Les gardiens se plaignaient en outre de recevoir des coups de pied dans le derrière, dont la provenance était inexplicable. Il semblait que les murs eussent, non plus des oreilles, mais des pieds. La détention de Garou-Garou durait depuis une semaine, lorsque le directeur de la Santé, en

pénétrant un matin dans son bureau, trouva sur sa table la lettre suivante:

"Monsieur le directeur. Me reportant à notre entretien du 17 courant et, pour mémoire, à vos instructions générales du 15 mai de l'année dernière, j'ai l'honneur de vous informer que je viens d'achever la lecture du second tome des *Trois Mousquetaires* et que je compte m'évader cette nuit entre onze heures vingt-cinq et onze heures trente-cinq. Je vous prie, monsieur le directeur, d'agréer l'expression de mon profond respect. Garou-Garou."

Malgré l'étroite surveillance dont il fut l'objet cette nuit-là, Dutilleul s'évada à onze heures trente. Connue du public le lendemain matin, la nouvelle souleva partout un enthousiasme magnifique. Cependant, ayant effectué un nouveau cambriolage qui mit le comble à sa popularité, Dutilleul semblait peu soucieux de se cacher et circulait à travers Montmartre sans aucune précaution. Trois jours après son évasion, il fut arrêté rue Caulaincourt au café du Rêve, un peu avant midi, alors qu'il buvait un vin blanc citron avec des amis.

Reconduit à la Santé et enfermé au triple verrou dans un cachot ombreux, Garou-Garou s'en échappa le soir même et alla coucher à l'appartement du directeur, dans la chambre d'ami*. Le lendemain matin, vers neuf heures, il sonnait la bonne pour avoir son petit déjeuner et se laissait cueillir au lit, sans résistance, par les gardiens alertés. Outré, le directeur établit un poste de garde à la porte de son cachot et le mit au pain sec. Vers midi, le prisonnier s'en fut déjeuner dans un restaurant voisin de la prison et, après avoir bu son café, téléphona au directeur.

– Allô! Monsieur le directeur, je suis confus, mais tout à l'heure, au moment de sortir, j'ai oublié de prendre votre portefeuille, de sorte que je me trouve en panne au restaurant*. Voulez-vous avoir la bonté d'envoyer quelqu'un pour régler l'addition?*

Le directeur accourut en personne et s'emporta jusqu'à proférer des menaces et des injures. Atteint dans sa fierté, Dutilleul s'évada la nuit suivante et pour ne plus revenir. Cette fois, il prit la précaution de raser sa barbe noire et remplaça son lorgnon à chaînette par des lunettes en écaille. Une casquette de sport et un costume à larges carreaux avec culotte de golf achevèrent de le transformer. Il s'installa dans un petit appartement de l'avenue Junot où, dès avant sa première arrestation, il avait fait transporter une partie de son mobilier et les objets auxquels il tenait le plus. Le bruit de sa renommée commençait à le lasser et, depuis son séjour à la Santé, il était un peu blasé sur le plaisir de passer à travers les murs. Les plus épais, les plus orgueilleux, lui semblaient maintenant de simples paravents, et il rêvait de s'enfoncer au cœur de quelque massive pyramide. Tout en mûrissant le projet d'un voyage en Egypte, il menait une vie des plus paisibles, partagée entre sa collection de timbres, le cinéma et de longues flâneries à travers Montmartre. Sa métamorphose était si complète qu'il passait, glabre et lunetté d'écaille, à côté de ses meilleurs amis sans être reconnu. Seul le peintre Gen Paul, à qui rien ne saurait échapper d'un changement survenu dans la physionomie d'un vieil habitant du quartier, avait fini par pénétrer sa véritable identité. Un matin qu'il se trouva nez à nez avec Dutilleul au coin de la rue de l'Abreuvoir, il

ne put s'empêcher de lui dire dans son rude argot:

– Dis donc, je vois que tu t'es miché en gigol-pince pour tétarer ceux de la sûrepige* – ce qui signifie à peu près en langage vulgaire: je vois que tu t'es déguisé en élégant pour confondre les inspecteurs de la Sûreté.

– Ah! murmura Dutilleul, tu m'as reconnu!

Il en fut troublé et décida de hâter son départ pour l'Égypte. Ce fut l'après-midi de ce même jour qu'il devint amoureux d'une beauté blonde rencontrée deux fois rue Lepic à un quart d'heure d'intervalle. Il en oublia aussitôt sa collection de timbres et l'Égypte et les pyramides. De son côté, la blonde l'avait regardé avec beaucoup d'intérêt. Il n'y a rien qui parle à l'imagination des jeunes femmes d'aujourd'hui comme des culottes de golf et une paire de lunettes en écaille. Cela sent son cinéaste et fait rêver cocktails et nuits de Californie. Malheureusement, la belle, Dutilleul en fut informé par Gen Paul, était mariée à un homme brutal et jaloux. Ce mari soupçonneux, qui menait d'ailleurs une vie de bâtons de chaise, délaissait régulièrement sa femme entre dix heures du soir et quatre heures du matin, mais avant de sortir, prenait la précaution de la boucler dans sa chambre, à deux tours de clé, toutes persiennes fermées au cadenas. Dans la journée, il la surveillait étroitement, lui arrivant même de la suivre dans les rues de Montmartre.

– Toujours à la biglouse, quoi. C'est de la grosse nature de truang qu'admet pas qu'on ait des vœux de piquer dans son réséda*.

Mais cet avertissement de Gen Paul ne réussit qu'à enflammer Dutilleul. Le lendemain, croisant la jeune femme rue Tholozé, il osa la suivre dans une crèmerie et, tandis qu'elle attendait son tour d'être servie, il lui dit qu'il l'aimait respectueusement, qu'il savait tout: le mari méchant, la porte à clé et les persiennes, mais qu'il serait le soir même dans sa chambre. La blonde rougit, son pot à lait trembla dans sa main et, les yeux mouillés de tendresse, elle soupira faiblement: «Hélas! Monsieur, c'est impossible.»

Le soir de ce jour radieux, vers dix heures, Dutilleul était en faction dans la rue Norvins et surveillait un robuste mur de clôture, derrière lequel se trouvait une petite maison dont il n'apercevait que la girouette et la cheminée. Une porte s'ouvrit dans ce mur et un homme, après l'avoir soigneusement fermée à clé derrière lui, descendit vers l'avenue Junot. Dutilleul attendit de l'avoir vu disparaître, très loin, au tournant de la descente, et compta encore jusqu'à dix. Alors, il s'élança, entra dans le mur au pas de gymnastique et, toujours courant à travers les obstacles, pénétra dans la chambre de la belle recluse. Elle l'accueillit avec ivresse et ils s'aimèrent jusqu'à une heure avancée*.

Le lendemain, Dutilleul eut la contrariété de souffrir de violents maux de tête. La chose était sans importance et il n'allait pas, pour si peu, manquer à son rendez-vous. Néanmoins, ayant par hasard découvert des cachets épars au fond d'un tiroir, il en avala un le matin et un l'après-midi. Le soir, ses douleurs de tête étaient supportables et l'exaltation les lui fit oublier. La jeune femme l'attendait avec toute l'impatience qu'avaient fait naître en elle les souvenirs de la veille et ils s'aimèrent, cette nuit-là,

jusqu'à trois heures du matin. Lorsqu'il s'en alla, Dutilleul, en traversant les cloisons et les murs de la maison, eut l'impression d'un frottement inaccoutumé aux hanches et aux épaules. Toutefois, il ne crut pas devoir y prêter attention. Ce ne fut d'ailleurs qu'en pénétrant dans le mur de clôture qu'il éprouva nettement la sensation d'une résistance. Il lui semblait se mouvoir dans une matière encore fluide, mais qui devenait pâteuse et prenait, à chacun de ses efforts, plus de consistance. Ayant réussi à se loger tout entier dans l'épaisseur du mur, il s'aperçut qu'il n'avancait plus et se souvint avec terreur des deux cachets qu'il avait pris dans la journée. Ces cachets, qu'il avait crus d'aspirine, contenaient en réalité de la poudre de pirette tétravalente prescrite par le docteur l'année précédente. L'effet de cette médication, s'ajoutant à celui d'un surmenage intensif, se manifestait d'une façon soudaine.

Dutilleul était comme figé à l'intérieur de la muraille. Il y est encore à présent, incorporé dans la pierre. Les noctambules qui descendent la rue Norvins à l'heure où la rumeur de Paris s'est apaisée, entendent une voix assourdie qui semble venir d'outre-tombe et qu'ils prennent pour la plainte du vent sifflant aux carrefours de la Butte. C'est Garou-Garou Dutilleul qui lamente la fin de sa glorieuse carrière et le regret des amours trop brèves. Certaines nuits d'hiver, il arrive que le peintre Gen Paul, décrochant sa guitare, s'aventure dans la solitude sonore de la rue Norvins pour consoler d'une chanson le pauvre prisonnier, et les notes, envolées de ses doigts engourdis, pénètrent au cœur de la pierre comme des gouttes de clair de lune*.

1943

ACCIDENT DE VOITURE

Tandis que je marchais sur le remblai de la route nationale, une grosse voiture contenant six personnes me frôla les orteils pour aller s'emboutir contre un très beau platane. L'avant de la voiture était en accordéon et j'entendais les dames crier sur plusieurs registres.

Sans hâte, mais non sans une certaine curiosité, je m'approchai pour examiner l'épave et ses occupants, et mon premier geste utile fut de couper le contact, ce qui n'avait pas été fait.

Le conducteur, un homme de cinquante ans, bien vêtu et un visage plutôt agréable, n'y avait pas pensé. Je ne lui en fis pas le reproche, car il avait été tué sur le coup, le volant lui ayant vraisemblablement défoncé la cage thoracique. Jailli de sa bouche, un filet de sang avait vilainement taché sa cravate qui était d'un bleu pervenche avec un semis de petites croix, bleues aussi, mais plus foncées. C'était vraiment une jolie cravate et il me vint un peu de tristesse en pensant que cette souillure ne disparaîtrait pas facilement.

Les quatre dames, qui comptaient parmi les six passagers, continuaient à hurler et il n'y a pas grand-chose à en dire de plus.

Le sixième occupant était un vieillard très âgé qui faisait entendre, quand les cris des dames le lui permettaient, un petit rire nasal pas désagréable. L'accident l'avait rendu fou, mais rien ne me frappa ni dans la couleur ni dans le dessin de sa cravate.

Le fond de l'air était frais, le temps assez incertain avec, pourtant, une promesse d'éclaircie. Sous une lumière grise et tamisée, les seigles qui bordaient la route étaient d'un acier blême. Durant quelques minutes, je m'absorbai dans la contemplation de ces champs de seigle auxquels un léger vent d'est imprimait un mouvement de houle qui me fit passer, à quatre reprises, un frisson sur l'échine.

Les cris des dames s'apaisaient peu à peu pour n'être plus que des gémissements intermittents.

Désireux d'examiner de plus près la cravate du conducteur, afin de savoir où elle avait été achetée, je tirai le cadavre hors de la voiture et, voyant que la veuve avait un peu de peine, j'entrepris de le ressusciter sans du tout être sûr d'y parvenir.

Le disque du soleil émergeait à peine d'un gros nuage gris, un corbeau s'envolait sur ma droite et le glas tintait à l'église du plus proche village, toutes circonstances favorables aux résurrections. Je donnai un fort coup de pied dans le ventre du mort et un autre sur la nuque, comme on fait à un ami, et presque aussitôt, il se dressa sur ses pieds et me regarda en coin, l'œil mauvais.

– De quoi vous mêlez-vous? dit-il rageusement. J'étais tranquille, je n'avais plus de soucis. A présent, il va falloir que je me mette en quête d'un garage, que je prévienne l'assurance, que je trouve un moyen de véhiculer tout mon monde pour être à une heure moins le quart à Paris où j'ai rendez-vous. Si vous aviez eu l'esprit de me laisser où j'étais, le rendez-vous ne tiendrait pas pour moi.

– C'est vrai, dis-je, piqué par ces reproches dont le bien-fondé ne m'échappait pas. Je viens de vous mettre dans l'embarras.

– Il fallait y penser plus tôt. Je ne comprends pas qu'on soit à ce point étourdi.

Je sortis alors de ma poche le revolver avec lequel, au cours de mes promenades, je tire sur les femmes obèses.

– Pardonnez-moi d'avoir agi inconsidérément, mais si vous voulez bien tourner la tête un peu par ici, je vais vous loger une balle entre les deux yeux.

– C'est bon. Nous n'allons pas tout remettre en question. Puisque je suis là, je vais faire ce qu'il y a à faire.

Je suis susceptible. Il avait l'air de me remettre ma dette et d'un ton qui ne me plut pas.

– Permettez, dis-je, je tiens à réparer et je vous prie de tourner la tête.

– Fichez-moi la paix.

– J'insiste. Regardez-moi en face.

On s'étonnera que je n'aie pas brûlé la cervelle à cet entêté sans plus me soucier de l'incidence de son regard, mais je tire toujours entre les deux yeux.

C'est une habitude d'enfance, devenue à la longue une superstition, et je n'ai jamais su m'en défaire.

Nous parlementâmes encore un moment et je vis que mon homme allait se rendre à mes raisons et m'offrir enfin son visage de face, mais alors que je me préparais à l'ajuster, passa sur la route en courant un joli chien blanc et noir. Lâchant mon revolver, je me mis à battre des mains en criant: Un chien! «Un vrai chien! C'est un vrai chien!» Et tout aussitôt, oubliant le sinistre et le ressuscité, je pris ma course derrière l'animal sans penser que j'avais une vie sur la conscience.

Toujours mon étourderie!...

1962

AUGMENTATION

A quarante-cinq ans, le droguiste avait pris le mal d'amour et épousé une vierge fragile. La droguerie était bien achalandée; Antoine Lesauveur y avait succédé à son père. Le commis, blond et maigre, était de l'espèce dévouée qui ne connaît jamais sa myopie. Un matin, Antoine Lesauveur dit à son commis:

– Vous travaillez consciencieusement, Dominique, je pense à vous augmenter.

– Vous êtes bien bon, monsieur Antoine, répondit Dominique.

Et il rougit, parce qu'il croyait que le progrès était en marche. Cela fit plaisir au droguiste qui prit une pleine conscience de sa bonté; et, comme il se méfiait d'une décision arrêtée sous l'empire d'un sentiment généreux, il différa de préciser les nouveaux appointements du commis. De ses doux yeux myopes fixant le patron, Dominique attendait un chiffre.

– Il faudra que vous veniez dîner un de ces jours avec nous, ajouta Antoine Lesauveur.

C'était la première fois que le droguiste pria son commis à dîner. Bouleversé, Dominique considéra que le monde était harmonieux, promis aux bons travailleurs. Il balbutia une action de grâces et, la mâchoire pendante un peu, attendit une date.

– Nous reparlerons de tout cela, dit Antoine Lesauveur.

Dominique craignit d'avoir montré une insistance indiscrete qu'il voulut racheter par une parole pleine de tact:

– Est-ce que la santé de Mme Lesauveur...

Le droguiste quitta son comptoir avec précaution, à cause de ses pieds goutteux chaussés de pantoufles molles, et fit quelques pas au milieu de la boutique. Sa tête chauve dodelina un peu, il soupira:

– Mon brave Dominique, je suis toujours bien inquiet. Ce n'est pas que Mme Lesauveur soit en danger, mais elle est toujours fatiguée, sans appétit, autant dire sans forces. Elle mange comme un oiseau, voyez-vous, et il lui faut beaucoup de sommeil. C'est une enfant si frêle, si douce; si...

Avec sa main droite, il mit au bout de sa pensée un geste tendre comme une caresse d'ange gardien. Emu par une passion aussi délicate, Dominique sentit son cœur frémir d'une tendresse compatissante et chercha une parole qui en donnât témoignage.

Mais le droguiste avait regagné le tiroir-caisse et hargnait sur des écritures. Au bout d'un quart d'heure, il appela Dominique.

– J'ai oublié de descendre le sac de monnaie, dit-il. Montez vite au premier étage, vous le trouverez dans le tiroir du meuble de la salle à manger, au fond du couloir. Surtout, ne faites pas de bruit. Mme Lesauveur dort encore, n'allez pas la réveiller en passant devant la porte de sa chambre. Montez doucement, sur la pointe des pieds.

* * *

Depuis le milieu de la boutique, Dominique s'éloigna sur la pointe des pieds, à la satisfaction d'Antoine Lesauveur qui le suivit du regard jusqu'au fond de la droguerie. Au premier étage, il ouvrit facilement la porte et pénétra dans l'appartement avec de grandes précautions. Il eut quelque inquiétude à constater que la porte de Mme Lesauveur était légèrement entrebâillée. Redoublant d'attention, il gagna le fond du couloir avec la discrétion d'un rat d'hôtel et alla prendre le sac de monnaie dans la salle à manger. Là, il s'accorda une minute de repos et s'amusa de son habileté. Au retour, il allait d'un pas toujours prudent, mais déjà habitué. Et comme il venait de dépasser la porte entrouverte de Mme Lesauveur, Dominique fit un faux pas qui faillit compromettre son équilibre. Sur le parquet, ses talons claquèrent. Redoutant les conséquences de sa maladresse, le commis resta immobile et, d'instinct, tourna la tête vers la porte entrebâillée. Alors, il entendit une voix aux inflexions toutes passionnées, la voix de Mme Lesauveur qui interrogeait avec une langueur d'amour :

– C'est toi, Jules?

Dominique ne mesura pas toute la portée d'une pareille question. Il comprit seulement qu'il avait troublé le sommeil de la patronne, la contrariété le rendit perplexe.

Cependant, Mme Antoine Lesauveur, menée par une tendre impatience, s'avancait déjà. Tandis que le commis dénonçait la méprise, elle parut, dans l'encadrement de la porte, vêtue d'une chemise légère, mais les joues parées des roses délicates qu'un doux émoi avait écloses, mais les yeux tout brillants d'un éclat humide. Un temps très court, ils restèrent face à face, puis Dominique, épouvanté, fit un demi-tour et courut jusqu'à la porte sans laisser à la jeune femme le temps de s'évanouir.

Sur le palier, il fit une pause assez longue pour reprendre ses esprits. Consterné, il songeait à la juste colère du droguiste, lorsqu'il apprendrait par sa femme la coupable maladresse de son commis. Honnêtement, il essaya de mesurer sa faute et évoqua l'apparition du couloir. Mais Dominique ne distinguait pas bien dans quelle mesure il était compromis par le spectacle de cette quasi-nudité. Sa frayeur empêchait qu'il en ressentît les troubles atteintes. Aussi bien, lorsque cette frayeur se fut dissipée, il se prit à considérer chastement la vision de cette jeune femme nue que la dignité patronale revêtait à ses yeux d'un voile d'innocence, couvrait du pavillon de la neutralité.

Il avait mis déjà un peu d'ordre dans ses idées et descendait les premières marches de l'escalier, lorsqu'il eut un sursaut et murmura, légèrement anxieux :

– Jules ? Mais quel Jules?

Dominique s'assit sur une marche. Dominique connaissait bien la famille du droguiste et la famille de sa femme. Il n'y avait personne, dans l'une et l'autre, qui eût prénom Jules. Par naturelle disposition, Dominique croyait à la vertu des maîtres; il ne douta point d'abord qu'il découvrit

rapidement un Jules d'une espèce à dormir sur les deux oreilles. Mais encore... eût-il découvert un cousin ignoré, il fallait que ce Jules fût un bien grand saint pour justifier un accueil aussi dépourvu de cérémonial. Le doute s'insinuait dans le cœur de Dominique, mais ce n'était encore qu'un doute. Tandis qu'il reprenait la descente de l'escalier, la même question l'obsédait:

– Quel Jules, mais enfin, quel Jules?

Et, en arrivant aux dernières marches, il s'essayait déjà à dépister tous les Jules possibles du voisinage. Chose curieuse, il n'y avait point de Jules dans les environs. Puis il en découvrit trois, coup sur coup: Jules Billet, le marchand de couronnes funéraires, de l'autre côté de la rue; Jules Valin, le boucher, et Jules Moine, le cafetier; ces deux derniers, proches voisins, ayant accès dans le couloir de la droguerie. Dominique avait fait une nouvelle halte pour méditer les chances propres à chacun des trois Jules. Finalement, il haussa les épaules, révolté par les soupçons où il s'égarait.

* * *

Pourtant, lorsqu'il pénétra dans la boutique où le patron se promenait de long en large au petit pas de ses pieds souffrants, il sentit renaître toutes ses inquiétudes.

D'un geste nerveux, le droguiste saisit le sac de monnaie pour aller en vérifier le contenu à la caisse. Le compte était juste, il jeta la monnaie dans le tiroir avec mauvaise humeur et coula un regard de méfiance irritée vers le commis qui était retourné à ses caisses de savon. Après quelques instants d'un silence menaçant, il ne put dissimuler son inquiétude. Allant à Dominique, il interrogea:

– Dominique...

– Monsieur Antoine?

– Vous êtes resté bien longtemps là-haut. Il ne faut pas vingt minutes pour prendre un sac de monnaie.

Dominique baissa le nez sur une caisse pour dissimuler le trouble qui paraissait à son visage. Cela ne fit qu'accroître la méfiance du droguiste.

– Je vous demande ce que vous avez fait là-haut. Regardez-moi et répondez-moi.

Dominique, les joues chaudes, leva la tête et resta coi.

– Est-ce que vous avez vu ma femme?

Dominique eut une sueur d'agonie, il voulut mentir et répondit:

– Oui, Monsieur.

Le droguiste eut un grognement furieux, il étreignit la main de son commis et râla:

– Alors, quoi, vous l'avez vue dans son lit, vous l'avez vue en chemise?

– Oui, Monsieur.

Antoine Lesauveur se laissa aller sur une chaise, essuya son front moite. Un sourire de prière sur ses lèvres blêmes, il reprit:

– Dominique, vous ne me comprenez pas. Je vous demande si vous avez vu ma femme en chemise et vous répondez: oui, Monsieur. C'est insensé... vous ne m'avez pas compris, bien sûr.

Et comme s'il se fût agi d'une plaisanterie, il ajouta sur le ton de la jovialité discrète:

– Pendant que vous y êtes, dites-moi de quelle couleur était la chemise!

La gorge serrée, Dominique balbutia:

– Une chemise mauve, Monsieur.

Alors, le droguiste eut la vision abominable de son commis froissant la chemise mauve de Mme Lesauveur contre sa blouse de grosse cotonnade bleue. Les yeux cruels, il marcha sur Dominique, le traita de serpent, l'accusa d'avoir abusé de sa confiance pour déshonorer un commerçant honnête. Dominique, épouvanté par la méprise, eut un mouvement de révolte et, le front écarlate, jeta, dans le feu d'une vertueuse indignation:

– Monsieur Antoine, qu'allez-vous supposer! Moi, qui travaille chez vous depuis quatre ans... Me croire capable d'une chose pareille le jour où vous me donnez une augmentation!

– Serpent! éclata le droguiste. Je vous en ficherais de l'augmentation! Je vous ai accueilli chez moi pour que vous veniez salir la droguerie où mon père s'est installé en 87. De l'augmentation! Pas un sou, vous m'entendez. La prison, pour des suborneurs comme vous, le bague... Ma femme était vierge, Monsieur, quand je lui ai donné mon nom, vierge et de bonne famille. Et il a fallu qu'un gredin de votre espèce... Ah! ah! de l'augmentation pour un homme qui a séduit ma femme, jamais.

Dominique mesura clairement la grandeur du péril où sa maladresse l'avait fourvoyé. L'avenir lui apparut dans toute son ampleur morne, sans espoir, une étendue aride où il cheminait, dans le chaos des caisses de savon et des bouteilles d'essence de térébenthine, courbé sous l'opprobre d'un péché qu'il n'avait pas consommé, à jamais interdit du frais délice des augmentations de salaire et des gratifications de fin d'année. Comme il n'était pas amoureux, il renâcla sur le chemin du martyre et, dans un élan d'instinctive défense, cria au droguiste:

– Monsieur Antoine, ce n'est pas moi, c'est Jules!

Il y eut tout de suite suspension des hostilités. Le droguiste, oppressé, sentait vaciller sa raison. Cachant son visage dans ses mains, il demeura silencieux quelques instants. Lentement, il releva la tête, et d'une voix terne, sans accent, murmura:

– Jules? mais quel Jules?

– Je ne sais pas, Monsieur.

Le droguiste enveloppa Dominique dans un regard soupçonneux. Il dit sévèrement:

– Dominique, n'essayez pas de me raconter une histoire. Ce ne serait pas le moyen d'obtenir une augmentation, je vous préviens.

Ainsi, le mouvement de la discussion conduisait le commis à

soutenir l'accusation d'adultère. Il crut habile de préluder au récit de son aventure par une protestation désintéressée.

– Ah! monsieur Antoine, dit-il, il s'agit bien d'augmentation!

Le droguiste en fut très ému, son regard devint affectueux, il soupira:

– Oui, vous dites bien, mon brave Dominique: il ne s'agit pas d'augmentation. Mais racontez-moi comment vous avez vu...

– Je venais de prendre le sac de monnaie. Je marchais dans le couloir sur la pointe des pieds et c'est après avoir dépassé la porte entrouverte de Mme Lesauveur que j'ai fait un faux pas, Mme Lesauveur a entendu le bruit, et c'est à ce moment-là qu'elle a demandé: «C'est toi, Jules?»

– Cré Dieu, gronda le droguiste.

– En même temps, elle s'est avancée sur le pas de la porte, en chemise...

– Alors, c'est vrai? Vous l'avez vue en chemise?

Dominique eut un sourire d'humilité et murmura doucement:

– Oh! monsieur Antoine, ça ne fait rien. C'était moi, Dominique. Et puis, je me suis sauvé tout de suite.

Avec lucidité, le droguiste examina le commis, dont l'allure dégingandée et sage d'enfant de chœur adulte parut le convaincre, qu'en effet, ça ne prouvait rien. Antoine Lesauveur eut un instant la tentation généreuse de disculper sa femme aux yeux de Dominique, en invoquant qu'il attendait un cousin Jules, mais sa passion de la vérité lui arracha une exclamation rageuse:

– Quel Jules, bon Dieu, je n'en connais pas, moi, de Jules.

– Il y en a pourtant dans le voisinage, suggéra Dominique.

Comme il parlait, un client pénétra dans la boutique. C'était un familier: la main tendue, il vint à Antoine Lesauveur qui le salua distraitement:

– Bonjour, Jules.

Sitôt qu'il eut dit, le droguiste eut un mouvement de recul et considéra Jules Moine d'un regard angoissé. Il lui trouva un air satanique. Le cafetier Jules Moine, dont le débit était contigu à la droguerie, semblait parfaitement à l'aise. Il fit l'achat d'une boîte d'encaustique et sortit avec son emplette après avoir serré la main du droguiste qui répondit à son salut en murmurant d'une voix accablée:

– Au revoir, Jules.

Il fit quelques pas derrière lui, puis, venant à Dominique, s'écria:

– Qu'est-ce que vous pariez que ce cochon-là est venu pour voir si j'étais là, pour s'assurer que l'escalier du premier étage était libre. En tout cas, je lui ai fait payer sa boîte d'encaustique dix sous de plus. Croyez-vous, ce cochon-là, un ami d'enfance...

– On ne peut pas dire, fit observer Dominique. Il y a d'autres Jules.

– Bien sûr, convint le droguiste, bien sûr. Je parierais que la rue en est pleine, de Jules...

Peu à peu, ses soupçons se fixèrent, il dit au commis:

– C'est égal, il y a tout de même des chances pour que ce soit ce

cochon de Jules Moine. Il avait un air... Tenez, j'en mettrais presque ma main au feu. Dominique, si c'est lui, il ne s'est douté de rien. Attendez un moment, et puis vous monterez au premier étage sous prétexte d'aller chercher mes lunettes. Vous marcherez sans bruit et vous tâcherez de savoir ce qui se passe...

– Oui, Monsieur.

* * *

Dominique reprit le chemin qu'il avait parcouru une demi-heure plus tôt. En s'engageant dans le couloir, il vit que la porte de Mme Lesauveur était largement ouverte et décida qu'il passerait très vite pour gagner la salle à manger. Mais le hasard contraria ses projets, car Dominique se trouva nez à nez avec l'épouse coupable qui sortait de sa chambre.

La situation pouvait être embarrassante pour lui, si la jeune femme n'avait pris une initiative assez hardie. Elle serra Dominique dans ses bras et l'entraîna chez elle pour détruire, disait-elle, le mauvais jugement qu'il avait pu former de sa vertu. Dominique résistait honnêtement, mais la politesse qu'on doit aux patrons empêchait qu'il y mît toute sa vigueur. Trois quarts d'heure plus tard, il quittait la chambre et la jeune Mme Lesauveur l'accompagnait jusqu'à la porte en murmurant:

– Vous le voyez bien, grand benêt, je n'aime que vous.

Cependant, le droguiste guettait anxieusement le fond de la boutique. Lorsque Dominique apparut, il interrogea d'une voix avide:

– Alors?

– Je n'ai rien vu, monsieur Antoine. Je n'ai pas osé rester plus longtemps.

Antoine Lesauveur hocha la tête, pensif, vint à sa rencontre et lui toucha l'épaule avec amitié:

– Mon pauvre Dominique, je comprends qu'une pareille surveillance ne vous amuse pas...

– Oh! monsieur Antoine...

– Non, non, ne protestez pas, je vois bien que cela vous ennue. Et il faut tout le dévouement que vous me portez pour vous y décider. Dominique, je vous le disais tout à l'heure, je suis très satisfait de votre travail et je vous sais si attaché à la maison que j'ai décidé de vous augmenter de cinquante francs par mois.

Dominique s'inclina sans mot dire, le visage empourpré par l'émotion.

– Et maintenant, reprit le droguiste, écoutez-moi. Je ne suis pas surpris du tout que vous n'ayez rien vu. J'ai bien réfléchi à la question et il me semble que Jules Moine ne peut pas être le coupable. Ce n'est qu'une impression, direz-vous. Bien sûr, mais il y a cinq minutes, Jules Valin est venu m'acheter une brosse en chiendent. Je ne serais pas étonné qu'en sortant d'ici, vous m'entendez bien... Dominique, si j'osais, je vous

demanderais de remonter dans un quart d'heure?

– Pour vous servir, monsieur Antoine, consentit Dominique avec une hypocrisie encore mal assurée.

1930

BERGÈRE

Le fils du roi vint à passer.

– Bonjour, bergère, vous êtes bien belle, dit-il. Comment vous appelle-t-on?

– Mariette, monsieur. Je garde les bêtes de mon père. Il a seize vaches, une paire de bœufs et une jument noire avec une petite tache blanche sur le front. On n'est pas à plaindre. Et vous?

– Je suis le prince Adrien. C'est moi qui régnerai à la mort de papa.

La bergère rougit et devint encore plus belle. Adrien rougit aussi et ajouta en montrant l'automobile de luxe arrêtée cent mètres plus loin:

– J'ai laissé le roi dans la voiture et je suis descendu dans la prairie pour me dégourdir les jambes. Je ne m'attendais guère à y rencontrer une bergère aussi jolie et avec des yeux bleus de paradis.

Il lui dit encore d'autres choses qui lui venaient au cœur. Mariette l'écoutait toute ravie et trouvait qu'il était bien gracieux, dans son petit costume de sport. Cependant le roi s'impatientait. Il passa la tête par la portière et cria à son fils:

– Adrien! il est tard! on s'en va!

Mais Adrien ne l'entendait pas. Il regardait la bergère et penchait la tête sur l'épaule, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et Mariette soupirait de toute sa poitrine à la fois, si bien qu'il finit par lui jurer un amour éternel. Dans cet instant-là survint le père de la belle. Il avait observé le manège d'une fenêtre de la ferme et il était accouru dans ses gros sabots.

– Qu'est-ce que c'est? dit-il d'une voix rogue.

Adrien comprit aussitôt à qui il avait affaire, un peu étonné tout de même à l'idée que ce paysan tanné, à la lèvre dure et à l'œil méfiant, avait pu engendrer la jolie bergère.

– Je suis le prince héritier et j'allais justement vous demander la main de votre fille.

Le père se radoucît aussitôt.

– Vous ne pouviez guère mieux choisir. Ce n'est pas pour me vanter, mais Mariette est un joli brin. Et encore, vous la voyez là en tous les jours, mais il faut voir comme elle porte la toilette. Et c'est la créature sérieuse, et aimante aussi, moi je vous le dis...

– Je l'avais bien vu, murmura le prince avec ivresse.

– Vous ferez un ménage heureux, affirma le père et il renifla d'une douce émotion.

Adrien prit entre les siennes les mains de la bergère et les pressa tendrement. Ce fut alors qu'arriva le roi, lassé d'attendre son fils et inquiet d'une absence aussi prolongée. L'attitude du prince lui donna déjà à

penser.

– Eh bien? demanda-t-il.

Mariette fit une révérence et son père expliqua en ôtant sa casquette:

– Sire, c'est votre jeune homme qui a envie d'épouser la petite, et moi qui la connais, je vois bien qu'elle a un sentiment pour lui. Dans ces conditions, n'est-ce pas...

Le roi fut très mécontent, mais il était trop bien élevé pour en laisser rien voir. Il fit compliment au fermier sur la grâce et la modestie de la jeune fille, puis il lui remontra que le métier de reine ne s'apprend pas et qu'il faut être enfant de la balle, ajoutant que le bonheur se trouve plus sûrement au fond des chaumières que dans les palais des rois. C'était très bien tourné et d'une façon à n'offenser personne. Le paysan n'y trouva rien à redire. La pauvre bergère se mit à pleurer et le roi, saisissant Adrien par le bras, l'entraîna d'un bon pas vers l'automobile. Le prince, élevé dans le respect et l'obéissance des volontés paternelles, ne songea pas à résister, mais il était très malheureux.

– Je te demande un peu à quoi ça ressemble, dit le roi lorsque la voiture eut démarré. Sauter au cou de la première venue et lui promettre le mariage! Si tu n'étais pas majeur depuis l'année passée, je te garantis que je t'aurais tiré les oreilles d'importance...

– Je sens bien que je ne pourrai plus vivre sans elle, gémit le prince.

– Ne dis donc pas de bêtises, Adrien. As-tu seulement songé une minute au scandale d'une fille d'étable montant sur le trône de tes aïeux?

– Pardonnez-moi, mais elle y ferait meilleure figure que cette princesse borgne à laquelle vous avez pensé pour en faire ma femme.

– Petit malheureux! la fille de mon cousin le roi Olivier! la plus riche héritière...

– Ah! toutes ses richesses ne valent pas, pour moi, les yeux bleus de ma bergère...

A ces mots, le roi se fâcha et jura que s'il lui reparlait jamais de cette fille, il le chasserait de la Cour et le renierait.

– C'est bon, soupira le prince, n'en parlons plus.

De retour au palais royal, il entra en mal de langueur. Les grands médecins du royaume furent d'avis qu'il fallait le marier au plus tôt, disant que si ce n'est pas là le moyen d'être sûrement heureux, c'est toujours une distraction. Le prince, il fallait s'y attendre, ne voulut pas de la princesse borgne. On lui en présenta d'autres, et des duchesses, des marquises, des comtesses, des baronnes, et des simplement *de* quelque chose, sans couronne ni tortil. Mais aucune n'était à son goût. Alors, on descendit à la noblesse du pape, puis à la roture de l'industrie lourde, et le prince n'en fut pas plus ému. Jugeant qu'il était allé à la limite des concessions, le roi lui

dit avec mauvaise humeur:

– Vraiment, je me demande ce qu’il te faut!

– Celle que j’aime, tout simplement... ma bergère aux yeux bleus.

Le roi entra dans une colère terrible. Il dit à son fils qu’il le chassait de la Cour et le reniait à jamais. Il lui dit aussi: «Anathème sur toi!» comme cela se fait encore dans quelques grandes familles. Même, il lui reprit la montre en or qu’il lui avait donnée pour sa première communion, en sorte qu’Adrien se trouva à la rue sans ressources.

Le malheureux prince n’hésita pas un moment. Il quitta la capitale et, cheminant à longueur de journée, mendiant son pain et son logis dans les villages il arriva un soir à la maison de sa bergère et heurta à la porte.

Mariette, son père et plusieurs personnes qui dînaient à leur table se bousculèrent pour lui ouvrir. Le voyant poussiéreux et les vêtements en loques, ils furent saisis d’étonnement.

– Je vais vous expliquer, dit Adrien, mais je suis bien fatigué.

On le fit asseoir à table et il se mit à raconter ses malheurs, comment, après avoir été renié par son père, il se trouvait n’être plus qu’un pauvre homme, sans autre richesse que son amour.

– Enfin, toutes ces misères ne sont rien, puisque je retrouve Mariette, conclut-il en regardant tendrement sa bergère.

– C’est bien joli, dit le père, mais qu’est-ce que vous comptez faire?

– Eh bien, mais je compte épouser votre fille.

– Et comment la nourrirez-vous? Nous ne sommes pas riches et vous voilà sans un sou.

– Je ne sais pas... Je vous aiderai, je travaillerai aux champs avec vous.

– Vous ne connaissez rien à la besogne, fit observer le paysan.

– J’apprendrai...

– C’est vous qui le dites, mais pour travailler la terre, il faut être né paysan. Et puis, sans vous offenser, jeune homme, vous me paraissez bien mince.

Le bonhomme montra un garçon râblé assis à la table à côté de Mariette. C’était un voisin qui courtisait la jeune fille. Il avait l’âge du prince, mais un torse de lutteur.

– Regardez ce que c’est qu’un paysan et dites-moi si vous en avez l’étoffe.

Cependant, Mariette regardait Adrien avec plus de liberté qu’elle n’avait osé le faire lors de leur première rencontre. De le voir ainsi mal vêtu la mettait à l’aise. Elle trouva qu’il avait le nez un peu long et le menton en galoche. Avec ça, des épaules de rien du tout et un petit air grelotteux qui n’invitait guère à l’amour. De temps à autre, elle jetait un coup d’œil sur le costaud qui se trouvait à son côté et la comparaison

n'était pas à l'avantage du prince.

– Alors, jeune homme, qu'en pensez-vous? demanda le vieux.

– Je ne sais plus, balbutia Adrien. Je voudrais savoir ce qu'en pense Mariette.

Mariette baissa la tête sans répondre et, au bout d'un moment, se serra contre le jeune fermier qui lui faisait du pied sous la table. Le prince quitta aussitôt la maison, en songeant que le monde ne gagne rien à être renversé et que, à le prendre par n'importe quel bout, c'est une triste chose. Les uns disent qu'il alla se jeter à l'eau, les autres qu'il obtint le pardon du roi son père et qu'il vécut très heureux avec la princesse borgne.

1936

LE TRAIN DES ÉPOUSES

Depuis que les femmes ont entrepris de conquérir les places de leurs époux dans tous les domaines de l'activité masculine, l'on s'interroge avec autant d'angoisse que de curiosité sur le sort de ces hommes qui ont abdiqué leurs rôles de chef dans le ménage. J'ai eu la bonne fortune de surprendre un aspect de ce bouleversement, dans les circonstances particulières que je vais dire:

Il existe en Normandie une petite plage du nom de Flammenville, aujourd'hui peu connue du grand public, mais qui ne tardera guère d'être à la mode. Ils sont là une centaine d'hommes, tous Parisiens, qui ayant abandonné la culotte symbolique à leurs femmes, se sont groupés en colonie pour passer leurs vacances en caleçon de bain. L'on comprend assez les raisons qui les ont décidés; ils se trouvent ainsi à l'abri de certains préjugés qui demeurent vivaces, même sur les plages à la mode; et ils sont assurés que dans ce modeste village, nul ne leur fera grief de se rôtir le dos au soleil pendant que leurs épouses mènent à Paris une existence laborieuse. Je fus à Flammenville un samedi matin vers dix heures, et après avoir revêtu un maillot de bain, je me rendis aussitôt sur la plage qui est de joli sable fin. Flânant, pêchant le crabe et la crevette, nageant ou devisant par groupes, ces hommes condamnés dans leurs ménages à un rôle mineur ne paraissaient pas souffrir de leur démission. Pour dire toute la vérité, ces victimes du féminisme sont d'heureuses victimes, et leur sort est bien fait pour exciter l'envie. Il n'y a pas un homme qui, après avoir vécu de leur vie pendant seulement un mois, ne devienne enragé féministe. Je ne connais point de bonheur qui se puisse comparer au leur; l'on est en effet surpris de rencontrer chez ces gens la libre insouciance de l'enfance et la sérénité de l'âge mûr dont ils ignorent résolument les pénibles responsabilités.

Je n'étais pas arrivé depuis dix minutes que je liais connaissance avec l'un d'entre eux, homme aimable, bedonnant, au visage barbu, et qui jouait au diabololo.

— C'est un jeu bien amusant, me dit-il. Ma femme me l'a envoyé de Paris avant-hier.

— Votre femme est restée à Paris?

— Il faut bien, cher monsieur. Josette ne peut pas lâcher ainsi ses affaires, surtout en ce moment... J'ai entendu dire qu'il y avait une crise économique, je ne sais pas ce qu'il y a de vrai... Peut-être pourra-t-elle malgré tout s'absenter une semaine vers le milieu de septembre? Mon Dieu, vous me faites songer que je n'ai pas répondu à son envoi. C'est bête, je vais encore me faire gronder. Je ne suis pas raisonnable non plus: Josette est si gentille pour moi! elle m'achète tout ce que je veux, vous savez. Et puis, elle se donne tant de mal, là-bas... Enfin, il faut bien, n'est-ce pas?

Mon homme se remit à jouer au diabololo, et j'allai m'asseoir sur le sable à quelques pas de là, auprès d'un groupe qui devisait à mi-voix. J'observai que ces gens-là paraissaient inquiets.

– Surtout, disait l'un, ne te coupe pas. Si Lucienne arrive par le train de cinq heures et qu'elle s'étonne de ne pas me trouver à la gare, dis-lui bien que je suis parti où je t'ai dit.

– Sois tranquille. De ton côté, ne me vends pas non plus. Si jamais la petite m'abordait, sans voir que je suis accompagné, je dirai à Roberte qu'il s'agit d'une commission pour toi...

– Pour que ta femme aille le répéter à la mienne? Non, mon vieux, non. Elle m'a déjà menacé une fois de me couper les vivres pour me faire rentrer...

J'en entendis un autre s'écrier d'une voix rageuse en brandissant une lettre:

– Croyez-vous? Marie-Louise m'écrit qu'elle ne vient pas. Après tout, qu'elle reste à Paris si elle veut, c'est son affaire. Mais au moins qu'elle envoie de l'argent! elle ne m'en parle même pas.

Durant tout l'après-midi, il y eut des conciliabules, des consignes échangées. A mesure qu'approchait l'heure du train, les visages, que j'avais vus souriants dans la matinée, devenaient plus soucieux. A cinq heures, tous les hommes étaient massés sur le quai de la petite gare et, dans un silence anxieux, s'essayaient à un large sourire d'accueil. Le tacot arriva sans trop de retard, et un cent d'épouses en descendirent, la physionomie à la fois aimable et austère, comme si leur esprit eût été encore occupé de calculs difficiles. Elles prirent possession de leurs maris qui sautillaient à leurs bras, avec des mines candides et espiègles.

– Alors, mon chéri, demandait une frêle jeune femme à un gros et grand gaillard, tu vas bien ? Tu ne souffres pas trop de la chaleur?

– Ça va... j'ai déjà pris un kilo. Il fait chaud, bien sûr, mais je m'organise, ne sois pas inquiète...

– Pauvre mignon! Et tu ne t'ennuies pas un peu?

– Oh! non... c'est-à-dire... je trouve le temps long, parce que tu n'es pas là.

– Il faut être raisonnable, chéri, tu rentreras à Paris en octobre. Si tu savais la chaleur qu'il fait là-bas! C'est épouvantable.

– C'est bien ce que je me dis aussi...

Sur le chemin du village, où je me trouvais entraîné par la foule, j'entendais d'autres conversations qui n'étaient pas aussi tendres.

– Je suis au courant de ta conduite, disait aigrement une épouse. Durand a tout écrit à sa femme qui me l'a répété.

– Écoute, Jacqueline, tu vas comprendre. Durand est jaloux...

– Jaloux? tu avoues donc? et moi qui m'impose tant de sacrifices pour t'envoyer au bon air...

– Tu ne me laisses pas parler... Durand est jaloux parce qu'il reçoit moins de colis que moi, et aussi parce que tu es plus jolie, plus élégante que sa femme...

– Flatteur... C'est vrai que cette pauvre Gilberte est bien mal ficelée, et puis, je crois que ses affaires ne sont pas très brillantes. Moi, au moins, je ne te laisse manquer de rien. Et à l'hôtel, tu n'as pas d'ennuis? Il faut me le dire, tu sais.

– Non... Simplement, je trouve que le goûter pourrait être plus

abondant. Si tu voulais en dire un mot...

– Sois tranquille, je ferai mes observations à l'hôtelier, répondait cette femme forte.

A côté de moi, cheminait au bras d'une épouse massive un petit homme à la figure réjouie. Je vis sa mine s'allonger tout d'un coup lorsque sa compagne l'informa d'une voix tendre:

– Léopold, j'ai une bonne surprise à te faire... Je me suis arrangée pour pouvoir rester trois jours.

– Comment... murmura-t-il d'une voix consternée, trois jours?

Il rencontra le regard sévère de sa femme et se reprit aussitôt:

– Ça, c'est une bonne surprise... Je suis content. Je suis rudement content.

1933

LES BOTTES DE SEPT LIEUES

Germaine Buge quitta l'appartement de Mlle Larrisson, où elle venait de faire deux heures de «ménage à fond»* sous le regard critique de la vieille fille. Il était quatre heures de décembre et, depuis deux jours, il gelait. Son manteau la protégeait mal. Il était d'une étoffe mince, laine et coton*, mais l'usure l'avait réduit à n'être plus guère qu'une apparence. La bise d'hiver le traversait comme un grillage en fil de fer*. Peut-être même traversait-il Germaine qui semblait n'avoir pas beaucoup plus d'épaisseur ni de réalité que son manteau. C'était une ombre frêle, au petit visage étroit tout en soucis, un de ces êtres dont la misère et l'effacement ressemblent à une charité du destin, comme s'ils ne pouvaient subsister qu'en raison du peu de prise qu'ils donnent à la vie. Dans la rue, les hommes ne la voyaient pas, et rarement les femmes. Les commerçants ne retenaient pas son nom et les gens qui l'employaient étaient à peu près seuls à la connaître*.

Germaine se hâta dans la montée de la rue Lamarck. En arrivant au coin de la rue du Mont-Cenis, elle rencontra quelques écoliers qui dévalaient la pente en courant. Mais la sortie ne faisait que commencer. Devant l'école, au pied du grand escalier de pierre qui escalade la colline Montmartre, les enfants délivrés formaient une troupe bruyante et encore compacte. Germaine se posta au coin de la rue Paul-Féval et chercha Antoine du regard. En quelques minutes, les écoliers se furent éparpillés et répandus dans les rues et elle s'inquiéta de ne pas voir son fils. Bientôt, il ne resta plus devant l'école qu'un groupe d'une demi-douzaine d'enfants qui parlaient sport. Ayant à se rendre dans des directions différentes, ils retardaient le moment de se séparer. Germaine s'approcha et leur demanda s'ils connaissaient Antoine Buge et s'ils l'avaient vu. Le plus petit, qui devait être de son âge, dit en ôtant sa casquette:

– Buge? Oui, moi je le connais. Je l'ai vu partir, mais je sais qu'il est sorti avec Frioulat dans les premiers.

Germaine demeura encore une minute et, déçue, revint sur ses pas*.

Cependant, de l'autre bout de la rue Paul-Féval, Antoine avait assisté à l'attente de sa mère. Il en avait eu un serrement de cœur et s'était senti coupable. Mieux, au milieu du groupe où il se dissimulait, il s'était demandé à haute voix s'il ne devait pas la rejoindre.

– Fais comme tu veux, avait répondu sèchement Frioulat. On est toujours libre de se dégonfler. Tu ne feras plus partie de la bande, voilà tout.

Vaincu, Antoine était resté. Il n'avait pas envie de passer pour un dégonflé. D'autre part, il tenait beaucoup à faire partie de la bande*, bien que l'autorité du chef se fit parfois sentir lourdement. Frioulat, c'était un type formidable*. Pas plus grand qu'Antoine, mais râblé, vif, et peur de rien. Une fois, il avait engueulé un homme. Naudin et Rogier l'avaient vu, ce n'était pas une histoire*.

La bande, qui se composait pour l'instant de cinq écoliers, attendait un sixième conjuré, Huchemin, qui habitait une maison de la rue et était

allé déposer chez lui sa serviette de classe et celles de ses camarades.

Huchemin rejoignit la bande qui se trouva au complet*. Antoine, encore triste, s'attardait à regarder l'école et songeait au retour de sa mère dans le logement de la rue Bachelet.

Frioulat, devinant ses hésitations, eut l'habileté de le charger d'une mission délicate*.

– Toi, tu vas aller en reconnaissance. On verra ce que tu sais faire.* Mais attention, c'est dangereux.

Rose d'orgueil, Antoine monta la rue des Saules au galop et s'arrêta au premier carrefour. Le jour commençait à baisser*, les passants étaient rares, en tout et pour tout* deux vieilles femmes et un chien errant. Au retour, Antoine rendit compte de sa mission, d'une voix sobre.

– Je n'ai pas été attaqué, mais rue Saint-Vincent, il y a du louche*.

– Je vois ce que c'est, dit Frioulat, mais j'ai pris mes précautions.* Et maintenant, on part. Tous à la file indienne* derrière moi en rasant les murs*. Et que personne ne sorte du rang sans mon commandement, même si on m'attaque.

Baranquin, un petit blond très jeune qui en était à sa première expédition, paraissait très ému et voulut s'informer auprès d'Antoine du péril auquel ils allaient s'exposer. Il fut vertement rappelé à l'ordre par Frioulat et prit place dans la file sans ajouter mot. La montée de la rue des Saules s'effectua sans incident. A plusieurs reprises, Frioulat donna l'ordre à ses hommes de se coucher à plat ventre* sur le pavé glacé, sans préciser la nature du péril qui les guettait. Lui-même, impavide, tel un capitaine de légende, restait debout et surveillait les alentours, les mains en jumelles sur ses yeux*. On n'osait rien dire, mais on trouvait qu'il donnait un peu trop à la vraisemblance. En passant, il déchargea deux fois son lance-pierre dans la rue Cortot, mais ne jugea pas utile de s'en expliquer à ses compagnons. La bande fit halte au carrefour Norvins et Antoine crut pouvoir en profiter pour demander ce qui s'était passé rue Cortot.

– J'ai autre chose à faire qu'à bavarder, répondit sèchement Frioulat. Je suis responsable de l'expédition, moi. Et il ajouta: Baranquin, pousse-moi une reconnaissance jusqu'à la rue Gabrielle. Et au trot*.

La nuit était presque tombée. Peu rassuré, le petit Baranquin partit en courant. En l'attendant, le chef sortit un papier de sa poche et l'examina en fronçant le sourcil.

– Fermez ça, bon Dieu, dit-il à Huchemin et à Rogier qui parlaient haut. Vous voyez pas que je médite, non?*

Bientôt, on entendit claquer les galoches de Baranquin qui rejoignait au pas gymnastique. Au cours de sa reconnaissance, il n'avait rien vu de suspect et le déclara tout innocemment. Choqué par ce manquement aux règles* du jeu, qui révélait une absence du sentiment épique, Frioulat prit ses compagnons à témoin.

– J'ai pourtant l'habitude de commander, dit-il, mais des cons comme celui-là, j'en ai encore jamais vu.

Les compagnons comprenaient parfaitement le reproche et le trouvaient justifié, mais ayant tous quelques raisons d'en vouloir à Frioulat, ils restèrent sans réaction. Après un silence, Antoine fit observer:

– Du moment qu’il n’a rien vu*, il le dit. Je vois pas pourquoi on lui en voudrait.

Huchemin, Rogier et Naudin approuvèrent à haute voix et le chef en fut un peu troublé.

– Alors, quoi, si on s’occupe de ce qui est vrai, y a plus moyen de rien faire*, dit-il.

Antoine convint en lui-même qu’il avait raison et se reprocha d’avoir compromis l’autorité du chef. Surtout, il avait honte de s’être érigé en défenseur du sens commun* contre de nobles imaginations qui semblaient constituer les fondements mêmes de l’héroïsme. Il voulut faire amende honorable, mais aux premiers mots qu’il dit, Frioulat le prit à partie.

– Ta gueule, toi*. Au lieu de venir flanquer l’indiscipline* dans la bande, t’aurais mieux fait de rentrer chez ta mère. A cause de toi, on a déjà un quart d’heure de retard.

– C’est bon, riposta Antoine, je ne veux pas vous retarder. Je ne fais plus partie de la bande.

Il s’éloigna en direction de la rue Gabrielle, accompagné de Baranquin. Les autres hésitèrent. Naudin et Huchemin se décidèrent à suivre les dissidents, mais à distance. Rogier eut envie de se joindre à eux, mais n’osa pas rompre ouvertement avec le chef et s’éloigna d’un pas mou en ayant l’air* de l’attendre. Frioulat s’ébranla le dernier en criant:

– Tas de cocus, débrouillez-vous tout seuls! Moi, je vous fous ma démission! Mais vous me regretterez!

La bande, en quatre fractions échelonnées sur une centaine de mètres, s’acheminait vers le but de l’expédition qui se trouvait dans un segment de la rue Elysée-des-Beaux-Arts compris entre deux coudes. La ruelle était sombre, encaissée, aussi déserte que le haut de Montmartre.

Près d’arriver, Antoine et Baranquin marchaient plus lentement et la bande se resserra comme un accordéon. A l’endroit où elle formait un premier coude, la rue était coupée par une tranchée profonde, signalée par un feu rouge. Les travaux avaient été effectués dans les deux derniers jours, car il n’y en avait pas encore de traces l’avant-veille, lors de la première expédition. C’était un élément d’horreur dont la bande aurait pu tirer parti et qui fit regretter sa dislocation. Il fallut traverser sur une planche étroite, entre deux cordes, qui faisaient office de garde-fous*. Malgré son envie de se pencher sur le trou, Antoine ne s’arrêta pas, craignant qu’on ne le soupçonnât de vouloir attendre les autres.

Les six écoliers se retrouvèrent quelques pas plus loin, devant le bric-à-brac. C’était une boutique étroite, dont la peinture semblait avoir été grattée et qui ne portait aucune inscription. En revanche, il y avait dans l’étalage de nombreuses pancartes. La plus importante était ainsi rédigée: «Occasions pour connaisseurs*.» Une autre: «La maison ne fait crédit* qu’aux gens riches.» Chacun des objets en montre était accompagné d’une référence historique des plus suspectes*, tracée sur un rectangle de carton. «Bureau champêtre de la reine Hortense*» désignait une petite table de cuisine en bois blanc, rongée par l’eau de Javel. Il y avait le moulin à café de la Du Barry*, le porte-savon de Marat, les charentaises de Berthe au

grand pied, le chapeau melon de Félix Faure*, le tuyau de pipe de la reine Pomaré*, le stylographe du traité de Campo-Formio*, et cent autres choses illustrées dans le même esprit – jusqu'à l'enveloppe de cuir d'un ballon de football qui était donnée comme un «faux semblant ayant appartenu à la papesse Jeanne». Les écoliers n'y entendaient pas malice et ne doutaient nullement que le marchand eût réuni dans son bric-à-brac les modestes dépouilles de l'histoire*. Le stylographe de Campo-Formio les étonnait vaguement, mais les lueurs qu'ils possédaient sur ce fameux traité étaient incertaines. Surtout l'idée ne leur fût pas venue qu'un commerçant pouvait se livrer à des facéties dans l'exercice de son négoce. Toutes ces références écrites de sa main étaient nécessairement vraies, aussi vraies qu'une chose imprimée, et constituaient une garantie d'authenticité. Mais ce n'était pas pour admirer des souvenirs historiques que la bande organisait ses lointaines expéditions. Un seul objet au milieu de la vitrine retenait l'attention passionnée des six écoliers. C'était une paire de bottes qu'accompagnait également une petite pancarte sur laquelle on lisait ces simples mots: «Bottes de sept lieues» et auxquelles le traité de Campo-Formio, les Marat, Félix Faure, Napoléon, Louis-Philippe et autres grandes figures de l'histoire conféraient une autorité presque incontestable. Peut-être les six enfants ne croyaient-ils pas positivement qu'il eût suffi à l'un d'eux de chausser ces bottes pour franchir sept lieues d'une seule enjambée. Ils soupçonnaient même que l'aventure du Petit Poucet* n'était qu'un conte, mais n'en ayant pas la certitude, ils composaient facilement avec leurs soupçons. Pour être en règle avec la vraisemblance, peut-être aussi pour ne pas s'exposer à voir la réalité leur infliger un démenti, ils admettaient que la vertu de ces bottes de sept lieues était affaiblie ou perdue avec le temps. En tout cas, leur authenticité ne faisait aucun doute*. C'était de l'histoire, et toute la boutique était là pour l'attester. De plus, elles étaient étrangement belles, d'une somptuosité qui étonnait, au milieu des autres objets de la vitrine, presque tous misérables et laids. En cuir verni noir, souple et fin, faites à la mesure d'un enfant de leur âge, elles étaient garnies intérieurement d'une fourrure blanche débordant sur le cuir où elle formait un revers neigeux*. Les bottes avaient une élégance fière et cambrée qui intimidait un peu, mais cette fourrure blanche leur donnait la grâce d'un tendre caprice.

Buge et Baranquin, arrivés les premiers, s'étaient placés en face des bottes, le nez sur la vitre, et n'échangeant que de rares paroles. Leur ravissement était à peu près inexprimable et ressemblait à un rêve heureux dans lequel on reprend, de temps à autre, une conscience un peu douloureuse de la vie qui attend. Chaussant les bottes de sept lieues, Antoine vivait une aventure confuse et ardente et, songeant à sa mère, à leur mansarde où elle venait de rentrer seule, il reprenait haleine le temps d'un remords, d'un regard sur la vie qui attendait, de ce côté de la vitrine où il se trouvait lui-même, si près d'elle dans la nuit et dans l'hiver, qu'elle soufflait par sa bouche une petite buée sur le carreau.

Par instants, derrière les bottes, les deux enfants apercevaient la silhouette du marchand, détenteur de ces merveilles. L'intérieur de la boutique, de même que l'étalage, était éclairé par une ampoule suspendue

au bout d'un fil, sans abat-jour, et dont la lumière jaune ne permettait pas de distinguer bien sûrement les objets.

Autant qu'on en pouvait juger de l'extérieur, le marchand était un très petit vieillard, au visage rond et lisse, sans rides ni relief. Il portait un haut col dur*, un veston étroitement boutonné, des culottes courtes et des bas de cycliste bien tirés sur ses jambes sèches. Quoiqu'il fût seul dans sa boutique, on entendait parfois le son de sa voix aiguë, toujours irritée. Il lui arrivait d'arpenter le plancher dans un état d'extrême agitation qui l'amenait à faire de véritables bonds, mais le plus souvent il était assis sous l'ampoule électrique en face d'un grand oiseau empaillé, sans doute un héron, avec lequel il semblait avoir des conversations très animées. Baranquin affirmait même qu'il avait vu l'oiseau bouger et se porter contre le vieillard dans une attitude menaçante. Tout était possible dans cette retraite des bottes de sept lieues.

La bande se trouva de nouveau réunie, alignée contre la glace de la vitrine et tous les regards fixés sur les bottes. Frioulat se tenait à trois pas en arrière de la rangée qu'il considérait avec beaucoup d'ironie tout en ricanant et monologuant.

– Ils peuvent les regarder, les bottes, jusqu'à demain matin s'ils veulent. Qui c'est qui se marre, c'est moi. Parce que moi, j'avais un plan. Mais plus de chef, plus de plan*, plus rien.

Antoine, dont la révolte avait entraîné toutes les désertions, ne pouvait douter qu'il fût particulièrement visé par ces propos*. L'ignorance et le silence lui semblaient sages, mais insuffisants. Il aurait voulu faire quelque chose de grand et d'héroïque qui l'eût rendu digne, entre tous, de chausser les bottes de sept lieues. Dans la rangée, on semblait d'ailleurs attendre cette riposte à laquelle il songeait. Rogier et Baranquin le regardaient avec espoir. Son cœur battait à grands coups, mais, peu à peu, il affermissait sa résolution. Enfin, il sortit de la rangée, passa devant Frioulat sans le regarder et se dirigea vers la porte de la boutique. On le suivait des yeux avec admiration. Brisée en deux endroits, la glace de la porte était aveuglée* par une descente de lit accrochée à l'intérieur et étiquetée: «Tapis du voleur de Bagdad.» Antoine, très ému, appuya sur le bec-de-cane et poussa timidement la porte. Ce qu'il aperçut et entendit par l'entrebâillement le retint au seuil. Au milieu de la boutique, les poings sur les hanches, l'œil étincelant, le marchand se tenait debout, face à l'oiseau empaillé et lui parlait d'une voix de fillette en colère. Antoine l'entendait glapir:

– Mais ayez donc au moins la franchise de vos opinions!* A la fin, je suis ulcéré par votre façon de toujours insinuer! Du reste, je n'admets pas les raisons que vous venez d'invoquer.* Montrez-moi vos documents, montrez-moi vos preuves. Ah! Monsieur, vous voilà bien pris? Pardon?*

Le vieillard se mit en posture d'écouter* dans un silence arrogant. Il enfonçait, entre ses épaules, sa petite tête ronde et lisse comme une pomme, et semblait se recroqueviller dans son haut col dur qui l'engonçait presque jusqu'aux oreilles, de temps à autre jetant un coup d'œil vers l'oiseau et pinçant la bouche avec un air d'ironie insultante. Tout à coup, il fit un saut qui le porta tout contre la bête et lui mettant son poing sur le

bec, se mit à crier:

– Je vous défends! C'est une infamie! Vous calomniez la reine. Je n'ai rien à apprendre sur Isabeau de Bavière*, vous m'entendez, rien!

Là-dessus, il se mit à tourner autour de l'oiseau empaillé avec des gestes rageurs et en parlant à mi-voix. Ce fut pendant cette promenade que, levant les yeux, il aperçut la silhouette d'Antoine dans l'entrebâillement de la porte. Après l'avoir examiné avec méfiance, il marcha sur lui à grands pas, la tête en avant et les épaules effacées, comme s'il espérait le surprendre. Mais Antoine, refermant la porte, faisait signe à ses camarades et donnait l'alarme d'une voix angoissée qui fit impression.

La bande, qui semblait se reconstituer sous son autorité, le suivit et, avide de l'interroger, s'arrêta à dix ou quinze pas de la boutique. Frioulat, ayant d'abord esquissé un mouvement de retraite, s'était ressaisi et restait seul en face des bottes de sept lieues.

Le marchand avait écarté un coin de la descente de lit et, le nez au carreau, épiait la rue, particulièrement attentif au groupe d'Antoine. Les écoliers le regardaient à la dérobée* et parlaient à voix basse. Enfin, il laissa retomber la descente de lit et disparut. Frioulat, qui avait eu l'audace de rester dans la lumière de la vitrine pendant cet examen, se tourna vers le groupe qui prétendait peut-être faire figure de bande et dit avec mépris:

– Pas besoin de vous sauver, il n'allait pas vous bouffer*. Mais quand il n'y a pas de chef, c'est toujours comme ça. Il y en a qui font les malins, qui se donnent des airs* de vouloir entrer, mais au dernier moment, c'est le dégonflage. En attendant, moi, je me marre.

– Personne ne t'empêche d'entrer, fit observer Huchemin. Si tu es plus malin que les autres, vas-y.

– Parfaitement, dit Frioulat.

Il se dirigea vers la porte et, sans hésiter, d'une brusque poussée, il l'ouvrit presque grande*. Mais comme il franchissait le seuil, il recula en poussant un hurlement de frayeur. Un oiseau plus grand que lui, caché derrière la porte, venait de bondir à sa rencontre en faisant entendre un glapissement étrange qui avait quelque chose d'humain.

La bande détalait déjà et Frioulat se mit à courir de toute sa vitesse sans prendre le temps d'un regard en arrière. Tenant l'oiseau dans ses bras, le vieillard s'avança sur le pas de la porte et, après avoir émis un autre glapissement qui précipita la fuite des écoliers, il rentra dans la boutique.

Frioulat, lancé comme un projectile*, rejoignit la bande au tournant de la rue. Personne ne songea à la tranchée qu'il avait fallu franchir sur une planche un quart d'heure auparavant. Elle n'était qu'à trois mètres après le tournant. Rogier la vit lorsqu'il fut au bord et voulut s'arrêter, mais il ne put résister à la poussée du suivant, et Frioulat arrivait d'un tel élan qu'il précipita dans le trou ceux qui essayaient encore de retrouver un équilibre* et qu'il tomba lui-même avec eux. La tranchée avait presque deux mètres de profondeur et la terre gelée était dure comme de la pierre.

Germaine avait allumé le poêle et, par économie, entretenait un

petit feu en attendant le retour d'Antoine. La pièce était minuscule, mais difficile à chauffer à cause de son exposition. La fenêtre mansardée joignait mal et laissait passer les coulis d'air froid. Quand le vent soufflait du nord, on l'entendait ronfler entre la toiture et la cloison inclinée, faite d'un lattis enrobé dans une mince couche de plâtre. Assise sur l'un des deux petits lits de fer qui, avec une table de jardin, une chaise de bois, le poêle en fonte et quelques caisses à savon*, constituaient tout son mobilier, Germaine Buge, le corps et l'esprit immobiles, fixait la flamme de la lampe à pétrole qu'elle avait mise en veilleuse.

Voyant qu'il était six heures et demie, elle eut peur. Antoine ne s'attardait jamais lorsqu'il se savait attendu et, à midi, elle l'avait prévenu qu'elle ne rentrerait pas après cinq heures. Plusieurs fois elle sortit sur le palier, dans l'espoir qu'un bruit de pas écourterait d'une minute son attente anxieuse. Elle finit par laisser la porte entrebâillée. Ce fut par la fenêtre qu'elle entendit appeler son nom. Du fond de la cour étroite, sa voix montant comme dans une cheminée, la concierge criait: «Eh! Buge...» Il lui arrivait de l'appeler ainsi*, lorsqu'une dame, venant demander à Germaine de lui faire son ménage, hésitait à gravir sept étages pour se fourrer dans quelque taudis.

Dans la loge l'attendait un agent de police qui devisait avec le concierge. En le voyant, elle comprit qu'il s'agissait d'Antoine et toute sa chair se tordit* de peur. Son entrée fut accueillie par un silence compatissant.

– Vous êtes la mère d'Antoine Buge? dit l'agent. Il vient d'arriver un accident à votre fils. Je crois que ce n'est pas bien grave. Il est tombé avec d'autres enfants dans une tranchée de canalisation. Je ne sais pas si c'était profond, mais, par ces froids, la terre est dure. Ils se sont blessés. On a emmené le vôtre à l'hôpital Bretonneau. Vous pouvez peut-être essayer de le voir ce soir.

Dans la rue, après avoir retiré le porte-monnaie et le mouchoir qui gonflaient l'une des poches, Germaine ôta son tablier et le mit en rouleau sous son bras. Son premier mouvement avait été de prendre un taxi, mais elle réfléchit que l'argent de la course serait employé plus utilement pour Antoine. Elle fit le trajet à pied, ne sentant ni le froid ni la fatigue. Sa douleur ne s'accompagnait d'aucune révolte et, songeant à Antoine, à leur vie dans la mansarde, il lui semblait, à faire le compte de ces années de bonheur, qu'elle se fût rendue coupable de se soustraire à son véritable destin. Le moment était venu de rendre des comptes* et la catastrophe faisait tout rentrer dans l'ordre.

«Ça devait arriver, pensait-elle, j'étais si heureuse.»

A l'hôpital, on la fit entrer dans une salle d'attente où étaient assis quatre femmes et trois hommes qui tenaient une conversation animée.

Aux premiers mots qu'elle entendit, Germaine comprit qu'elle se trouvait avec les parents des autres enfants. Du reste, elle reconnaissait Mme Frioulat, une petite femme noire, au visage dur, qui tenait rue Ramey une boutique de comestibles où il lui était arrivé de faire des achats. Elle eut le désir fugitif de se mêler au groupe et de s'informer des circonstances de l'accident, mais personne n'avait pris garde à son arrivée,

sauf Mme Frioulat qui avait toisé d'un regard peu engageant cette femme sans manteau et sans homme, puisque sans alliance.

Germaine s'assit à l'écart* et écouta la conversation qui ne lui apprit rien. Tous ces gens ne paraissaient pas mieux renseignés qu'elle.

– Comment que ça a pu arriver, je me demande bien, demandai le père de Naudin, un homme jeune qui portait l'uniforme bleu des receveurs du métro.

– C'est mon époux qui a appris la nouvelle le premier, dit Mme Frioulat en haussant la voix pour faire entendre à Germaine qu'elle n'était pas seule dans la vie. Il voulait aller chercher la voiture au garage, mais je lui ai dit: "Laisse, j'y vais en taxi." Il fallait bien qu'il reste au magasin.

Chacun racontait à son tour comment il avait été informé de l'accident. Quelques minutes d'attention suffirent à Germaine pour connaître par leurs noms les parents qui attendaient là. Tous ces noms, qu'elle avait si souvent entendu prononcer par Antoine, lui étaient familiers. Elle considérait avec admiration et déférence ces Naudin, ces Huchemin, ces Rogier qui portaient des noms d'écoliers. Il lui semblait cousiner avec eux, bien qu'elle restât consciente d'une distance entre elle et ces gens qui allaient par couples, avaient un métier, des parents, un appartement. Ils continuaient du reste à l'ignorer, mais loin de leur en vouloir, elle leur était reconnaissante de cette discrétion. Seule, l'effrayait un peu Mme Frioulat, dont elle sentait parfois se poser sur sa chétive personne le regard hostile. Elle saisissait obscurément les raisons de cette hostilité, et si l'anxiété lui avait laissé l'esprit plus libre, elle n'aurait pas eu de peine à les comprendre. Une longue expérience lui avait appris que certaines dames d'une condition supérieure, comme l'était Mme Frioulat, n'aiment pas beaucoup se trouver dans une situation qui les mette sur un pied d'égalité* avec les pauvresses. L'épicière de la rue Ramey souffrait dans un sentiment esthétique de l'édifice social. Cette solidarité avec une créature trop évidemment fille-mère faisait naître en son cœur un doute vénéneux. Bien que commerçante et ayant une auto, pouvait-elle croire encore à la vertu des catégories? Elle engagea pourtant la conversation*.

– Et vous, madame, vous êtes venue sans doute pour ce triste accident?

– Oui, madame. Je suis la maman du petit Buge. Antoine Buge.

– Ah! ah! Antoine Buge, parfaitement. J'en ai entendu parler. Il paraît qu'il a le diable au corps, ce petit. Vous avez dû en entendre parler aussi, vous, madame Naudin?

– Oui, Robert m'en a parlé.

– Ah! je vous le disais, vous voyez, on vous en a parlé aussi. C'est un gamin endiablé*.

– Mais non, mais non, je vous assure. Antoine est bien sage, protestait Germaine, mais Mme Frioulat ne la laissait pas parler.

– Le fond n'est peut-être pas mauvais, mais comme à tant d'autres, il lui aura manqué une discipline.

– Les enfants, il faut que ça soit tenu, dit l'employé du métro.

Soulagés de pouvoir s'en prendre à quelqu'un et de tenir une explication de l'accident, les parents échangeaient à haute voix des

réflexions sur l'éducation des enfants et, tout en restant dans les généralités, visaient assez clairement le cas de Germaine Buge. Chacun des couples, en raison de son angoisse, se sentait des trésors d'indulgence pour un fils auquel le malheur faisait une parure d'innocence, et nul ne doutait qu'Antoine eût entraîné ses camarades*.

– Je ne vous reproche rien, dit Mme Frioulat en s'adressant à Germaine, je n'ai pas le cœur à faire des reproches dans un moment pareil, mais enfin, la vérité est la vérité. Il faut reconnaître que si vous aviez mieux surveillé cet enfant, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Maintenant que le mal est fait*, je n'ai qu'une chose à souhaiter, c'est que l'aventure vous serve de leçon, ma fille.

Prises à témoin et flattées qu'elle eût ainsi parlé en leur nom, les autres mères accueillirent cette péroraison par un murmure d'estime. Germaine, que son métier avait habituée à ce genre de sermon*, accepta celle-ci sans protester et, gênée par tous ces regards fixés sur elle, ne sut que baisser la tête. Une infirmière entra.

– Rassurez-vous, dit-elle, il n'y a rien de grave.* Le médecin vient de les voir. Il n'a trouvé que des jambes et des bras cassés et des écorchures sans importance. Dans quelques semaines, tout sera rentré dans l'ordre. Comme le choc a été tout de même rude, ils sont un peu abattus, et il vaut mieux* que vous ne les voyiez pas ce soir. Mais demain, il n'y aura pas d'inconvénient. Venez à une heure.

Les cinq enfants étaient réunis dans une petite salle carrée, en compagnie de trois autres blessés à peu près de leur âge, qui en étaient à leur troisième semaine d'hôpital.

Antoine était placé entre Frioulat et Huchemin, face à Rogier et à Naudin dont les lits étaient voisins. La première nuit avait été agitée, et la première journée fut également pénible. Encore endoloris et fiévreux, ils ne parlaient guère et s'intéressaient médiocrement à ce qui se passait dans la salle. Sauf Antoine, ils reçurent la première visite de leurs parents sans beaucoup de plaisir ni d'émotion. Antoine, lui, y pensait depuis la veille. Il avait eu peur pour sa mère de cette nuit d'angoisse dans la mansarde froide et de toutes les nuits à venir. Lorsqu'elle entra dans la salle, il s'effraya de voir son visage marqué par la fatigue et l'insomnie. Elle comprit son inquiétude, et ses premières paroles furent pour le rassurer.

Au lit voisin, à gauche, Huchemin, entre deux geignements, répondait à ses parents d'une voix dolente qui décourageait les questions. A droite, Frioulat se montrait grincheux avec sa mère dont les cajoleries lui semblaient ridicules. Elle l'appelait «Mon petit ange adorable» et «Mon petit bambin à sa maman». Ça faisait bien, devant les copains qui entendaient. L'infirmière avait demandé que, pour cette première fois, le temps des visites ne fût pas trop long*. Les parents ne restèrent pas plus d'un quart d'heure. Dans ce cadre nouveau, leurs enfants, soustraits tout d'un coup à leur gouvernement* et, à cause de leur accident, faisant figure d'ayants droit, les intimidaient. Les conversations étaient presque difficiles. Germaine Buge, qui n'éprouvait pas ce sentiment de gêne au chevet d'Antoine, n'osa pourtant pas rester et partit avec les autres.

Le petit Baranquin, seul de la bande qui fût sorti indemne de la

chute au fond du trou, arriva peu après le départ des parents, et sa visite fut plutôt réconfortante. Il regrettait sincèrement que le sort lui eût été clément.

– Vous en avez de la chance, vous, de vous être cassé quelque chose. Hier soir, j’aurais bien voulu être à votre place. Qu’est-ce que j’ai pris en arrivant chez moi. Mon père était déjà rentré. Il a été se rechausser pour me flanquer son pied dans les fesses. Qu’est-ce que j’ai entendu, toute la soirée, et que je finirais au bain et tout. Et à midi, il a recommencé. Sûrement que ce soir il va continuer. Avec lui, il y en a toujours pour une semaine.

– C’est comme chez moi, dit Rogier. Si j’avais eu le malheur de rentrer sans rien, qu’est-ce que je dégustais aussi.

N’eût été la souffrance, chacun se serait félicité d’être à l’hôpital. Antoine, qui n’avait pas le souvenir d’avoir jamais été grondé par sa mère, était le seul qui ne se consolât point à cet aspect du hasard. Frioulat lui-même, qu’on pensait être gâté par ses parents, estimait pourtant qu’il eût risqué gros* à rentrer chez lui, comme Baranquin, avec un manteau déchiré du haut en bas et sans une égratignure.

Les jours suivants furent plus animés. Les foulures et les luxations étaient beaucoup moins douloureuses et les membres plâtrés n’étaient même pas un sujet de préoccupation. L’immobilité ne permettait d’autre récréation que de lire et de causer. On parla beaucoup de l’expédition, et chacun se passionnait à en revivre les péripéties. Il y eut des disputes véhémentes que la voix des infirmières ne parvenait pas à apaiser.

Tirant la leçon des événements, Frioulat exaltait les principes d’ordre et d’autorité et soutenait que rien ne fût arrivé si la bande avait gardé son chef.

– Ce n’est pas ce qui t’aurait empêché d’avoir peur, objectaient les autres.

– C’est moi qui me suis sauvé le dernier, faisait observer Frioulat. Et bien obligé, vous m’avez laissé tout seul, bande de dégonflés.

Les discussions étaient d’autant plus violentes qu’on était immobilisé et qu’on ne risquait rien à se menacer d’un coup de poing sur le nez.

On se réconciliait en parlant des bottes de sept lieues. Il était à craindre que le marchand n’eût trouvé acheteur*. Aussi, les visites de Baranquin étaient-elles attendues impatiemment. On tremblait qu’il n’apportât une mauvaise nouvelle. Il le savait et, dès en entrant, rassurait son monde. Les bottes étaient toujours dans la vitrine et, de jour en jour, affirmait-il, plus belles, plus brillantes, et plus soyeux aussi les revers de fourrure blanche. L’après-midi, à la tombée du jour*, avant l’heure des lampes, il n’était pas difficile de se persuader que les bottes avaient conservé intacte leur vertu première*, et l’on avait fini par y croire presque sans arrière-pensée. Rien n’était d’ailleurs plus récréatif, ni plus reposant, que de réfléchir dans son lit à ces prodigieuses enjambées de sept lieues. Chacun rêvait tout haut à l’usage qu’il aimerait faire des bottes. Frioulat se plaisait à l’idée qu’il batterait tous les records du monde de course à pied. Rogier était généralement plus modeste. Quand on l’enverrait chercher un

quart de beurre* ou un litre de lait, il irait les acheter dans un village de Normandie où il les aurait à meilleur marché*, et mettrait la différence dans sa poche. Du reste, tous étaient d'accord pour aller passer leurs jeudis après-midi en Afrique ou dans les Indes, à guerroyer contre les sauvages et à chasser les grands fauves. Antoine n'était pas moins tenté que ses camarades par de telles expéditions. Pourtant, d'autres rêves, qu'il tenait secrets, lui étaient plus doux. Sa mère n'aurait plus jamais d'inquiétude pour la nourriture. Les jours où l'argent manquerait à la maison, il enfilerait ses bottes de sept lieues. En dix minutes, il aurait achevé son tour de France*. A Lyon*, il prendrait un morceau de viande à un étal; à Marseille*, un pain; à Bordeaux*, un légume; un litre de lait à Nantes*; un quart de café à Cherbourg*. Il se laissait aller à penser qu'il pourrait prendre aussi pour sa mère un bon manteau qui lui tiendrait chaud. Et peut-être une paire de souliers, car elle n'en avait plus qu'une, déjà bien usée. Le jour du terme, si les cent soixante francs du loyer venaient à manquer, il faudrait encore y pourvoir. C'est assez facile. On entre dans une boutique à Lille* ou à Carcassonne*, une boutique cossue où les clients n'entrent pas en tenant serré dans la main l'argent des commissions. Au moment où une dame reçoit sa monnaie* au comptoir, on lui prend les billets des mains et, avant qu'elle ait eu le temps de s'indigner, on est déjà rentré à Montmartre*. S'emparer ainsi du bien d'autrui*, c'est très gênant, même à l'imaginer dans son lit. Mais avoir faim, c'est gênant aussi. Et, quand on n'a plus de quoi payer le loyer de sa mansarde et qu'il faut l'avouer à sa concierge et faire des promesses au propriétaire, on se sent tout aussi honteux que si l'on avait dérobé le bien d'autrui.

Germaine Buge n'apportait pas moins d'oranges à son fils, pas moins de bonbons et de journaux illustrés que n'en apportaient aux leurs les autres parents. Pourtant, jamais Antoine n'avait eu comme à l'hôpital le sentiment de sa pauvreté, et c'était à cause des visites. A entendre les parents bavarder au chevet des autres malades, la vie paraissait d'une richesse foisonnante, presque invraisemblable. Leurs propos évoquaient toujours une existence compliquée, grouillante de frères, de sœurs, de chiens, de chats ou de canaris, avec des prolongements chez les voisins de palier et aux quatre coins du quartier*, aux quatre coins de Paris, en banlieue, en province et jusqu'à l'étranger. Il était question d'un oncle Emile, d'une tante Valentine, de cousins d'Argenteuil*, d'une lettre venue de Clermont-Ferrand* ou de Belgique. Huchemin par exemple, qui à l'école n'avait l'air de rien*, était le cousin d'un aviateur et avait un oncle qui travaillait à l'arsenal de Toulon*. Parfois, on annonçait la visite d'un parent demeurant à la porte d'Italie ou à Epinal. Un jour, une famille de cinq personnes venue de Clichy* se trouva réunie autour du lit de Naudin, et il en restait à la maison.

Germaine Buge, elle, était toujours seule au chevet d'Antoine et n'apportait de nouvelles de personne. Il n'y avait dans leur vie ni oncles, ni cousins, ni amis. Intimidés par ce dénuement et par la présence et par la loquacité des voisins, ils ne retrouvaient jamais l'abandon et la liberté du premier jour. Germaine parlait de ses ménages, mais brièvement, avec la

crainte que ses paroles ne fussent entendues par Frioulat ou par sa mère, car elle soupçonnait qu'il pouvait être désobligeant, pour un fils de commerçant, d'être le voisin de lit du fils d'une femme de ménage*. Antoine s'inquiétait de ses repas, lui recommandait de ne pas trop dépenser en bonbons et en journaux illustrés, et craignait aussi d'être entendu. Ils parlaient presque à voix basse et la plus grande partie du temps restaient silencieux à se regarder* ou distraits par les conversations à haute voix.

Un après-midi, après l'heure des visites, Frioulat, ordinairement bavard, demeura longtemps muet, le regard fixe, comme ébloui. A Antoine qui lui demandait ce que signifiait son silence, il se contenta d'abord de répondre:

– Mon vieux, c'est formidable*.

Il exultait visiblement, et toutefois son bonheur semblait traversé par un remords qui l'arrêtait au bord des confidences. Enfin, il s'y décida:

– J'ai tout raconté à ma mère. Elle va me les acheter. Je les aurai en rentrant chez moi.

Antoine en eut froid au cœur. Les bottes n'étaient déjà plus ce trésor commun où chacun avait pu puiser sans risque d'appauvrir le voisin.

– Je te les prêterai, dit Frioulat.

Antoine secoua la tête. Il en voulait à Frioulat d'avoir parlé à sa mère de ce qui aurait dû rester un secret d'écolier.

Au sortir de l'hôpital, Mme Frioulat se fit conduire en taxi rue Elysée-des-Beaux-Arts où elle n'eut pas de mal à reconnaître la vitrine que son fils venait de lui décrire. Les bottes y étaient toujours en bonne place. Elle s'attarda quelques minutes à examiner le bric-à-brac et les références manuscrites. Ses connaissances en histoire étaient fort peu de chose, et le stylographe de Campo-Formio ne l'étonna nullement. Elle ne prisait pas beaucoup ce genre de commerce, mais la vitrine lui fit plutôt bonne impression. Une pancarte surtout lui inspira confiance, celle qui portait l'inscription:

«On ne fait crédit qu'aux riches.»

Elle jugea l'avertissement maladroit, mais le marchand lui parut avoir de bons principes. Elle poussa la porte et vit, sous l'ampoule électrique qui éclairait la boutique, un petit vieillard fluet, assis en face d'un grand oiseau empaillé, avec lequel il semblait jouer aux échecs. Sans se soucier de l'entrée de Mme Frioulat, il poussait les pièces sur l'échiquier, jouant tantôt pour lui, tantôt pour son compagnon. De temps à autre, il faisait entendre un ricanement agressif et satisfait, sans doute lorsqu'il venait de jouer pour son propre compte*. D'abord ébahie, Mme Frioulat songeait à manifester sa présence*, mais soudain le vieillard, à demi dressé sur son siège, l'œil étincelant et l'index menaçant la tête de l'oiseau, se mit à glapir:

– Vous trichez! Ne mentez pas! Vous venez encore de tricher. Vous avez subrepticement déplacé votre cavalier* pour couvrir votre reine qui se trouvait doublement menacée et qui allait être prise. Ah! vous en convenez pourtant. Cher monsieur, j'en suis bien aise, mais vous savez ce qui a été entendu* tout à l'heure, je confisque donc votre cavalier.

Il ôta en effet une pièce de l'échiquier et la mit dans sa poche. Après quoi, regardant l'oiseau, il eut un rire de gaieté qui dégénéra en une crise de fou rire. Il était retombé sur sa chaise et, penché sur le jeu d'échecs, les mains en croix sur la poitrine, les épaules secouées, riait presque sans bruit, ne laissant passer, de loin en loin, qu'un son aigu, comparable au cri d'une souris. Mme Frioulat, un peu effrayée, se demandait si elle ne ferait pas mieux de gagner la porte. Le vieillard finit par reprendre son sérieux* et, s'essuyant les yeux, il dit à son étrange personnage:

– Excusez-moi, mais vous êtes trop drôle quand vous faites cette tête-là. Je vous en prie, ne me regardez pas, je sens que je partirais à rire encore un coup.* Vous ne vous en doutez peut-être pas, mais vraiment, vous êtes impayable.* Tenez, je veux bien oublier ce qui s'est passé. Je vous rends votre cavalier.

Il tira le cavalier de sa poche et, l'ayant remis en place, s'absorba dans l'examen de l'échiquier.

Mme Frioulat hésitait encore à prendre un parti. Considérant qu'elle avait fait les frais d'un taxi pour venir à cette boutique, elle se décida à rester et, crescendo, toussa plusieurs fois. A la troisième, le marchand tourna la tête et la regardant avec une curiosité qui n'était pas exempte de reproche, lui demanda:

– Vous jouez sans doute aux échecs?

– Non, répondit Mme Frioulat que la question troublait. Je ne sais pas. Autrefois, je jouais aux dames. Mon grand-père était très fort.

– Bref, vous ne jouez pas aux échecs.

Pendant quelques secondes, il l'examina comme une énigme, avec étonnement et perplexité, semblant se demander pourquoi elle était là. Le problème lui parut insoluble et probablement dénué d'intérêt, car il eut un geste d'indifférence et, revenant à ses échecs, dit en s'adressant à l'oiseau:

– A vous de jouer, monsieur.*

Mme Frioulat, décontenancée par l'accueil et par la désinvolture de ce singulier commerçant, resta un moment interdite.

– Ah! ah! dit le vieillard en se frottant les mains. La partie devient intéressante. Je suis curieux de savoir comment vous allez vous tirer de ce mauvais pas.*

– Je vous demande pardon, risqua Mme Frioulat, mais je suis une cliente.

Cette fois, le marchand eut un regard de stupéfaction.

– Une cliente!

Un moment, il resta pensif puis, se retournant vers l'oiseau, lui dit à mi-voix:

– Une cliente!

Rêveur, il considérait l'échiquier. Soudain son visage s'éclaira.

– Mais je n'avais pas vu que vous veniez de jouer votre tour. De plus en plus intéressant. Voilà une parade superbe et, à laquelle j'étais loin de m'attendre. Mes compliments. La situation est complètement* retournée. Cette fois, c'est moi qui suis menacé.

Le voyant de nouveau absorbé par le jeu, Mme Frioulat se jugea

offensée et dit en haussant la voix:

– Je ne vais tout de même pas perdre mon après-midi à attendre votre bon plaisir. J'ai autre chose à faire.

– Mais enfin, madame, que désirez-vous?

– Je suis venue pour savoir le prix de la paire de bottes qui est en vitrine.

– C'est trois mille francs, déclara le marchand sans lever le nez de l'échiquier.

– Trois mille francs! Mais vous êtes fou!

– Oui, madame.

– Voyons*, trois mille francs pour une paire de bottes, mais c'est impossible! Vous ne parlez pas sérieusement.

Cette fois, le vieillard se leva, irrité, et se campant devant la cliente:

– Madame, oui ou non, êtes-vous décidée à mettre trois mille francs dans cette paire de bottes?

– Ah! non! s'écria Mme Frioulat avec véhémence, bien sûr que non!

– Alors, n'en parlons plus, et laissez-moi jouer aux échecs.

En apprenant qu'il allait entrer en possession des bottes de sept lieues, les compagnons de Frioulat manifestèrent un mécontentement si vif qu'il éprouva le besoin de les rassurer.

S'il en avait parlé à sa mère, disait-il, c'était sans le faire exprès*. Du reste, elle n'avait rien promis. Simplement, elle n'avait pas dit non. Mais en se rappelant la joie insolente qu'il avait eu l'imprudence de laisser paraître, on avait du mal à se rassurer. Pendant une journée, il fut presque en quarantaine. On ne lui répondait que du bout des lèvres*. Pourtant, le besoin d'espérer finit par être le plus fort. Tout en restant un peu inquiet, on se persuadait que la menace était des plus incertaines. Peu à peu, on parla moins volontiers des bottes et bientôt il n'en fut plus question, du moins ouvertement.

A force de méditer l'exemple de Frioulat, chacun se mit à espérer pour son propre compte* et à tirer des plans. Un après-midi, après le départ de sa mère, Huchemin montra un visage rayonnant de bonheur et durant toute la soirée se retrancha dans un mutisme émerveillé. Le lendemain, ce fut le tour de Rogier et de Naudin à être heureux.

Frioulat fut le premier qui sortit de l'hôpital, et comme les autres lui faisaient promettre de venir les voir, il répondit:

– Vous pensez, qu'est-ce que ce sera, pour moi, de venir jusqu'ici!

Durant le trajet de l'hôpital à la maison, qu'il fit avec son père, il ne posa pas de questions, ne voulant point, par délicatesse, gêner à ses parents le plaisir de lui faire la surprise. En arrivant chez lui, personne ne lui parla des bottes, mais il n'en eut point d'inquiétude. Le matin, ses parents étaient occupés à l'épicerie. Sans doute, se réservaient-ils de les lui offrir au moment du repas. En attendant, il alla jouer dans une petite cour à laquelle on accédait par l'arrière-boutique, et se fabriqua un avion de chasse. Il disposait d'éléments variés: caisses, tonneaux, bouteilles, boîtes de conserves entreposés dans la cour. Dans une caisse vide, il installa les instruments de bord, boîtes de saumon et de petits pois, et se fit une

mitrailleuse d'une bouteille de cognac. Il naviguait à douze cents mètres, et le ciel était pur, lorsqu'il vit poindre un avion ennemi. Sans perdre la tête une seconde, il monta en chandelle jusqu'à deux mille cinq cents mètres. L'ennemi ne se doutait de rien et volait tranquillement, Frioulat fondit sur lui et mit sa mitrailleuse en action, mais comme il se penchait sur le rebord de la caisse, la bouteille de cognac lui échappa des mains et se brisa sur le pavé. Nullement consterné, il murmura en serrant les dents :

– La vache! il m'a flanqué une balle en plein dans ma mitrailleuse.

Mme Frioulat, qui se trouvait dans l'arrière-boutique, fut alertée par le bruit et vit les débris de la bouteille au milieu d'une flaque de cognac.

– C'est trop fort, gronda-t-elle. Tu n'es pas sitôt rentré à la maison que tu recommences à être intenable. Si au moins tu avais pu rester où tu étais. Une bouteille de cognac supérieur qui vient encore d'être majorée de dix pour cent. Je me proposais d'aller acheter les bottes cet après-midi, mais tu peux leur dire adieu. Ce n'est plus la peine d'en parler. D'ailleurs, cette idée de vouloir à tout prix me faire acheter des bottes, c'est ridicule. Tu en as une paire en caoutchouc qui est presque toute neuve.

Rogier quitta l'hôpital deux jours plus tard. Chez lui, lorsqu'il se décida à parler des bottes, toute la famille parut surprise. Sa mère se souvint pourtant de la promesse qu'elle avait faite et murmura : «Des bottes, oui, en effet.» La voyant ennuyée, le père prit la parole : «Les bottes, dit-il, c'est très joli, mais nous en reparlerons quand tu travailleras un peu mieux en classe. Il ne suffit pas de se casser une jambe pour avoir tous les droits. Quand tu étais au lit, ta mère t'a fait certaines promesses, c'était bien. Mais maintenant, tu es guéri. Te voilà en bonne santé. Il ne s'agit plus à présent que de rattraper le temps perdu. A la fin de l'année, si tu as bien travaillé, tu en seras récompensé par la satisfaction d'avoir bien travaillé et alors, on pourra peut-être voir, envisager, réfléchir. Rien ne presse, n'est-ce pas? Travaille d'abord.»

Naudin, qui rentra chez lui le surlendemain, y trouva la même déception, mais moins enveloppée. Comme il interrogeait ses parents, sa mère qui la veille encore avait renouvelé sa promesse, répondit, l'air distrait : «Demande à ton père.» Et celui-ci murmura : «Oh! les bottes!» sur un ton d'indifférence aussi résolue que si sa femme avait prétendu l'intéresser aux causes de la guerre de Trente Ans.

Antoine et Huchemin, dont les lits étaient voisins, restèrent encore une semaine à l'hôpital après le départ de Naudin. Leur isolement au milieu de nouveaux venus favorisa une intimité qui fut pour Antoine une épreuve souvent très pénible. Durant cette semaine-là, il eut encore beaucoup à souffrir de sa pauvreté. Ne trouvant pas dans sa propre vie de quoi étoffer des confidences, il lui fallait écouter celles de Huchemin sans pouvoir y répondre autrement que par des commentaires. Rien n'est plus déprimant que le rôle de confident pauvre. Chacun sait, par exemple, que le vrai drame, dans la tragédie classique, est celui des confidents. C'est pitié de voir ces braves gens, à qui il n'arrive jamais rien, écouter avec une résignation courtoise un raseur complaisant à ses propres aventures. Huchemin, qui découvrait la douceur de pouvoir ennuyer un confident, débordait d'amitié et d'anecdotes sur les membres de sa famille. Ce qui

l'incitait particulièrement à parler de ses oncles et de ses tantes, c'était l'espoir qu'il mettait en eux. Sachant par les expériences* de Frioulat, de Rogier et de Naudin, qu'il ne fallait guère compter sur la promesse des père et mère, il voulait croire qu'il y avait plus de vertu chez les oncles et les tantes. A l'entendre, les siens étaient prêts à se disputer l'honneur* de lui acheter les bottes de sept lieues. Antoine avait les oreilles toutes pleines de ces oncles Jules, Marcel, André, Lucien, de ces tantes Anna, Roberte ou Léontine. Le soir, à l'heure où les autres dormaient, il lui arrivait plus souvent et plus longuement qu'à l'ordinaire de réfléchir à l'étrangeté de son destin à lui, qui était de n'avoir oncle, tante, ni cousin au monde. A moins d'être orphelin, ce qui n'est du reste pas bien rare, il n'aurait pu imaginer famille plus réduite que la sienne. C'était attristant et lassant. Un jour, Antoine eut plein le dos d'être pauvre et confident. Comme Huchemin lui parlait d'une tante Justine, il l'interrompit et lui dit avec désinvolture:

– Ta tante Justine, c'est comme toute ta famille, elle ne m'intéresse pas beaucoup. Tu comprends, j'ai assez à faire à penser à mon oncle qui rentre d'Amérique ces jours-ci.

Huchemin ouvrit les yeux ronds et s'exclama:

– D'Amérique?

– Eh bien, oui, mon oncle Victor.

Antoine était un peu rouge. Il n'avait pas l'habitude de mentir. Sa vie était si simple qu'il n'en éprouvait pas le besoin. Pressé de questions*, il fut obligé de soutenir et de développer ce premier mensonge et ce fut sans déplaisir qu'il construisit le personnage de l'oncle Victor. Plus qu'un jeu, c'était une revanche sur la vie et c'était la vie même, tout d'un coup abondante et débordante. L'oncle Victor était un être prestigieux, beau, brave, généreux, fort, ayant son certificat d'études*, tuant une personne par semaine et jouant délicieusement de l'harmonica. Assurément, il était homme à se couper en quatre* et, en cas de besoin, à passer sur le ventre d'une famille innombrable, pour procurer à son neveu les bottes dont il aurait envie. Et ce n'était pas le prix qui l'arrêterait jamais non plus. Antoine, après avoir languie si longtemps dans un rôle de confident, se déchaînait maintenant avec un enthousiasme et une assurance qui ravageaient le cœur de Huchemin. Celui-ci n'entretenait plus qu'un espoir timide.

Le lendemain matin, Antoine avait la conscience endolorie et regrettait d'avoir cédé la veille à son imagination impatiente. L'oncle Victor était gênant, lourd, indiscret, effrayant aussi par l'importance qu'il avait déjà. Antoine essaya de l'oublier et de l'ignorer, mais l'oncle avait une personnalité forte et originale qui s'imposait. Peu à peu, il s'y habitua et, les jours suivants, il s'accommoda si bien de ce compagnon qu'il n'aurait pu se passer d'en parler. Sa conscience ne le talait presque plus, sauf aux heures de visite, lorsque sa mère était là. Il aurait souhaité lui faire connaître Victor et l'enrichir, elle aussi, de cette parenté magnifique, mais il ne savait comment s'y prendre.* Il ne pouvait lui demander de se faire la complice d'un mensonge. Il avait bien pensé au conditionnel enfantin: «On aurait un oncle, il serait en Amérique, il s'appellerait l'oncle

Victor.» Mais sa mère, qui avait eu sans doute une enfance plus dure que la sienne, était fermée à toute notion de jeu. De son côté, Germaine Buge soupçonnait un mystère et ils souffraient tous les deux de ne pouvoir communiquer.

Antoine voyait venir avec une vive appréhension le temps de sortir de l'hôpital. Ses amis lui disaient: «Tiens, ton oncle est rentré d'Amérique, mais les bottes sont toujours dans la vitrine.» Répondre que l'oncle Victor avait retardé son voyage au dernier moment, c'était dangereux. Un héros, s'il n'est pas là où l'on a besoin de sa valeur, n'est qu'un mensonge ou une illusion. Les copains disaient «Mon œil», disaient «Chez qui?», disaient «Ton oncle, des fois, il ne serait pas dans le cinéma?»

Antoine et Huchemin quittèrent l'hôpital le même jour, par un matin de pluie glaciale qui faisait regretter la tiédeur des salles. Ils ne partirent pas ensemble. Antoine dut attendre sa mère, retenue par un ménage à la boucherie Lefort. Il en était à souhaiter qu'elle ne vînt pas, tant le personnage de l'oncle Victor lui apparaissait maintenant redoutable. Germaine Buge arriva tard, car, pour ne pas désobliger M.Lefort qui tenait à lui faire faire cinq cents mètres dans sa voiture, elle l'avait attendu près d'une heure à la boucherie.

Antoine, qui faisait ses premiers pas dehors, marchait avec hésitation, les jambes mal habituées. Malgré le vent et la pluie, il ne voulait pas laisser faire à sa mère la dépense d'un taxi et ils entreprirent de rentrer à pied. Ils allaient doucement, mais la montée de Montmartre était rude, le temps couleur d'ardoise, et l'enfant, fatigué, se décourageait. Il n'avait plus la force de répondre aux paroles de sa mère. En pensant aux sept étages qu'il lui faudrait monter, il pleurait sous son capuchon. Mais plus éreintant que l'ascension des étages fut l'arrêt dans la loge de la concierge. Elle le questionnait avec le mépris cordial qu'ont souvent les gens pauvres pour plus pauvres qu'eux et croyait devoir lui parler très fort, comme elle parlait ordinairement aux êtres bornés ou insignifiants. Il dut lui montrer sa jambe, l'endroit où il y avait eu fracture, et fournir des explications. Germaine Buge aurait souhaité abréger la corvée, mais elle craignait de mécontenter un personnage aussi influent. Antoine fut encore obligé de remercier la concierge qui s'offrit le plaisir de lui donner dix sous.

En entrant dans la mansarde, il eut un saisissement, car le papier de tenture* avait été changé. Sa mère l'observait, inquiète de l'accueil qu'il ferait à cette surprise. Il sourit avec effort pour dissimuler sa déconvenue. Il s'apercevait, en effet, qu'il avait aimé l'ancien papier, tout écorché qu'il fût et loqueteux et noirci, le motif fondu par l'usure et la crasse. Sur ces murs sombres, ses yeux avaient appris à reconnaître des paysages de sa création et des bêtes et des gens qui bougeaient à la tombée du jour. Le papier neuf, d'un vert pâle, qui semblait déjà passé, était semé de minuscules bourgeons d'un vert plus foncé. Mince et mal collé par un ouvrier de fortune, il paraissait maladif. Germaine Buge avait allumé le feu et, à cause du temps*, le poêle fumait, ce qui obligea à ouvrir la fenêtre, par où s'engouffrant le vent et la pluie, il fallut ruser avec les éléments et adopter un compromis. Antoine, assis sur son lit, considérait la vie avec cette lucidité de petit jour que connaissent parfois les enfants au

sortir d'une maladie. La table mise, sa mère lui dit en servant le potage:

– Tu es content?

Et souriante, elle regardait les murs maladifs.

– Oui, dit Antoine, je suis content. C'est joli.

– J'ai bien hésité, tu sais. Il y en avait un autre, rose et blanc, mais c'était salissant. J'avais bien envie de te montrer les échantillons pour que tu choisisses, mais j'ai pensé, pour la surprise, ce serait dommage. Alors, c'est vrai, tu es content?

– Oui, répéta Antoine, je suis content.

Il se mit à pleurer, sans bruit, des larmes qui ne semblaient pas près de tarir, abondantes et régulières.

– Tu as mal? disait sa mère. Tu t'ennuies? Tu regrettes tes camarades?

Il secouait la tête. Se souvenant de l'avoir vu pleurer ainsi sur leur pauvreté, elle lui fit voir que la situation était des plus rassurantes. Elle venait de payer le loyer. De ce côté-là, ils étaient tranquilles pour trois mois. Elle avait trouvé, la semaine précédente, une heure et demie de ménage, le matin très tôt, et l'on était content de son travail.

– Et puis je ne t'ai pas dit, c'est arrivé hier tantôt. Le chien de Mlle Larrisson est crevé. Pauvre Flic, ce n'était pas une mauvaise bête, mais puisqu'il est mort, autant que ce soit nous qui en profitons. A partir de maintenant, je pourrai emporter les restes* de Mlle Larrisson. Elle me l'a offert gentiment.

Antoine aurait voulu répondre à ces sourires de la vie par des paroles de reconnaissance, mais il restait accablé et cette mélancolie donnait tant d'inquiétude à sa mère qu'elle hésitait à le laisser seul une partie de l'après-midi. A une heure et demie, le voyant plus apaisé, elle se décida pourtant à aller faire ses deux heures de ménage chez Mlle Larrisson, qui trouva d'ailleurs à redire à la façon dont elle travailla.

Germaine Buge, que tourmentait le secret chagrin d'Antoine, eut l'idée de se rendre à la sortie de l'école et d'interroger quelqu'un de ses camarades. Elle connaissait surtout le petit Baranquin pour s'être trouvée avec lui au chevet d'Antoine ou devant l'hôpital. Le résultat de l'entretien dépassa ses espérances. Baranquin n'hésita pas une seconde quant aux raisons de la mélancolie d'Antoine. D'un seul coup*, la mère apprit l'histoire des bottes et celle de l'oncle Victor d'Amérique.

Rue Elysée-des-Beaux-Arts, après s'être perdue dans d'autres rues, Germaine Buge finit par découvrir la boutique de bric-à-brac. L'étalage était éclairé, mais elle ne put ouvrir la porte. Elle essayait encore de tourner le bec-de-cane lorsque le marchand, écartant un coin de la descente de lit qui aveuglait la glace de la porte, lui fit signe de s'éloigner. Germaine ne comprit pas et lui montra les bottes dans la vitrine. Enfin, le vieillard entrebâilla la porte et lui dit:

– Vous ne comprenez pas? Le magasin est fermé.

– Fermé? s'étonna Germaine. Il n'est pas six heures.

– Mais le magasin n'a pas ouvert ce matin. C'est aujourd'hui ma fête*. Vous voyez.

Ce disant, il apparut tout entier dans l'ouverture et Germaine vit

qu'il était en habit* et de blanc cravaté. Elle lui expliqua l'objet de sa visite, lui parla d'Antoine qui l'attendait chez elle, mais il ne voulut pas l'entendre.

– Madame, je suis au désespoir,* mais je vous répète que c'est aujourd'hui ma fête. J'ai justement là un ami qui est venu me voir.

Il jeta un coup d'œil en arrière et ajouta en baissant la voix:

– Il est inquiet. Il se demande à qui je parle. Entrez, et faites comme si vous étiez venue me souhaiter ma fête. Il va être furieux, parce qu'il est horriblement jaloux et que tout en moi lui porte ombrage, mais je ne serai pas fâché de lui donner encore une leçon*.

Germaine saisit l'occasion et entra derrière le vieillard. Il n'y avait dans la boutique que le grand oiseau dont lui avait parlé Baranquin. L'échassier lui parut d'autant plus remarquable qu'il était affublé d'une cravate blanche nouée au milieu de son long cou et d'un monocle qu'un ruban noir attachait à l'une des ailes.

Le marchand cligna de l'œil vers Germaine et lui dit du plus fort qu'il put:

– Princesse, quelle bonté d'avoir bien voulu vous souvenir de votre vieil ami et quelle jolie surprise pour moi!

A la dérobée, il regarda l'oiseau pour juger de l'effet produit par ces paroles et eut un sourire méchant. Germaine, éberluée, ne savait quelle contenance prendre, mais le marchand était d'une loquacité telle qu'il faisait à lui seul les frais de l'entretien, ce qui la mit à l'aise. Au bout d'un moment, il se tourna vers l'oiseau et l'informa d'une voix triomphante:

– La princesse me donne entièrement raison. La maréchale d'Ancre* a été la cause de tout.

Oubliant la princesse et lui tournant le dos, il se jeta dans une discussion historique où il ne parut pas avoir l'avantage, car il finit par rester silencieux en regardant l'oiseau avec un air de rancune. Germaine, qui trouvait le temps long, profita de ce silence pour lui rappeler qu'elle était venue dans sa boutique avec l'intention d'acheter les bottes.

– C'est curieux, fit observer le marchand. Depuis quelque temps, on me les demande beaucoup.

– Combien valent-elles?

– Trois mille francs.

Il avait répondu comme distraitemment et il ne parut pas prendre garde à l'effarement de la cliente. Tout à coup, il eut un sursaut et s'écria d'une voix indignée en regardant l'oiseau:

– Naturellement, vous n'êtes pas d'accord non plus! Vous trouvez que les bottes ne valent pas trois mille francs. Allons, dites-le, ne vous gênez pas. Aujourd'hui que vous avez un monocle, tout vous est permis.

Après un court silence, il se tourna vers Germaine et lui dit avec un sourire amer:

– Vous l'avez entendu. Il paraît que mes bottes valent tout juste vingt-cinq francs. Eh bien! soit. Emportez-les pour vingt-cinq francs. Il est entendu que je ne suis plus rien ici. Il est entendu que Monsieur est le maître. Prenez-les, madame.

Il alla chercher les bottes dans la vitrine, les enveloppa dans un

journal et les tendit à Germaine:

– Misérable, dit-il à l'oiseau, vous me faites perdre deux mille neuf cent soixante-quinze francs.

Germaine, qui ouvrait son porte-monnaie à ce moment-là, fut gênée par cette réflexion.

– Je ne voudrais pas profiter, dit-elle au vieillard.

– Laissez donc, murmura-t-il, je vais lui faire son affaire.* C'est un envieux et un méchant. Je vais le tuer d'un bon coup d'épée.

Tandis qu'il prenait les vingt-cinq francs, Germaine vit sa main trembler de colère. Quand il eut les pièces, il se retourna et, à toute volée*, les jeta à la tête de l'oiseau, brisant le monocle dont un fragment se balança au bout du ruban de moire. Puis, sans reprendre haleine*, il s'empara d'un vieux sabre qui se trouvait en vitrine et dégaina. Germaine Buge s'enfuit avec ses bottes sans attendre le dénouement. Dehors, elle eut l'idée de prévenir un agent ou au moins un voisin. Il lui semblait que l'oiseau fût vraiment en danger. A la réflexion, elle se dit qu'une pareille démarche était sans utilité et risquait de lui attirer des ennuis.

En voyant les bottes, Antoine devint rouge et heureux et il lui sembla que le triste papier neuf qui tapissait* les murs était d'un joli vert pomme de printemps*. Le soir, quand sa mère fut endormie, il se leva sans bruit, s'habilla et enfila les bottes de sept lieues. Nuit noire, il traversa la mansarde à tâtons et après avoir ouvert la fenêtre avec de longues précautions, grimpa sur le bord du chéneau. Un premier bond le porta en banlieue, à Rosny-sous-Bois; un deuxième dans le département de Seine-et-Marne. En dix minutes, il fut à l'autre bout de la terre et s'arrêta dans un grand pré pour y cueillir une brassée des premiers rayons du soleil qu'il noua d'un fil de la Vierge*.

Antoine retrouva facilement la mansarde où il se glissa sans bruit. Sur le petit lit de sa mère, il posa sa brassée brillante dont la lueur éclaira le visage endormi et il trouva qu'elle était moins fatiguée.

1943

LA CARTE

Extraits du Journal de Jules Flegmon

10 février. – Un bruit absurde court* dans le quartier à propos de nouvelles restrictions. Afin de parer à la disette et d'assurer un meilleur rendement* de l'élément laborieux de la population, il serait procédé à la mise à mort des consommateurs improductifs*: vieillards, retraités, rentiers, chômeurs, et autres bouches inutiles. Au fond, je trouve que cette mesure serait assez juste. Rencontré* tout à l'heure, devant chez moi, mon voisin Roquenton, ce fougueux septuagénaire qui épousa, l'an passé, une jeune femme de vingt-quatre ans. L'indignation l'étouffait: «Qu'importe l'âge*, s'écriait-il, puisque je fais le bonheur de ma poupée jolie!» En des termes élevés, je lui ai conseillé d'accepter avec une joie orgueilleuse le sacrifice de sa personne au bien de la communauté.

12 février. – Il n'y a pas de fumée sans feu. Déjeuné aujourd'hui avec mon vieil ami Maleffroi, conseiller à la préfecture de la Seine*. Je l'ai cuisiné adroitement, après lui avoir délié la langue* avec une bouteille d'arbois. Naturellement, il n'est pas question de mettre à mort les inutiles. On rognera simplement sur leur temps de vie. Maleffroi m'a expliqué qu'ils auraient droit à tant de jours* d'existence par mois, selon leur degré d'inutilité*. Il paraît que les cartes de temps sont déjà imprimées. J'ai trouvé cette idée aussi heureuse que poétique. Je crois me souvenir d'avoir dit là-dessus des choses vraiment charmantes. Sans doute un peu ému par le vin, Maleffroi me regardait avec de bons yeux, tout embués par l'amitié.

13 février. – C'est une infamie! un déni de justice! un monstrueux assassinat! Le décret vient de paraître dans les journaux et voilà-t-il pas que parmi «les consommateurs dont l'entretien n'est compensé par aucune contrepartie réelle», figurent les artistes et les écrivains! A la rigueur, j'aurais compris que la mesure s'appliquât aux peintres, aux sculpteurs, aux musiciens. Mais aux écrivains! Il y a là une inconséquence, une aberration qui resteront la honte suprême de notre époque. Car, enfin, l'utilité des écrivains n'est pas à démontrer, surtout la mienne, je peux le dire en toute modestie. Or, je n'aurai droit qu'à quinze jours d'existence par mois.

16 février. – Le décret entrant en vigueur* le 1^{er} mars et les inscriptions devant être prises dès le 18, les gens voués par leur situation sociale à une existence partielle* s'affairent à la recherche d'un emploi qui leur permette d'être classés dans la catégorie des vivants à part entière. Mais l'administration, avec une prévoyance diabolique, a interdit tout mouvement de personnel* avant le 25 février.

L'idée m'est venue de téléphoner à mon ami Maleffroi pour qu'il m'obtienne un emploi de portier ou de gardien de musée dans les quarante-huit heures. J'arrive trop tard. Il vient d'accorder la dernière place de garçon* de bureau dont il disposait.

– Mais aussi, pourquoi diable avoir attendu jusqu'à aujourd'hui pour me demander une place?

– Mais comment pouvais-je supposer que la mesure m'atteindrait? Quand nous avons déjeuné ensemble, vous ne m'avez pas dit...

– Permettez. J'ai spécifié, on ne peut plus clairement, que la mesure concernait tous les inutiles.

17 février. – Sans doute ma concierge me considère-t-elle déjà comme un demi-vivant, un fantôme, une ombre émergeant à peine des enfers, car ce matin, elle a négligé de m'apporter mon courrier. En descendant, je l'ai secouée d'importance. «C'est, lui ai-je dit, pour mieux gaver les paresseux de votre espèce qu'une élite fait le sacrifice de sa vie.» Et, au fond, c'est très vrai. Plus j'y pense, plus ce décret me paraît injuste et inique.

Rencontré tout à l'heure Roquenton et sa jeune femme. Le pauvre vieux m'a fait pitié. En tout et pour tout, il aura droit à six jours de vie par mois, mais le pis est que* Mme Roquenton, en raison de sa jeunesse, ait droit à quinze jours. Ce décalage jette le vieil époux dans une anxiété folle. La petite paraît accepter son sort avec plus de philosophie.

Au cours de cette journée, j'ai rencontré plusieurs personnes que le décret n'atteint pas. Leur incompréhension et leur ingratitude à l'égard des sacrifiés me dégoûtent profondément. Non seulement cette mesure inique leur apparaît comme la chose la plus naturelle du monde, mais il semble bien qu'ils s'en réjouissent. On ne flétrira jamais assez cruellement l'égoïsme des humains.

18 février. – Fait trois heures de queue* à la mairie du dix-huitième arrondissement pour retirer ma carte de temps. Nous étions là, distribués en une double file, environ deux milliers de malheureux dévoués à l'appétit des masses laborieuses. Et ce n'était qu'une première fournée. La proportion des vieillards m'a paru être de la moitié*. Il y avait de jolies jeunes femmes aux visages tout alanguis de tristesse et qui semblaient soupirer: *Je ne veux pas mourir encore*.* Les professionnelles de l'amour étaient nombreuses. Le décret les a durement touchées en réduisant leur temps de vie à sept jours par mois. Devant moi, l'une d'elles se plaignait d'être condamnée pour toujours à sa condition de fille publique. En sept jours, affirmait-elle, les hommes n'ont pas le temps de s'attacher. Cela ne me paraît pas si sûr. Dans les files d'attente, j'ai reconnu, non sans émotion, et, je dois l'avouer, avec un secret contentement, des camarades de Montmartre, écrivains et artistes: Céline,

Gen Paul, Daragnès, Fauchois, Soupault, Tintin, d'Esparbès et d'autres. Céline était dans un jour sombre. Il disait que c'était encore une manœuvre des Juifs, mais je crois que, sur ce point précis, sa mauvaise humeur l'égarait. En effet, aux termes du décret, il est alloué aux Juifs, sans distinction d'âge, de sexe, ni d'activité, une demi-journée d'existence par mois. Dans l'ensemble, la foule était irritée et houleuse. Les nombreux agents commis au service d'ordre nous traitaient avec beaucoup de mépris, nous considérant évidemment comme un rebut d'humanité*. A plusieurs reprises, comme nous nous lassions de cette longue attente, ils ont apaisé notre impatience à coups de pied au cul. J'ai dévoré l'humiliation avec une muette dignité, mais j'ai regardé fixement un brigadier de police en rugissant mentalement un cri de révolte. Maintenant c'est nous qui sommes les damnés de la terre.

J'ai pu enfin retirer ma carte de temps. Les tickets attendants, dont chacun vaut vingt-quatre heures d'existence, sont d'un bleu très tendre, couleur de pervenche, et si doux que les larmes m'en sont venues aux yeux.

24 février. — Il y a une huitaine de jours, j'avais écrit à l'administration compétente pour que mon cas personnel fût pris en considération. J'ai obtenu un supplément de vingt-quatre heures d'existence par mois. C'est toujours ça*.

5 mars. — Depuis une dizaine de jours, je mène une existence fiévreuse qui m'a fait délaisser mon *Journal*. Pour ne rien laisser perdre d'une vie aussi brève, j'ai quasiment perdu le sommeil de mes nuits. En ces quatre derniers jours, j'aurai noirci plus de papier qu'en trois semaines de vie normale et, toutefois, mon style garde le même éclat, ma pensée la même profondeur. Je me dépense au plaisir avec la même frénésie. Je voudrais que toutes les jolies femmes fussent à moi, mais c'est impossible. Toujours avec le désir de profiter de l'heure qui passe*, et peut-être aussi dans un esprit de vengeance, je fais chaque jour deux très copieux repas au marché noir. Mangé à midi trois douzaines d'huîtres, deux œufs pochés, un quartier d'oie, une tranche de filet de bœuf, légume, salade, fromages divers, un entremets au chocolat, un pamplemousse et trois mandarines. En buvant mon café, et quoique l'idée de mon triste sort ne m'eût point abandonné, j'éprouvais un certain sentiment de bonheur. Deviendrais-je un parfait stoïcien? En sortant du restaurant, je suis tombé sur* le couple Roquenton. Le bonhomme vivait aujourd'hui sa dernière journée du mois de mars. Ce soir, à minuit, son sixième ticket usé, il sombrera dans le non-être et y demeurera vingt-cinq jours.

7 mars. — Rendu visite à la jeune Mme Roquenton, provisoirement veuve depuis la minuit. Elle m'a accueilli avec une grâce que la mélancolie rendait plus charmante. Nous avons parlé de choses et

d'autres*, et aussi de son mari. Elle m'a conté comment il s'était évanoui dans le néant. Ils étaient tous les deux couchés. A minuit moins une, Roquenton tenait la main de sa femme et lui adressait ses dernières recommandations. A minuit sonnant*, elle a senti tout d'un coup la main de son compagnon fondre dans la sienne. Il ne restait plus à côté d'elle qu'un pyjama vide et un râtelier sur le traversin. Cette évocation nous a bien vivement émus. Comme Lucette Roquenton versait quelques larmes, je lui ai ouvert mes bras.

12 mars. – Hier soir, à six heures, suis allé prendre un verre de sirop chez Perruque, l'académicien. Comme on sait, l'administration, pour ne pas faire mentir leur réputation d'immortalité*, accorde à ces débris le privilège de figurer parmi les vivants à part entière. Perruque a été ignoble de suffisance, d'hypocrisie et de méchanceté. Nous étions chez lui une quinzaine, tous des sacrifiés, qui vivions nos derniers tickets du mois. Perruque seul était à part entière. Il nous traitait avec bonté, comme des êtres diminués, impuissants. Il nous plaignait avec une mauvaise flamme dans l'œil, nous promettant de défendre nos intérêts en notre absence. Il jouissait d'être, sur un certain plan, quelque chose de plus que nous. Me suis retenu à quatre pour ne pas le traiter de vieux melon et de canasson refroidi. Ah! si je n'avais pas l'espoir de lui succéder un jour!*

13 mars. – Déjeuné à midi chez les Dumont. Comme toujours, ils se sont querellés et même injuriés. Avec un accent de sincérité qui ne trompe pas, Dumont s'est écrié: «Si au moins je pouvais utiliser mes tickets de vie dans la deuxième quinzaine du mois*, de façon à ne jamais vivre en même temps que toi!» Mme Dumont a pleuré.

16 mars. – Lucette Roquenton est entrée cette nuit dans le néant. Comme elle avait une grande peur, je l'ai assistée dans ses derniers moments. Elle était déjà couchée lorsque, à neuf heures et demie, je suis monté chez elle. Pour lui éviter les affres de la dernière minute, je me suis arrangé pour retarder d'un quart d'heure* la pendulette qui se trouvait sur la table de chevet. Cinq minutes avant le plongeon, elle a eu un accès de larmes. Puis, croyant avoir encore vingt minutes de marge, elle a pris le temps de se remettre à son avantage dans un souci de coquetterie qui m'a paru assez touchant. Au moment du passage, j'ai pris garde à ne pas la quitter des yeux. Elle était en train de rire à une réflexion que je venais de faire, et, soudain, son rire a été interrompu, en même temps qu'elle s'évanouissait à mon regard, comme si un illusionniste l'eût escamotée. J'ai tâté la place encore chaude où reposait son corps, et j'ai senti descendre en moi ce silence qu'impose la présence de la mort. J'étais assez péniblement impressionné. Ce matin même, à l'instant où j'écris ces lignes, je suis angoissé. Depuis mon réveil je compte les heures qui me restent à vivre. Ce soir, à minuit, ce sera mon tour.

Ce même jour, à minuit moins le quart, je reprends mon journal. Je viens de me coucher et je veux que cette mort provisoire me prenne la plume à la main, dans l'exercice de ma profession. Je trouve cette attitude assez crâne. J'aime cette forme de courage, élégante et discrète. Au fait, la mort qui m'attend est-elle bien réellement provisoire, et ne s'agit-il pas d'une mort pure et simple? Cette promesse de résurrection ne me dit rien qui vaille*. Je suis maintenant tenté d'y voir une façon habile de nous colorer la sinistre vérité. Si, dans quinze jours, aucun des sacrifiés ne ressuscite, qui donc réclamera pour eux? Pas leurs héritiers, bien sûr! et, quand ils réclameraient, la belle consolation! Je pense tout à coup que les sacrifiés doivent ressusciter en bloc*, le premier jour du mois prochain, c'est-à-dire le 1^{er} avril. Ce pourrait être l'occasion d'un joli poisson. Je me sens pris d'une horrible panique et je...

1^{er} avril. – Me voilà bien vivant. Ce n'était pas un poisson d'avril*. Je n'ai d'ailleurs pas eu la sensation du temps écoulé*. En me retrouvant dans mon lit, j'étais encore sous le coup* de cette panique qui précéda ma mort. Mon journal était resté sur le lit, et j'ai voulu achever la phrase où ma pensée restait accrochée, mais il n'y avait plus d'encre dans mon stylo. En découvrant que ma pendule était arrêtée à quatre heures dix, j'ai commencé à soupçonner la vérité. Ma montre était également arrêtée. J'ai eu l'idée de téléphoner à Maleffroi pour lui demander la date. Il ne dissimula pas sa mauvaise humeur d'être ainsi tiré du lit au milieu de la nuit et ma joie d'être ressuscité le toucha médiocrement. Mais j'avais besoin de m'épancher.

– Vous voyez, dis-je, la distinction entre temps spatial et temps vécu* n'est pas une fantaisie de philosophe. J'en suis la preuve. En réalité, le temps absolu n'existe pas...

– C'est bien possible, mais il est tout de même minuit et demi, et je crois...

– Remarquez que c'est très consolant. Ces quinze jours pendant lesquels je n'ai pas vécu, ce n'est pas du temps perdu pour moi. Je compte bien les récupérer plus tard.

– Bonne chance et bonne nuit, a coupé Maleffroi.

Ce matin, vers neuf heures, je suis sorti et j'ai éprouvé la sensation d'un brusque changement. La saison me semblait avoir fait un bond appréciable. En vérité, les arbres s'étaient déjà transformés, l'air était plus léger, les rues avaient un autre aspect. Les femmes étaient aussi plus printanières. L'idée que le monde a pu vivre sans moi m'a causé et me cause encore quelque dépit. Vu plusieurs personnes ressuscitées cette nuit. Echange d'impressions. La mère Bordier m'a tenu la jambe pendant vingt minutes à me raconter qu'elle avait vécu, détachée de son corps, quinze jours de joies sublimes et paradisiaques. La rencontre la plus drôle que

j'aie faite est assurément celle de Bouchardon, qui sortait de chez lui. La mort provisoire l'avait saisi pendant son sommeil, dans la nuit du 15 mars. Ce matin, il s'est réveillé bien persuadé qu'il avait échappé à son destin*. Il en profitait pour se rendre à un mariage qu'il croyait être pour aujourd'hui et qui, en réalité, a dû être célébré il y a quinze jours. Je ne l'ai pas détrompé.

2 avril. — Je suis allé prendre le thé chez les Roquenton. Le bonhomme est pleinement heureux. N'ayant pas eu la sensation du temps de son absence, les événements qui l'ont rempli n'ont aucune réalité dans son esprit. L'idée que, pendant les neuf jours où elle a vécu sans lui, sa femme aurait pu le tromper, lui paraît évidemment de la métaphysique. Je suis bien content pour lui. Lucette n'a pas cessé de me regarder avec des yeux noyés et languides. J'ai horreur de ces messages passionnés émis à l'insu d'un tiers.

3 avril. — Je ne décolère pas depuis ce matin. Perruque, pendant que j'étais mort, a manœuvré pour que l'inauguration du musée Mérimée ait lieu le 18 avril. A l'occasion de cette fête, et le vieux fourbe ne l'ignore pas, je devais prononcer un discours très important qui m'eût entrouvert les portes de l'Académie. Mais le 18 avril, je serai dans les limbes.

7 avril. — Roquenton est mort encore un coup*. Cette fois, il a accepté son sort avec bonne humeur. Il m'avait prié à dîner chez lui et, à minuit, nous étions au salon, en train de boire le champagne. Au moment où il a fait le plongeon, Roquenton était debout, et nous avons vu soudain ses vêtements tomber en tas sur le tapis. En vérité c'était assez comique. Néanmoins, l'accès de gaieté auquel s'est laissée aller Lucette m'a paru inopportun.

12 avril. — Reçu ce matin une visite bouleversante, celle d'un homme d'une quarantaine d'années, pauvre, timide, et en assez mauvaise condition physique. C'était un ouvrier malade, marié et père de trois enfants, qui voulait me vendre une partie de ses tickets de vie afin de pouvoir nourrir sa famille. Sa femme malade, lui-même trop affaibli par les privations pour assurer un travail de force, son allocation lui permettait tout juste d'entretenir les siens dans un état plus proche de la mort que de la vie. La proposition qu'il me fit de me vendre ses tickets de vie m'emplit de confusion. Je me faisais l'effet d'un ogre de légende, un de ces monstres de la fable antique, qui percevaient un tribut de chair humaine*. Je bafouillai une protestation et, refusant les tickets du visiteur, lui offris une certaine somme d'argent sans contrepartie. Conscient de la grandeur de son sacrifice, il en tirait un légitime orgueil et ne voulait rien accepter qu'il n'eût payé d'un ou plusieurs jours de son existence. N'ayant pu réussir à le convaincre, j'ai fini par lui prendre un ticket. Après son départ, je l'ai fourré dans mon tiroir, bien décidé à ne pas l'utiliser. Ainsi prélevée

sur l'existence d'un semblable, cette journée supplémentaire me serait odieuse.

14 avril. – Rencontré Maleffroi dans le métro. Il m'a expliqué que le décret de réduction commençait à porter ses fruits. Les gens riches se trouvant très atteints, le marché noir a perdu d'importants débouchés et ses prix ont déjà baissé très sensiblement. En haut lieu, on espère en avoir bientôt fini avec cette plaie. En général, paraît-il, les gens sont mieux ravitaillés, et Maleffroi m'a fait observer que les Parisiens avaient meilleure mine. Cette constatation m'a procuré une joie mêlée.

– Ce qui n'est pas moins appréciable, poursuit Maleffroi, c'est l'atmosphère de quiétude et d'allègement dans laquelle nous vivons en l'absence de ces nouveaux rationnés. On se rend compte alors à quel point les riches, les chômeurs, les intellectuels et les catins peuvent être dangereux dans une société où ils n'introduisent que le trouble, l'agitation vaine, le dérèglement et la nostalgie de l'impossible.

15 avril. – Refusé une invitation pour ce soir chez les Carteret qui me priaient de vouloir bien assister à leur «agonie». C'est une mode qu'ont adoptée les gens *swing* de réunir des amis à l'occasion de leur mort provisoire. Parfois, m'a-t-on dit, ces réunions donnent lieu à des mêlées orgiaques. C'est dégoûtant.

16 avril. – Je meurs ce soir. Aucune appréhension.

1^{er} mai. – Cette nuit, en revenant à la vie, j'ai eu une surprise. La mort relative (c'est l'expression à la mode) m'avait saisi debout et mes vêtements s'étant affaissés sur le tapis, je me suis retrouvé tout nu. Même aventure est arrivée chez le peintre Rondot qui avait réuni une dizaine d'invités des deux sexes, tous candidats à la mort relative. Ça dû être assez drôle. Le mois de mai s'annonce* si beau qu'il m'en coûte* de renoncer aux quinze derniers jours.

5 mai. – Au cours de ma dernière tranche d'existence, j'avais eu le sentiment d'une opposition naissante entre les vivants à part entière et les autres. Il semble qu'elle s'accuse de plus en plus et on ne saurait, en tout cas, douter qu'elle existe. C'est d'abord une jalousie réciproque. Cette jalousie s'explique aisément chez les gens pourvus d'une carte de temps. On ne s'étonnera même pas qu'elle se double d'une solide rancune à l'égard des privilégiés. Pour ceux-ci, j'ai à chaque instant l'occasion de m'en rendre compte, ils nous envient secrètement d'être les héros du mystère et de l'inconnu, d'autant que cette barrière du néant qui nous sépare leur est plus sensible qu'à nous-mêmes qui n'en avons pas la perception. La mort relative leur apparaît comme des vacances et ils ont l'impression d'être rivés à leur chaîne*. D'une façon générale, ils ont tendance à se laisser aller à une sorte de pessimisme et de hargne désagréables. Au contraire, le sentiment toujours présent de la fuite du

temps*, la nécessité d'adopter un rythme de vie plus rapide incline les gens de ma catégorie à la bonne humeur. Je pensais à tout cela à midi en déjeunant avec Maleffroi. Tantôt désabusé et ironique, tantôt agressif, il semblait prendre à cœur de me décourager de mon sort et faisait valoir sa chance avec le désir évident de se convaincre lui-même. Il me parlait comme on pourrait le faire à un ami appartenant à une nation ennemie.

8 mai. – Ce matin, un individu est venu me proposer des tickets de vie à deux cents francs pièce*. Il en avait une cinquantaine à placer. Je l'ai vidé sans y mettre de formes* et il ne doit qu'à sa forte carrure de n'avoir pas eu mon pied dans les fesses.

10 mai. – Il y aura quatre jours ce soir que Roquenton, pour la troisième fois, est entré dans la mort relative. Pas revu Lucette depuis, mais je viens d'apprendre qu'elle est entichée d'un vague petit jeune homme blond. Je vois d'ici l'animal, un jeune veau appartenant à l'espèce *swing*. Au demeurant, je m'en bats l'œil. Cette petite bonne femme n'a aucun goût, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour m'en apercevoir.

12 mai. – Le marché noir des tickets de vie est en train de s'organiser sur une vaste échelle*. Des démarcheurs visitent les pauvres et les persuadent de vendre quelques jours de vie afin d'assurer à leurs familles des moyens de subsistance complémentaires. Les vieillards réduits à la retraite* du travailleur, les femmes de prisonniers sans emploi sont également des proies faciles. Le cours du ticket s'établit actuellement entre deux cents et deux cent cinquante francs. Je ne pense pas qu'il monte beaucoup plus haut, car la clientèle des gens riches ou simplement aisés est malgré tout assez restreinte, si l'on a égard au nombre des pauvres. En outre, beaucoup de gens se refusent à admettre que la vie humaine soit ainsi traitée comme vile marchandise. Pour ma part, je ne transigerai pas avec ma conscience*.

14 mai. – Mme Dumont a égaré sa carte de temps. C'est fort gênant; car pour en obtenir une autre, il faut compter un délai d'au moins deux mois. Elle accuse son mari de la lui avoir cachée pour se débarrasser d'elle. Je ne crois pas qu'il ait l'âme aussi noire. Le printemps n'a jamais été aussi beau que cette année. J'ai regret de mourir après-demain.

16 mai. – Dîné hier chez la baronne Klim. Parmi les invités, Mgr. Delabonne* était le seul vivant à part entière. Quelqu'un ayant parlé du marché noir des tickets de vie, je me suis élevé contre une pratique que je jugeais honteuse. J'étais on ne peut plus sincère. Peut-être aussi souhaitais-je faire une bonne impression sur l'évêque qui dispose de plusieurs voix à l'Académie. J'ai senti tout de suite un froid* dans l'assistance. Monseigneur m'a souri avec bonté comme il eût fait aux confidences d'un jeune prêtre consumé d'ardeurs apostoliques. On parla d'autre chose. Après le dîner, au salon, la baronne m'entreprit, d'abord à

mi-voix, sur le marché noir des tickets de vie. Elle me remontra que mon immense et incontesté talent d'écrivain, la profondeur de mes vues*, le grand rôle que j'étais appelé à jouer* me faisaient un devoir, une obligation morale de mettre des rallonges à une existence consacrée à l'enrichissement de la pensée et à la grandeur du pays. Me voyant ébranlé, elle porta le débat devant les invités. Ceux-ci furent à peu près unanimes à blâmer mes scrupules* qui me dérobaient, sous une brume de fausse sentimentalité, les vrais chemins de la justice. Monseigneur, sollicité de donner un avis, refusa de trancher le cas, mais s'exprima en une parabole pleine de sens: un cultivateur laborieux manque de terre alors que ses voisins laissent les leurs en friche. A ces voisins négligents, il achète une partie de leurs champs, les laboure, les enseme et récolte de grasses moissons qui profitent à tout le monde.

Je me suis laissé persuader* par cette brillante assemblée et ce matin il me restait assez de conviction pour faire l'achat de cinq tickets de vie. Pour mériter ce supplément d'existence, je me retirerai à la campagne où je travaillerai d'arrache-pied* à mon livre.

20 mai. – Suis en Normandie depuis quatre jours. Sauf quelques promenades à pied, mon temps est entièrement consacré au travail. Les cultivateurs ne connaissent guère la carte de temps. Les vieillards eux-mêmes ont droit à vingt-cinq jours par mois. Comme il me faudrait un jour supplémentaire pour terminer un chapitre, j'ai demandé à un vieux paysan de me céder un ticket. Sur question, je lui ai répondu qu'à Paris le ticket s'achète deux cents francs. «Vous voulez rire! s'est-il écrié. Au prix où on nous achète le cochon sur pied, venir me proposer deux cents francs!» Je n'ai donc pas fait affaire. Je prends le train demain après-midi pour être à Paris dans la soirée et mourir chez moi.

3 juin. – Quelle aventure! Le train ayant eu un retard considérable, la mort provisoire m'a surpris quelques minutes avant d'arriver à Paris. Je suis revenu à la vie dans le même compartiment, mais le wagon se trouvait à Nantes, sur une voie de garage*. Et, naturellement, j'étais tout nu. Que d'ennuis et de vexations il m'a fallu subir: j'en suis encore malade. Par bonheur, je voyageais avec une personne de connaissance qui avait fait parvenir mes effets* à domicile.

4 juin. – Rencontré Méлина Badin, l'actrice de l'Argos, qui m'a raconté une histoire absurde. Certains de ses admirateurs ayant tenu à lui céder une parcelle d'existence, elle s'est trouvée, le 15 mai dernier, à la tête de vingt et un tickets. Or, elle prétend les avoir tous utilisés, si bien qu'elle aurait vécu trente-six jours dans le mois. J'ai cru devoir plaisanter:

– Ce mois de mai, qui consent à s'allonger de cinq jours à votre seul usage, est vraiment un mois galant, lui ai-je dit.

Méлина paraissait sincèrement navrée de mon scepticisme. J'incline

à croire qu'elle a l'esprit dérangé*.

11 juin. – Drame chez les Roquenton. Je n'ai appris la chose que cet après-midi. Le 15 mai dernier, Lucette accueillait chez elle son jeune pommadin à poil blond* et, à minuit, ils sombraient dans le néant. A leur retour à la vie, ils ont repris corps dans le lit où ils s'étaient endormis, mais ils ne s'y trouvaient plus seuls, car Roquenton ressuscitait entre eux deux. Lucette et le blondin ont feint de ne pas se connaître, mais Roquenton trouve que c'est bien invraisemblable.

12 juin. – Les tickets de vie s'achètent à des prix astronomiques et l'on n'en trouve plus à moins de cinq cents francs. Il faut croire que les pauvres gens sont devenus plus avarés de leur existence et les riches plus avides. J'en ai acheté dix au début du mois, à deux cents francs pièce et le lendemain de cet achat, je recevais d'Orléans une lettre de mon oncle Antoine qui m'en envoyait neuf. Le pauvre homme souffre si fort de ses rhumatismes qu'il a résolu d'attendre dans le néant une amélioration de son état. Me voici donc à la tête de dix-neuf tickets. Le mois ayant trente jours, j'en ai cinq de trop. Je trouverai sans peine à les vendre.

15 juin. – Hier soir, Maleffroi est monté chez moi. Il était d'excellente humeur. Le fait que certaines personnes déboursent de grosses sommes pour vivre, comme lui, un mois plein, lui a rendu l'optimisme. Il ne fallait rien de moins pour le convaincre que le sort des vivants à part entière est enviable.

20 juin. – Je travaille avec acharnement. S'il fallait en croire certaines rumeurs*, Mélina Badin ne serait pas si folle qu'il semble. En effet, nombre de personnes se flattent d'avoir vécu plus de trente et un jours pendant le dernier mois de mai. Pour ma part, j'en ai entendu plusieurs. Il ne manque naturellement pas de gens assez simples pour croire à ces fables.

22 juin. – Usant de représailles à l'égard de Lucette, Roquenton a acheté au marché noir pour une dizaine de mille francs de tickets qu'il réserve à son usage exclusif. Sa femme est dans le néant depuis dix jours déjà. Je crois qu'il regrette d'avoir été aussi sévère. La solitude paraît lui peser cruellement*. Je le trouve changé, presque méconnaissable.

27 juin. – La fable selon laquelle le mois de mai aurait eu des rallonges pour quelques privilégiés s'accrédite solidement. Laverdon, qui est pourtant un homme digne de foi, m'a affirmé qu'il avait vécu trente-cinq jours en ce seul mois de mai. Je crains que tous ces rationnements de temps n'aient dérangé beaucoup de cervelles.

28 juin. – Roquenton est mort hier matin, vraisemblablement de chagrin. Il ne s'agit pas de mort relative, mais de mort tout court*. On l'enterre demain. Le 1^{er} juillet, en revenant à la vie, Lucette va se trouver veuve.

32 juin. – Il faut bien convenir que le temps a des perspectives encore inconnues. Quel casse-tête! Hier matin, j’entre dans une boutique acheter un journal. Il portait la date du 31 juin.

– Tiens, dis-je, le mois a trente et un jours?

La marchande, que je connais depuis des années, me regarde d’un air incompréhensif. Je jette un coup d’œil sur les titres du journal et je lis:

«M.Churchill* se rendrait à New-York entre le 39 et le 45 juin.»

Dans la rue, j’attrape un bout de conversation entre deux hommes:

– Il faut que je sois à Orléans le 37, dit l’un d’eux. Un peu plus loin, je tombe sur Bonrivage qui se promène, l’air hagard. Il me fait part de sa stupéfaction. J’essaie de le réconforter. Il n’y a qu’à prendre les choses comme elles viennent. Vers le milieu de l’après-midi, j’avais fait la remarque suivante: les vivants à part entière n’ont pas la moindre conscience d’une anomalie dans le déroulement du temps*. Les gens de ma catégorie, qui se sont introduits en fraude dans ce prolongement du mois de juin, sont seuls à être déroutés. Maleffroi, à qui j’ai fait part* de mes étonnements, n’y a rien compris et m’a cru maboule. Mais que m’importe ce bourgeonnement de la durée! Depuis hier soir, je suis amoureux fou. Je l’ai rencontrée justement chez Maleffroi. Nous nous sommes vus et, au premier regard, nous nous sommes aimés. Adorable Elisa.

34 juin. – Revue Elisa hier et aujourd’hui. J’ai enfin rencontré la femme de ma vie*. Nous sommes fiancés. Elle part demain pour un voyage de trois semaines en zone non occupée. Nous avons décidé de nous marier à son retour. Je suis trop heureux pour parler de mon bonheur, même dans ce *journal*.

35 juin. – Conduit Elisa à la gare. Avant de monter dans son compartiment, elle m’a dit:

– Je ferai l’impossible pour être rentrée avant le 60 juin.

A la réflexion, cette promesse m’inquiète. Car, enfin, j’use aujourd’hui mon dernier ticket de vie. Demain, à quelle date serai-je?

1^{er} juillet. – Les gens auxquels je parle du 35 juin ne comprennent rien à mes paroles. Nulle trace de ces cinq jours dans leur mémoire. Heureusement, j’ai rencontré quelques personnes qui les ont vécus en fraude et j’ai pu en parler avec elles. Conversation d’ailleurs curieuse. Pour moi, nous étions hier le 35 juin. Pour d’autres, c’était hier le 32 ou le 43. Au restaurant, j’ai vu un homme qui a vécu jusqu’au 66 juin, ce qui représente une bonne provision de tickets.

2 juillet. – Croyant Elisa en voyage, je ne voyais aucune raison de me manifester. Un doute m’est venu et j’ai téléphoné chez elle. Elisa déclare ne pas me connaître, ne m’avoir jamais vu. De mon mieux, je lui explique qu’elle a vécu, sans s’en douter, des jours enivrants. Amusée,

mais nullement convaincue, elle consent à me voir jeudi. Je suis mortellement inquiet.

4 juillet. – Les journaux sont pleins de «l’Affaire des tickets». Le trafic des cartes de temps sera le gros scandale de la saison. En raison de l’accaparement des tickets de vie par les riches, l’économie réalisée sur les denrées alimentaires* est à peu près nulle. En outre, certains cas particuliers soulèvent une grosse émotion. On cite, entre autres, celui du richissime M.Wadé, qui aurait vécu*, entre le 30 juin et le 1^{er} juillet, mille neuf cent soixante-sept jours, soit la bagatelle de cinq ans et quatre mois. Rencontré tantôt Yves Mironneau, le célèbre philosophe. Il m’a expliqué que chaque individu vit des milliards d’années, mais que notre conscience n’a sur cet infini que des vues brèves et intermittentes, dont la juxtaposition constitue notre courte existence. Il a dit des choses beaucoup plus subtiles, mais je n’y ai pas compris grand-chose. Il est vrai que j’avais l’esprit ailleurs. Je dois voir Elisa demain.

5 juillet. – Vu Elisa. Hélas! Tout est perdu et je n’ai rien à espérer. Elle n’a d’ailleurs pas douté de la sincérité de mon récit. Peut-être même cette évocation l’a-t-elle touchée, mais sans réveiller en elle aucun sentiment de tendresse ou de sympathie. J’ai cru comprendre qu’elle avait de l’inclination pour Maleffroi. En tout cas, mon éloquence a été inutile. L’étincelle qui a jailli entre nous, le soir du 31 juin, n’était qu’un hasard, celui d’une disposition du moment. Après ça, qu’on vienne me parler d’une affinité des âmes! Je souffre comme un damné*. J’espère tirer* de ma souffrance un livre qui se vendra bien.

6 juillet. – Un décret supprime la carte de temps. Ça m’est indifférent.

1943

HÉLOÏSE

Il y avait à Paris, dans le quartier des Enfants Rouges, un nommé Martin qui croyait être un balai neuf et qui aurait voulu que sa concierge l'eût en main à chaque instant.

On l'enferma dans un asile et on n'en parla plus. Dans le quartier de la Goutte-d'Or, il y avait un autre Martin qui, se prenant pour un calembour, s'irritait de ne pas voir les gens éclater de rire à son approche. On l'enferma aussi. Le Martin que je veux dire, c'est celui qui habitait le 39 *ter* de la rue des Dames, dans le quartier des Batignolles. Loin d'avoir l'esprit dérangé, il possédait un parapluie, votait pour le parti M.R.P. et, sur toutes choses, raisonnait sainement. «Mieux vaut tenir que courir» était un de ses adages favoris. De ce qu'il faisait pour gagner sa vie et celle de sa femme, je ne saurais rien dire de certain, sinon qu'il était intermédiaire. Il avait, du côté de la rue du Louvre, un bureau, une secrétaire, un téléphone et une boîte de cigares. Au physique, taille moyenne, visage sérieux et moustache Hollywood. Les locataires du 39 *ter* l'estimaient presque tous.

A l'âge de trente-cinq ans, qui n'est pas réputé critique pour les hommes, il lui arriva une aventure troublante. Tous les soirs, sur le coup de huit heures, Martin changeait de sexe pour, le lendemain matin à huit heures, revenir au masculin. Probablement que son subconscient l'avait travaillé. Depuis quelques années, les journaux sont pleins de ces métamorphoses, mais à ma connaissance, aucun changement de sexe n'offre cette alternance régulière et quotidienne. Le professeur Mondor, que j'ai entretenu du cas Martin et poussé un peu librement à cause de notre appartenance à une même maison d'édition, n'a pas semblé surpris et m'a répondu: "Comme la poésie, la nature a ses souterrains, ses latences profondes. Un matin, vous vous réveillez avec une oreille de lapin au cul. Pourquoi? Vous n'avez jamais pensé à une oreille de lapin, vous n'en avez jamais rêvé non plus. Simplement, l'oreille s'était élaborée dans votre sub. Je connais d'ailleurs une histoire bien plus troublante que celle de votre métamorphose: Mallarmé a découvert un jour dans sa mémoire quatre vers qu'il n'y avait jamais mis et qu'il ne reconnaissait pas pour les siens. D'où venaient-ils? de quels abîmes? Mais je prépare sur ces quatre vers un ouvrage important."

Le premier soir qu'il se vit réellement pourvu d'une poitrine de femme et dépourvu de certaines qualités, Martin fut extrêmement contrarié et son épouse le fut aussi. Croyant à une métamorphose définitive, ni l'un ni l'autre ne put fermer l'œil de la nuit.

— Qu'est-ce que va dire ma mère? se lamentait Mme Martin.

– Je me fiche bien de ta mère, répondait Martin d’une voix qui avait tourné au soprano. Ce qui m’inquiète, ce sont mes affaires. Je ne peux pourtant pas aller à mon bureau avec une poitrine pareille. Ça se verra.

De fait, sa poitrine était importante et se tenait d’ailleurs très bien. Entièrement nu pour se mieux repaître de son malheur, il arpentait la chambre à coucher en se tenant les seins, parfois les abandonnant à leur poids sans y penser, ce qui ne manquait pas de le gêner, car en dépit de leur consistance, ils ballaient un peu.

– Donne-moi un soutien-gorge, dit-il gravement.

Sa femme, dont les larmes ne tarissaient pas, alla lui en chercher un et l’aida à l’ajuster. Ainsi affublé, il se planta devant la glace et s’examina avec plus d’attention qu’il n’avait fait. D’une taille moyenne pour un homme, Martin était une grande femme, solidement plantée. La cuisse, le mollet avaient pris de l’arrondi et la fesse aussi. Les traits du visage s’étaient amenuisés et dans l’œil, il y avait une douceur et comme un mystère. Les cheveux noirs étaient à la mode du jour, avec une mèche argentée au milieu.

– Qu’est-ce que je vais devenir? sanglotait l’épouse.

Pour l’instant, Martin ne s’en souciait guère. Rêveusement il contemplait son image dans le miroir.

– Dire qu’il y a des hommes qui feraient peut-être des folies pour moi.

– Ils ne seraient pas difficiles.

– Je suis mieux faite que toi, répliqua Martin. Et du visage je suis aussi plus belle et plus jeune.

En parlant de lui, Martin avait naturellement employé le féminin et, comme disent les personnes d’une certaine culture, «il se pensait» au féminin. Le reste de la nuit se passa à faire de tristes projets d’avenir, comme de s’expatrier ou d’aller vivre dans un autre quartier en se faisant passer pour sœurs. Mais ni l’un ni l’autre ne livrait le fond de sa pensée qui était de vivre sa vie. «Ce qu’il me faut, pensait Martin, c’est un homme» et, misère de la chair, sa femme pensait la même chose.

– Le matin, dit-elle, tu passeras l’aspirateur et tu éplucheras les carottes. Ça me permettra de faire un peu de courrier.

– Il va falloir que je pense à m’acheter du linge et des robes. Je ne peux pas rester comme ça.

Martin se sentait peu d’inclination pour les besognes ménagères. Sans avoir pris le temps d’y réfléchir, il lui semblait être né pour l’amour, la parure, les mystères flatteurs de l’éternel féminin. «Je t’en ficherais», grommelait Mme Martin. A huit heures précises du matin, comme le couple venait de se lever après une nuit blanche, elle fut la première à s’apercevoir de la seconde métamorphose. Soudainement, Martin était

redevenu un homme. Elle poussa un cri de bonheur et lui sauta au cou. Martin était bien content aussi, mais en regardant son soutien-gorge vide, il avait un regret au cœur, celui d'avoir manqué une expérience rare et intéressante.

Au bout de quelques jours, lorsqu'il fut avéré que le changement s'opérait quotidiennement dans les deux sens, la discorde commença de s'installer au foyer. La nuit les époux se supportaient péniblement. Martin, qui était alors une fort belle femme, avait pour sa propre féminité une complaisance presque humiliante pour l'épouse et celle-ci se retranchait dans un mépris venimeux à l'égard d'une créature qu'elle disait être froide et sottement attachée aux vaines apparences. Bientôt, les deux femmes se mirent à faire chambre à part et à cesser de se tutoyer.

– Vous êtes une pauvre fille, disait Mme Martin à son mari, une pauvre fille plus à plaindre qu'à blâmer, car il vous manque une expérience de femme que vous ne pourrez jamais rattraper.

– Détrompez-vous, répondait l'autre avec une perfide ambiguïté. J'ai une plus grande expérience des femmes que vous ne pensez.

C'est ainsi que le soir, Martin, pour la satisfaction d'un moment, laissait échapper des paroles qui lui retombaient sur le dos le lendemain matin. Dès qu'il avait viré au mâle, l'épouse exigeait aigrement des explications.

– Mais non, protestait-il. J'ai dit ça comme ça. Tu sais comment sont les femmes.

Il réussissait rarement à se laver de certaines accusations qui n'étaient d'ailleurs pas fondées. L'homme avait aussi à se prononcer à propos d'une querelle survenue quelques heures plus tôt entre les deux femmes, et par fidélité à soi-même, il se donnait le plus souvent raison. Mais ce qui aggravait la mésentente entre les trois éléments du ménage, c'était la claustrophobie à laquelle Martin se trouvait soumis en tant que femme. Les premiers temps, tous trois s'accordaient à penser qu'il fallait tenir la métamorphose secrète et que la prudence commandait de ne pas sortir le soir: quelques alarmes avaient contribué à les rendre timides.

Un dimanche, vers la fin de l'après-midi, des cousins de Besançon étaient arrivés inopinément. Ils s'excusaient de n'avoir pas averti, mais se trouvant à Paris entre deux trains, ils avaient pensé qu'on serait content de les voir. Le cousin et la cousine formaient un couple expansif et jovial qui ne laissait pas la conversation s'étioler. Les Martin leur firent bon accueil, mais à sept heures passées, les cousins étaient encore là et ne semblaient pas pressés de partir.

– On ne vous retient pas à dîner, dit Martin. Des amis nous ont justement invités.

Les cousins protestèrent qu'ils n'étaient pas venus pour dîner.

– Ne faites pas attention à nous, dit la cousine. Préparez-vous tranquillement et nous descendrons ensemble.

A huit heures moins le quart, après avoir balancé s'il confesserait son secret, Martin, affolé, sortit précipitamment en bredouillant qu'il allait faire une course et alla attendre la métamorphose dans une rue déserte. A cause de sa coiffure de femme et de la poitrine qui gonflait son veston, il n'osait pas affronter le regard des passants pour rentrer chez lui. Il s'y résolut pourtant sur la minuit et se trouva à l'entrée de l'immeuble en même temps que ses concierges qui revenaient du cinéma. Intrigués par l'accoutrement de cette inconnue et voyant son trouble, ils lui demandèrent chez qui elle allait. Pour ne pas perdre leur considération, il donna le nom d'un voisin de palier dont la femme était justement absente pour quelques jours. Une autre fois, nu et tenant ses seins dans ses mains, il déboucha un matin en face du facteur venu apporter un pli recommandé et se métamorphosa dans la seconde même. Croyant être le jouet d'une hallucination, le facteur rentra chez lui se mettre au lit et je crois savoir que depuis ce jour-là il ne se porte pas très bien. Il arriva aussi qu'un homme, avec lequel il était en affaires depuis plusieurs années, ayant téléphoné chez lui pendant le repas du soir, Martin décrocha l'appareil et, à propos d'un prix de revient, fut amené à fournir de longues explications qu'il poursuivait soudain d'une voix de femme, ce qui passa auprès de son interlocuteur pour une plaisanterie déplacée.

Dans la journée, Martin pensait beaucoup à la forme féminine qu'il avait dépouillée le matin et qu'il allait réintégrer le soir. Il y pensait même avec intensité, se représentait si vivement son visage et son corps de femme qu'il en avait parfois la face empourprée. De son côté, elle, qui s'irritait d'être vierge encore à trente-cinq ans, s'intéressait à lui comme au seul homme qu'elle connût et dont elle entendît parler dans la maison. Moins de trois semaines après la première métamorphose, ils étaient déjà très épris l'un de l'autre. Comme il leur était impossible de se joindre jamais, ils s'écrivaient de longues lettres dans lesquelles ils mesuraient la force de leur passion et se juraient fidélité. Leurs lettres différaient autant par la substance que par la forme de l'écriture, ce qui ne surprendra pas les personnes d'un peu de réflexion, puisque l'un avait une sensibilité masculine, l'autre féminine. Chacun avait une optique des choses si particulière qu'il leur arrivait de ne pas se comprendre et l'opposition allait chaque jour s'affirmant. Bientôt ils n'eurent plus en commun que la mémoire. Encore voyaient-ils venir le temps où leurs souvenirs ne coïncideraient plus et où chacun d'eux se demanderait ce qu'avait fait l'autre pendant la nuit ou la journée. Ce fut à peu près ce qui se produisit. Toutefois, ils conservèrent une frange commune de souvenirs se rapportant à de courts moments qui précédaient et suivaient

immédiatement l'heure des métamorphoses. Cela suffisait à assurer une continuité entre les deux personnages et à leur donner la certitude qu'ils ne seraient jamais étrangers l'un à l'autre.

Mme Martin ne tarda guère à être informée de cette grande passion. Déjà, elle avait surpris Martin aux approches de minuit, l'œil noyé et la gorge palpitante, en contemplation devant la photographie de Martin.

– Je vous défends de regarder mon mari avec des yeux polissons.

Un jour, procédant à des rangements méthodiques, l'épouse avait découvert, dans un dossier d'assurance-incendie, un paquet de lettres adressées à Martin et signées Héloïse. Tel était le prénom que Martin s'était choisi pour écrire à Martin et peut-être l'avait-il élu, ce prénom, en raison de l'impossible rencontre des amants. Dans un autre dossier, elle découvrit les lettres de Martin à Héloïse. Les sentiments y parlaient assez fort pour qu'après lecture elle n'eût pas le moindre doute. A midi, lorsque Martin rentra déjeuner, elle lui fit une scène atroce, le traitant de bouc puant, de catoblépas lubrique et lui adressant, entre autres reproches, celui de nourrir une passion incestueuse. Sans doute avait-elle raison sur ce point si l'on considère qu'un individu est à soi-même son plus proche parent, mais il y a là matière à disputer, la parenté impliquant une consanguinité qui n'est nullement établie en ce qui concerne les deux incarnations de Martin. On pourrait aussi arguer que l'inceste n'était ni de fait ni d'intention, vu que l'impossibilité de le consommer apparaissait clairement aux deux parties.

Pour se soustraire autant que possible aux fureurs de sa femme, Martin prit l'habitude de ne pas rentrer chez lui pour le repas de midi. Le matin il procédait hâtivement à sa toilette afin de s'échapper plus tôt et le soir il s'attardait au-dehors, non toutefois autant qu'il l'eût souhaité, redoutant l'imprévisible accident qui l'aurait obligé à subir sa métamorphose dans l'autobus ou sur le trottoir. A partir de huit heures du soir, lorsqu'il avait changé de sexe, force lui était de subir l'humeur de la maîtresse de maison. Intrigante, grue, Marie-couche-toi-là, étaient les moindres injures qu'il dut encaisser.

– Vous êtes une vieille fille, lui disait l'épouse en faisant méchamment allusion à sa virginité. L'amour n'est pas l'affaire des vieilles filles. Et d'ailleurs, comment pourriez-vous aimer, vous qui n'avez jamais vu un homme, qui n'avez jamais parlé à un homme?

– N'est-il pas tout simple d'aimer qui vous aime? Écoutez ce que Martin m'a écrit dans l'après-midi: «Ta bouche, m'écrit-il, ta bouche est un cœur saignant du sang de mon cœur, tes seins sont des pigeons envolés d'un lilas...» Est-ce qu'il vous écrit des choses aussi belles?

– Grue! Vous êtes une sale grue! Et Martin est un imbécile. Votre bouche, parlons-en! une tranche de foie de veau.

Un soir, ne se contenant plus, la femme de Martin se jeta sur sa rivale comme pour l'exécuter, mais Héloïse, qui était d'un format plus important que le sien, la maîtrisa sans trop de peine. Les rapports entre les deux femmes n'en furent pas améliorés. L'épouse imaginait chaque jour de nouvelles vexations, de nouvelles brimades. Par exemple, elle s'arrangeait pour que le repas du soir fût servi après huit heures, ayant elle-même préalablement dîné, et ne donnait pour toute nourriture qu'un brouet clair sans aucun goût.

– Vous me faites mourir de faim. Je me plaindrai, j'écirai à Martin.

Ces persécutions et l'atmosphère constamment tendue qui régnait au foyer devinrent à Héloïse si insupportables qu'elle prit la résolution de sortir le soir. Elle écrivit à Martin de lui acheter robes et chaussures, ce qu'il fit le lendemain même, non sans appréhension. Le premier soir qu'elle s'habilla, l'épouse prétendit l'empêcher de sortir.

– Vous ne quitterez pas l'appartement. Ce serait courir un risque auquel vous n'avez pas le droit de nous exposer. D'ailleurs, vous n'avez pas la permission de Martin.

– Je suis Martin, répondit Héloïse avec hauteur.

La première soirée passée au-dehors à flâner par les rues, malgré la joie d'être libre, eut un goût de mélancolie, car Héloïse ressentait vivement l'absence de Martin. En voyant déambuler sur le trottoir des couples heureux ou apparemment tels, il lui vint plusieurs fois des larmes dans les yeux. Rentrant à la maison, elle écrivit à l'amant une lettre si tendre qu'après lecture, il en eut toute la matinée la mâchoire tremblotante et le cœur comme fondant. Les soirs suivants, dans la rue ou au spectacle, la solitude lui parut moins cruelle. Martin est en moi, se disait-elle, comme je suis en lui pendant la journée. Il est avec moi au cinéma et assurément que le pauvre chéri est heureux de voir un bon film qui le repose de son travail.

Au cours de ses soirées, Héloïse rencontrait souvent des hommes empressés et n'était pas insensible aux entreprises de certains d'entre eux, mais son amour était assez fort pour qu'elle les écartât presque sans regret. La seule tentative vraiment dangereuse s'offrit à elle sous les traits d'un homme jeune, grand, mince, d'un très beau visage et d'une infinie distinction. A cause de son élégance, de la coupe de ses vêtements, de l'exqu Coast de ses cravates, les femmes avaient envie de lui comme d'une parure en pensant qu'il irait bien avec tel de leurs tailleurs ou de leurs robes. Mieux encore, ses yeux clairs avaient un regard lointain, comme si lui-même se fût absorbé dans le souvenir d'une grande douleur ou dans des transes métaphysiques. Le hasard les ayant mis plusieurs fois en présence l'un de l'autre, il lui dit qu'il l'aimait, très simplement, et avec un air d'ennui qui la fit pâlir d'émotion. L'homme avait détourné la tête, le regard vague, comme si déjà il ne pensait plus à ce qu'il venait de dire et

attendait qu'elle lui tombât dans les bras. Héloïse ne tomba pas. Elle fit un pas en avant, un pas en arrière et, avec exaltation, parla du grand amour qui était sa raison de vivre. Sans insister autrement, l'autre dit tant pis, salua et rentra chez lui se faire sauter la cervelle. D'avoir triomphé d'une épreuve aussi difficile, Héloïse conçut de l'estime pour sa propre vertu, et son amour s'en trouva embelli, grandi, fortifié. A cette époque, elle écrivit à Martin des lettres claires de passion, du reste admiratives et qui sont des morceaux d'anthologie. Elle ne craignait plus aucune tentation et ne faisait que rire des œillades, des madrigaux et des invites les mieux enveloppées que lui adressaient les hommes les plus beaux, les plus séduisants, les plus spirituels, les plus raffinés. Malheureusement, un soir qu'au sortir du cinéma, elle était entrée se rafraîchir dans un bar, elle y fit la rencontre d'un photographe marseillais, courtaud, velu, bavard, jovial et exhalant une âcre odeur de sueur, comparable à celle du bouc – en bref appartenant à cette variété d'hommes que la plupart des femmes préfèrent secrètement pour leur apparence un peu animale et leur vulgarité entraînée, mais dont elles parlent ordinairement avec une affectation de dédain ironique, autant par pudeur que par une sorte de réaction de défense. Tout en buvant un jus de tomate et en riant aux histoires drôles que débitait le photographe, elle respirait le remugle du mâle, mangeait des yeux ses yeux luisants, sa barbiche, son cou replet, ses cheveux gras, et ne pouvait se défendre de l'imaginer à moitié nu, le corps enveloppé par la graisse, couvert d'une épaisse toison noire qui moussait aux bords du gilet de flanelle. Il racontait des histoires de plus en plus grivoises qui le faisaient s'esclaffer lui-même tandis qu'il approchait sournoisement son tabouret de celui d'Héloïse et son visage de son visage.

Mme Martin rapportait à son mari que «la sale femme» rentrait couramment à quatre heures du matin et parfois plus tard. Il crut Héloïse qui protesta fermement contre cette accusation et, dans l'une de ses lettres, précisa qu'une seule fois il lui était arrivé de rentrer à trois heures pour être allée dans un cabaret de la rive gauche. Tant d'aveuglement exaspérait l'épouse qui s'entêtait à vouloir le persuader et, pendant les quelques heures de la journée qu'il passait à la maison, ne lui laissait pas un moment de répit.

– Je te dis que cette nuit encore, elle est rentrée passé cinq heures.

– J'en ai assez, finit-il par lui dire. Si tu me parles encore de l'heure à laquelle elle rentre, Héloïse et moi, nous prenons une chambre à l'hôtel.

– Imbécile! Une chambre à l'hôtel, tu peux être sûr qu'elle y recevrait des hommes toute la nuit.

En dépit de la pleine confiance qu'il accordait à Héloïse, Martin éprouvait une inquiétude qui semblait n'avoir pas d'objet précis et qu'il croyait pouvoir rapporter à cette superstition de deux existences

condamnées à ne se rencontrer jamais. A la réflexion, ce qui l'attristait le plus était de se dire que son Héloïse, ayant un grand cœur, une sensibilité délicate et des loisirs pour en souffrir, devait être beaucoup plus malheureuse que lui. Cette idée lui devenait insupportable. Un matin il s'éveilla un peu plus tard qu'à son habitude. Il était huit heures dix. Couché sur le côté et retardant l'instant d'ouvrir les yeux, il sentait une présence dans son lit et voulait croire que ses plus beaux rêves se réalisaient: l'existence de sa chère Héloïse se prolongeait après huit heures, et ils allaient enfin se connaître, fondre dans les bras l'un de l'autre. Il lui sembla que le corps d'Héloïse qui haletait doucement s'approchait du sien et s'approchait si près qu'il eut tout à coup la particulière certitude qu'il ne pouvait s'agir ni d'elle ni d'une autre femme. Il fit un saut de carpe et poussa un cri en se trouvant face à face avec un gros homme barbu.

– Qu'est-ce que ça veut dire? rugit le photographe marseillais. Qu'est-ce que tu fais ici?

– J'attends justement que vous me l'expliquiez, répondit Martin.

– Comment? Je vous trouve couché dans mon lit et ce serait à moi à vous fournir des explications?

– C'est bon. N'en parlons plus.

Vêtu d'une chemise de nuit rose qui lui tombait aux pieds Martin se leva, comprenant tout à coup de quel trahison il était la victime. Le photographe, dont le torse velu émergeait des draps, aboyait derrière lui:

– Vous allez me dire d'abord comment vous êtes entré chez moi? Et ensuite quelles étaient vos intentions en vous introduisant dans mon lit.

Sur le dos d'un fauteuil, Martin aperçut la robe, les bas et le soutien-gorge d'Héloïse. Il s'en empara.

– Laissez ça tranquille! cria le photographe. Je vous défends d'y toucher.

– Pardon. Ce sont les vêtements d'Héloïse que vous avez assassinée, n'est-ce pas? Et vous m'avez fait enlever à mon domicile de la rue des Dames pour me faire subir le même sort. Inutile de rire. La police saura bien vous faire avouer. Pour me permettre de sortir d'ici et d'aller vous dénoncer vous allez me prêter un complet.

Le séducteur, épouvanté, prêta ce qu'on lui demandait, jura qu'il n'avait commis aucun crime et lorsque son visiteur se fut éloigné, il partit à bicyclette pour un village du Massif central où il continue présentement à se terrer. Martin, en rentrant chez lui, écrivit ce court billet: «Je viens de m'éveiller chez ton barbu. Nous ne nous connaissons plus. Martin.»

L'aventure le laissait très déprimé. Pour se distraire de sa tristesse, il travailla d'arrache-pied sans arriver à d'autre résultat que celui de faire fortune en six mois. Il restait mélancolique et ne cessait de penser à

Héloïse, de se demander s'il la haïssait ou s'il en était encore à l'aimer. Pour Héloïse, elle était fixée sur ses propres sentiments à l'égard de Martin. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir fait disparaître le photographe marseillais dont elle était sans nouvelles, ce qui ne l'empêchait pas de sortir le soir et d'avoir d'autres amants, mais sans jamais découvrir l'équivalent de celui qu'elle avait perdu. Ces déceptions ne firent qu'aggraver sa rancune contre Martin qu'elle se prit à haïr et qu'elle s'ingéniait à tourmenter. Au temps où elle l'aimait, jamais elle n'avait aussi évidemment souhaité d'exister en même temps que lui et de le rencontrer, mais c'était maintenant à seule fin de pouvoir l'injurier et lui cracher au visage. Dans un esprit de vengeance, elle s'efforçait de le mettre dans des situations difficiles. Par exemple, elle réussit à gagner la confiance de très vieilles demoiselles pieuses, à dormir chez elles et à se métamorphoser de façon à leur apparaître au masculin dans le plus simple appareil. Martin ne dut qu'à l'évanouissement simultané des trois pieuses d'éviter de graves ennuis. Les premiers temps, il usait de bénignes représailles, comme d'attendre devant un miroir l'heure de sa métamorphose. La haine engendrant la haine et sa bile s'échauffant, il eut des ripostes sévères. Plusieurs fois, il lui arriva de prendre le train dans l'après-midi et d'aller se perdre vers sept heures du soir au cœur d'une forêt lointaine où Héloïse était condamnée à errer toute la nuit.

Mme Martin exhortait son mari à moins travailler et à prendre de l'exercice. Elle trouvait qu'il s'alourdisait, prenait du ventre et de l'embonpoint, quoiqu'il eût visiblement moins d'appétit. Quelques jours plus tard, il eut des nausées, des vomissements qui se renouvelèrent quotidiennement et le décidèrent à consulter un médecin. Celui-ci le fit d'abord souffler dans son clai-ron, le suspendit au plafond par les pieds, le fit uriner dans cette position en même temps qu'il lui donnait un coup de bâton sur la tête et conclut après l'avoir longuement regardé dans les yeux:

– Le cas est rare, mais c'est bien ce que j'avais pensé. Il s'agit d'une grossesse nerveuse.

– Nom de Dieu! s'écria Martin. Si je connaissais le cochon...

Et cette réaction, qui est d'un homme passionné, établit clairement qu'il était resté très épris d'Héloïse.

– Calmez-vous, cher Monsieur, dit le médecin. Une grossesse nerveuse, ce n'est pas bien grave.

– Mais, Docteur, pourquoi voulez-vous qu'elle soit nerveuse? Je suis sûr qu'il s'agit d'une grossesse pure et simple.

– Vraiment? c'est votre opinion?

– Parbleu!

– Alors, c'est en effet un peu plus grave que je ne pensais. Venez donc me revoir demain. J'examinerai votre cas avec un de mes confrères.

Martin comprit qu'on le prenait pour un fou et se garda bien de revenir. Au foyer, comme sa femme l'interrogeait sur le résultat de la consultation, il répondit que le médecin lui avait parlé d'anémie grasseuse due au surmenage et prescrit une vie calme.

– Il en parle à son aise, fit observer Mme Martin, alors que cette sale fille passe ses nuits à faire la noce sans égard aux efforts que tu t'imposes dans la journée, ni à ton état de santé. Trop heureux encore qu'elle ne te flanque pas quelque vilaine maladie. A propos, as-tu remarqué comme elle est en train de changer?

– Comment pourrais-je l'avoir remarqué? Je ne la vois jamais.

– C'est vrai, je n'y pensais pas. Tu sais qu'elle n'a jamais été belle, mais depuis quelque temps, elle grossit des hanches, de la poitrine, et je lui trouve un teint bizarre. Sais-tu ce que je pense, Martin? Cette créature est enceinte.

– Mais non, qu'est-ce que tu supposes? Comme moi, Héloïse fait de l'anémie grasseuse. Il fallait du reste s'y attendre.

Et Martin, se déroband à la discussion, s'abîma dans une sombre méditation. La conduite d'Héloïse, qui l'avait jusqu'alors passablement irrité, le mettait en fureur maintenant qu'il se trouvait en mesure d'en apprécier les dernières conséquences. Il lui semblait être déshonoré par la grossesse d'un enfant qu'il appelait à part lui l'enfant adultérin, car il avait tendance à considérer Héloïse comme sa femme. Il se reprochait amèrement de ne l'avoir pas fécondée, ainsi qu'il en avait un moment formé le dessein, par insémination artificielle et de s'être laissé arrêter par le problème de la consanguinité. Son ressentiment était si fort que le désir lui vint de se venger et qu'il réfléchit aux moyens de punir Héloïse. La difficulté résidait dans l'impossibilité d'une rencontre, qui ne permettait guère d'envisager autre chose que des tracasseries. La mort ne semblait pas à Martin un châtement excessif, mais elle eût probablement entraîné la sienne et d'ailleurs le crime lui répugnait naturellement. En fin de compte, il renonça au carnage comme à toute idée de vengeance et sa colère ne tarda pas à s'apaiser. A mesure que s'écoulaient les jours, il se sentait de plus en plus fatigué, ce qui le rendait simplement morose et dolent.

Bientôt le tour de taille d'Héloïse devint tel qu'il ne fut plus possible de cacher son état à Mme Martin qui ne ménagea pas ses sarcasmes. Martin, lui aussi, prenait des proportions imposantes. La question se posait de savoir où aurait lieu l'accouchement. D'un commun accord, on résolut d'abandonner provisoirement la rue des Dames pour faire une retraite en Bretagne. Le voyage se passa sans incident, Martin était habillé d'un pantalon et d'un imperméable qui sont des vêtements d'homme aussi bien que de femme. Lorsqu'il changea de sexe, entre Dinan et Saint-Brieuc, les voyageurs du compartiment n'en furent pas

avertis. L'un d'eux fit simplement observer à sa femme, et sans y attacher d'importance, que le voisin venait de changer de tête, ce qui n'a évidemment rien d'extraordinaire.

Les Martin avaient choisi à dessein une maison isolée où ils n'eussent pas à redouter d'indiscrètes curiosités. Héloïse ne pensait plus à vagabonder et passait au lit la presque totalité de ses douze heures d'existence quotidienne, ce qui lui évitait de subir la compagnie de Mme Martin. L'épouse se montrait d'ailleurs d'humeur plus facile et peut-être l'état d'Héloïse lui inspirait-il de la compassion, voire de la sympathie. Martin s'était muni d'un dictionnaire de médecine dans lequel il avait lu que la marche à pied est une bonne préparation aux accouchements. C'était donc lui qui accomplissait des longues marches à travers la lande où il promenait un ventre énorme que son pantalon ne contenait plus. Entre Héloïse et lui, dans les derniers mois de la grossesse, s'étaient peu à peu renouées des correspondances depuis longtemps disparues et tous deux retrouvèrent sensibilités communes et une commune intelligence des choses. Il comprenait maintenant presque aussi bien qu'elle l'attrait qu'exerçait sur les femmes le photographe marseillais et il pardonnait.

Les douleurs de l'enfantement commencèrent un après-midi vers quatre heures. Impuissante, ne sachant que faire ni que dire, Mme Martin regardait son pauvre homme en travail. A six heures du soir les douleurs devinrent si violentes et il criait si fort qu'elle voulut aller chercher le médecin. Il eut la force de l'en empêcher. L'un criant, l'autre sanglotant, les époux regardaient avec épouvante les aiguilles de la pendule, qui avançaient avec une lenteur incroyable. Plusieurs fois, Martin crut que ça y était, que la peau de son ventre se déchirait. Enfin, l'heure de la métamorphose arriva. Héloïse se mit à gémir.

Ce fut un garçon, il n'y avait quant au sexe aucun doute possible, ce qui ne devait pas l'empêcher, dix-huit mois plus tard, de se changer en fille. Il fut déclaré à l'état civil sous le prénom d'Ernest, fils de Martin et de son épouse, née Lapierre. Cette supercherie contraria Héloïse qui n'eut d'ailleurs pas longtemps à en souffrir. Depuis l'accouchement la périodicité des métamorphoses se trouvait soumise à des variations qui diminuaient régulièrement le temps d'existence quotidienne d'Héloïse. La peau de chagrin se rétrécissait de jour en jour. Elle finit par se fondre dans la personne de Martin qui porta toutefois pendant près d'un mois les seins de la femme qu'il avait aimée. Et la poitrine se résorba et il n'y eut plus qu'un souvenir et un regret au cœur de Martin.

1952

KNATE

Le veston aussi. Ne prenez pas la peine. S'il vous plaît. Merci. Oh! vous verrez, vous aurez toute satisfaction. Et comme tissu, vous ne pouviez pas mieux choisir. Léger, moelleux, et pour le dessin, croyez-moi, ce chevron-là fait distingué. Il y a des tailleurs qui se croiraient des margoulins s'ils n'avaient pas des tissus plein leur magasin. Moi, c'est le contraire. Peu de tissus. Mais du beau. Un choix. Le client ne part pas sans avoir commandé et plutôt deux fois qu'une. Au fond, chez moi... ne bougez pas, laissez-vous aller, soyez naturel... Oui, chez moi, c'est un peu comme chez Knate, vous comprenez? Knate, c'est le plus grand chapelier de Paris et peut-être du monde. Entresol rue de la Paix et un personnel stylé, gants blancs et culottes courtes. Maintenant, supposition. Vous avez envie d'un chapeau qui vous permette de traverser la vie avec assurance. Vous vous en allez trouver Knate. C'est la première fois. En entrant, vous dites: «Je voudrais un chapeau.» Et vous voyez arriver un homme avec un monocle. C'est Knate. Il vous regarde. Pas une réflexion. Pas un mot. Il vous regarde. Il a vu ce qu'il vous faut. Demain, pour la première fois de votre existence, vous aurez le chapeau qui vous va. Voilà ce que c'est, Knate. Et remarquez bien qu'il n'a pas un chapeau chez lui, pas un. Et allez lui dire, justement, que vous aimeriez voir des modèles ou seulement une gravure. Allez-y, pour voir. Moi je l'entends d'ici vous répondre: «Monsieur, il y a erreur à la base.» Parce que Knate, c'est le chapelier qui vous coiffera comme personne ne saura jamais, je suis d'accord. Mais il est cassant. Vous aimez bien avoir le ventre un peu soutenu, n'est-ce pas... soyez tranquille... Mais j'allais oublier le plus beau: Knate n'a jamais porté un chapeau de sa vie! Par tous les temps, vous le verrez s'en aller tête nue. Ah! il y a tout de même encore des originaux!... S'il vous plaît. Veuillez écarter la jambe. Je vous demande pardon. Vous portez à gauche? Oui, je vois que vous portez à gauche. On dit qu'il n'y a que les Juifs qui portent à droite. Ce sont des on-dit. Et qu'est-ce que vous en pensez, des Juifs? Vous êtes comme moi, vous n'en pensez rien. Moi, voilà mon opinion: le Juif est toujours le Juif. Pas plus mauvais qu'un autre, ni meilleur, ni pire, il est ce qu'il est, voilà tout, et personne ne pourra le changer. Il y a des gens qui viennent vous dire: «Le Juif a le nez comme ceci, le Juif est près de ses sous, et il n'est pas soigné des pieds.» Et moi je leur réponds: «Et après?» Boum. Voilà mon interlocuteur qui se trouve pris. «Et après?» je lui ai répondu. Pas plus. Quand vous discutez avec un individu, ne lui laissez jamais prendre l'avantage, sans quoi, il en abusera. Il rogne? il s'emporte? il en dévide? Mais vous lui répondez: «Et après?» tout simplement. Et vous le regardez. Knate, je vous dis. Non, voyez-vous, les Juifs, il n'y a personne qui les connaisse autant que moi, personne. Seulement quand on a un peu vécu, on devient facilement tolérant. Ainsi, tenez, moi, pour vous extérioriser mon opinion: voilà bientôt huit ans que je me fournis de boutons chez un Juif du Sentier, un nommé Haïm. Vous connaissez Haïm, des boutons. C'est la grosse affaire et un sou c'est un sou. Avec lui, jamais une pique, je peux m'en vanter, et ce n'est pourtant

pas l'envie de lui botter le derrière qui m'a manqué, je vous assure. Mais du moment que j'ai ma marchandise, je le règle et tout est dit. Bonjour, bonsoir, une poignée de main, à la prochaine. Les affaires sont les affaires. Ça ne veut pas dire que je n'aie pas mes opinions à moi. Dans notre métier de tailleur, on voit beaucoup, on réfléchit sur le sens de la vie. Il nous passe entre les mains du monde de toute sorte. Regardez donc, la semaine dernière, j'ai habillé le fils d'un sénateur. Je ne peux pas vous dire son nom, mais c'est une personne politique en vue, qui a hôtel particulier, voitures, et domestiques. A voir le fils, on ne croirait jamais qu'ils sont tellement dans le tralala. Très simple, il est, le fils. Il entre, il serre la main, et il dit: «Et alors?» ah! oui, c'est bien ça, c'est son mot: «Et alors?» La dernière fois qu'il est venu, en restant là tous les deux à causer de choses et d'autres, il avait oublié l'heure et avant de se sauver, il m'a dit: «On ne s'embête pas, dites donc, avec vous.» Textuel. Et avec ça, grand seigneur quand même, faut pas se tromper. Je suis pourtant fier de nature et de caractère, je vous jure. Quand j'étais enfant, ma mère n'a jamais pu me faire essuyer les pieds sur un paillason avant d'entrer chez nous. C'est vous dire. Eh bien, je suis obligé d'avouer et de reconnaître que si ce garçon-là me commandait de courir au galop lui acheter un paquet de cigarettes, je n'oserais pas dire non. Et n'importe qui d'autre me le demanderait, je refuserais. Explique qui pourra, moi je constate un fait indubitable. Je me borne à constater. Pourquoi oui à l'un, pourquoi non à l'autre, n'est-ce pas? c'est la question. Ce n'est ni sa fortune, ni la chose qu'il soit le fils d'un sénateur en vue, vous pensez bien. S'il y a encore du monde que ces machines-là impressionnent, moi j'en suis revenu, et pas d'hier matin. Alors? il faut pourtant bien que tout s'explique. Moi, je me borne à constater. Et ma conclusion, la voilà: c'est qu'il existe des natures pas ordinaires, des natures impérialistes dans le sang. Knate. Pas un chapeau chez moi, pas une casquette, mais je suis Knate et vous venez vous faire coiffer chez moi. C'est formidable. Moi, pendant la guerre, au cent cinquante-six, j'avais un capitaine, un nommé Bonbillet, qui n'était pas capable de se faire obéir. Trois galons dorés sur les manches, mais vous lui bouffiez son foie gras et vous lui fumiez ses cigarettes à son nez sans qu'il ose seulement dire ouf. A côté de ça, je me souviens d'un caporal, mal habillé, mal solide sur ses molletières, Hartinguet c'était son nom, et cet animal-là, vous n'auriez pas soulevé le petit doigt de la couture sans lui en demander permission. On n'imagine pas, mais la guerre a révélé des caractères. Moi j'ai connu un garçon qui n'avait l'air de rien, mais qui est devenu lieutenant. Et voyez ce que c'est: quand il est monté en renfort, je lui avais vendu une paire de ciseaux. Non, la guerre, ne me parlez pas de la guerre. Celui qui ne l'a pas faite ne peut pas savoir ce que c'est. Pour vouloir le retour d'une pareille abomination, il faut être un fou et un misérable. Moi, mon raisonnement, c'est qu'un homme en vaut un autre, qu'il s'appelle Dupont ou qu'il s'appelle Bismarck. Pourquoi est-ce que je m'en irais tirer sur un homme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, sous prétexte qu'il est né de l'autre côté de la frontière? Tout ça est de l'enfantillage. Il ne m'a jamais rien fait, je ne lui ai jamais rien fait. Alors? Maintenant, vous me direz, c'est un fait que l'Allemand est

arrogant. Je vous l'accorde et je dirai mieux: l'Allemand est arrogant et il est plat. Voyez donc cette manière qu'ils ont de se laisser calotter par leurs supérieurs. Un Français ne tolérerait jamais qu'on lui fasse une chose pareille. Pourquoi? parce que le Français est fier de sa nature. Et frondeur aussi, il ne faudrait pas oublier. Notez bien que ce n'est pas ce qui l'empêche d'obéir. Il rouspète, c'est entendu, mais il marche quand même. Rouspéter, c'est le vrai fond de son caractère. Qu'il y ait un coup de torchon demain matin, vous verrez le Français voler aux frontières. Et pas plus tôt qu'il sera parti, vous l'entendrez déjà commencer à rouspéter. Et des fois pour rien. Frondeur, je vous dis. Allez, je suis tranquille. L'Allemagne peut nous faire la guerre quand elle voudra, j'ai confiance. Elle arrivera peut-être jusqu'en banlieue, mais nos troupes lui feront la reconduite encore un coup. Vous verrez ce que je vous dis. C'est pourquoi j'ai toujours pensé que les deux pays ne devraient jamais se faire la guerre. Vous ne trouverez nulle part d'aussi bons soldats que l'Allemand et le Français. Si la France et l'Allemagne voulaient s'entendre, rien ne pourrait leur résister, ils seraient les maîtres du monde. Seulement voilà, il y a un mais, c'est qu'une fois vainqueurs, ils se battraient encore pour savoir lequel des deux resterait le seul maître. La raison? c'est qu'il y aura toujours des guerres. Vous allez peut-être penser que je n'ai guère d'illusions sur la nature humaine. Et moi je vous répondrai que je n'en ai même plus du tout. Nécessairement, j'ai vécu. J'ai réfléchi. Et qu'est-ce que j'ai vu dans toutes les couches sociales et à tous les étages de la société? J'ai vu et observé la chose suivante: c'est que l'homme est toujours le même et que le fond de sa nature ne change pas, qu'il soit le cordonnier du coin ou qu'il soit duc de Montbazou. Aujourd'hui, ce n'est plus l'époque à se laisser prendre aux apparences, surtout quand on est un peu observateur. Et c'est bien pourquoi la noblesse ne signifie plus rien. C'était bon du temps de l'Histoire, mais à présent le progrès s'oriente de plus en plus vers la mécanique appliquée. Noble, pas noble, qui est-ce qui regarde? Vous rencontrez une jolie femme dans la rue ou dans le métro, vous lui faites de l'œil et vous lui pincez le gras du bras, pour supposer. Si vous avez eu la manière et si elle se sent des vœux, elle ne viendra pas vous demander votre état civil, n'est-ce pas? C'est bien la meilleure preuve. Beauté passe noblesse, comme on dit. Moi qui suis tailleur, j'ai le droit d'en causer sagement. Prenez-moi un clochard avec trois jours de barbe et la chemise qui passe par tous les trous du pantalon. Vous me l'amenez ici, dans mon magasin. Qu'est-ce que j'en vais faire? d'abord, je reste calme. Pas un pli qui bouge sur ma face. Vous entendez voler une mouche. Et je commence par le dégrasser. Je lui tords ses poux dans un bon bain d'eau bouillante. Pédicure, coiffeur, manucure, autant qu'il faudra. Et après ça, je vous l'habille. Je connais mon homme. Je connais sa personnalité jusque dans les orteils, parce que je l'ai étudiée, vous comprenez? Je lui fais un complet qui l'habille, ce que moi j'appelle un complet, ou si vous préférez, je l'habille. Et pendant seulement une semaine, je l'emmène avec moi deux fois par jour prendre l'apéritif pour le remettre dans les manières et pour lui donner du ton. Voilà maintenant un individu que vous pourrez emmener n'importe où, au Claridge, à

Deauville, et même dans un salon, il saura se tenir à sa place. Il est certain qu'il me doit beaucoup. Je ne conteste pas. Mais enfin, le fait est là quand même. Un pouilladin de l'avant-veille se fait passer aujourd'hui pour un banquier, pour un avocat ou pour un professeur. Si on voulait se donner la peine de réfléchir, ce que je vous dis là va loin en profondeur, et plus loin que ça ne paraît. L'escroc international que vous voyez dans les journaux qu'il s'est fait passer pour un financier à millions ou pour un duc américain, il se dit qu'il aurait bien tort de se gêner et qu'il a une tête à être riche aussi bien qu'un autre. Et après tout, c'est peut-être lui qui a raison. Un aristocrate est fait comme vous et moi. Il n'a pas le nombril entre les deux épaules. Alors? Pourquoi voulez-vous que ce soient toujours les mêmes? Ne croyez pas pour ça que je suis communiste, non. D'abord, j'estime qu'on n'a pas le droit de parler d'une chose sans savoir ce qu'il en est. On en a tellement dit sur le communisme, le partage des biens et la carte de sucre, et il n'y avait pas un mot de vrai! Oh! j'ai erroné là-dessus comme tout le monde, et je ne m'en cache pas. Nécessairement. Le public est mal informé et surtout, il ne sait pas distinguer. Chacun veut expliquer les choses à sa manière alors que le communisme, c'est bien souvent le contraire de ce qu'on croit. Voyez en U.R.S.S. C'est toujours ce que je réponds aux personnes qui veulent discuter: regardez en U.R.S.S. Mais les gens ne savent pas. L'U.R.S.S., est un pays immense et il tiendrait vingt pays comme la France dans l'U.R.S.S. En U.R.S.S., vous marchez pendant mille kilomètres sans rencontrer un être vivant. Voilà ce qu'il faut bien se dire. Je voudrais que vous entendiez mon neveu Léonard, le fils donc de ma plus jeune sœur, je voudrais que vous l'entendiez sur le communisme. Vingt-cinq ans, il a. Et c'est un garçon qui a passé sa thèse de bachot et tous ses examens. Il est ingénieur, c'est vous dire. Et communiste. Vous vous rendez compte? ingénieur communiste. On aura tout vu. Ah! mon neveu, il n'est pas bavard! Il vous écoute. Sans rien dire, il vous écoute. Et tout d'un coup, pan. Un mot. Un seul. Et vous voilà par terre. Knate en somme. Pas un chapeau chez moi, pas une casquette, mais je m'appelle Knate et Knate je suis et vous y passez. L'autre jour, pour vous donner un exemple, je me trouvais justement dans un bal de société avec mon neveu Léonard. Moi, je m'en vais m'asseoir et je le laisse aller comme bien entendu. Il en danse une, il en danse deux, et après, il s'en vient vers moi, côté buvette. Parce que lui, quand il a une fois décidé qu'il danse, il danse. Et s'il vous dit qu'il ne danse plus, il ne danse plus. Un homme. Un caractère. Il y avait à côté de nous deux vieux qui causaient communisme. Je dis deux vieux et ils ne l'étaient peut-être pas plus que moi. C'étaient même des gens bien vêtus, qui avaient des manières et de la distinction. Moi, j'ai bientôt fait de juger un homme, je vous assure. Il y a une façon de tenir son verre qui ne trompe pas sur l'éducation. C'est comme de mettre ses coudes sur la table, on croit souvent que c'est mal-poli et on commet une grave erreur. Dans mon journal, hier soir encore, j'ai vu la photographie d'un banquet d'industriels et ils ne se gênaient pas de mettre les coudes sur la table. Très racés, d'ailleurs. Tous très racés. C'est fantastique. Quand on pense. Bref, pour vous résumer, ils parlaient de communisme et ce qu'ils pouvaient dire de bêtises, on n'imagine pas.

Nécessairement. Il faut se représenter ce qu'est l'U.R.S.S. L'U.R.S.S., c'est un pays immense. L'U.R.S.S. Vous pensez si mon neveu Léonard pouvait bouillir en écoutant toutes leurs bêtises. Ingénieur diplômé, il est. Ça l'agaçait. Pourtant, il ne bougeait pas. Impassible, il restait. Vous auriez dit qu'il n'entendait pas. Mais moi, j'attendais le moment. Et tout d'un coup, il se déclenche. Très calme. Très sobre. Permettez, il leur dit. Vous auriez entendu voler une mouche. Permettez! et en trois minutes d'horloge, mon Léonard vous les met les quatre fers en l'air. Vous répéter ce qu'il leur a dit, je ne m'en charge pas. Avec lui, n'est-ce pas, c'est tout de suite les mots techniques, des mots qu'on n'a pas le temps de saisir ni de comprendre et qui vous ont des vraies gueules de mille pattes. Ah! je vous garantis que ça fait réfléchir. On aura beau faire, il y aura toujours du pour et du contre, allez. Moi, je me borne à constater. Communiste, je ne peux pas dire que je le sois seulement pour un sou. Vous ne me ferez jamais admettre que ce qui est à moi n'est pas à moi et qu'on va m'obliger à travailler pour tous les fainéants de Paris et des départements. Mais non, mais non. Je suis pour la défense des libertés jusqu'au bout, mais j'estime néanmoins qu'il y a tout de même des limites. Après ça, vous viendrez me dire que la société est mal faite. C'est d'accord et je suis le premier à le proclamer, mais enfin, on vit tout de même. Et au fond, pas si malheureux. Il paraît qu'en Russie, ce serait le paradis des rêves, mais vous n'êtes pas allé y voir, ni moi non plus. Soi-disant que le travail y est devenu un plaisir et qu'on y fait davantage l'amour que chez nous. Je demande à voir, je vous dis. On se fait facilement des idées. La France n'a jamais manqué de beaux parleurs. Remarquez bien, je suis d'avis que l'homme travaille trop. Exemple moi. Je travaille dix heures par jour et des fois douze et je ne connais pas la semaine anglaise. Et après? Est-ce que je me plains? Ceux qui se plaignent, on les connaît. Ce n'est pas la crème. Vous trouvez que je travaille trop. Vous me donnez la semaine anglaise. Bon. Mais c'est toujours la même chose. Si je fais l'amour le samedi, qu'est-ce que je ferai le dimanche après-midi? j'irai dépenser mon argent au café ou au cinéma. Bénéfice, néant. C'est même le contraire qui se produit. Conclusion, vous croyez des fois avoir inventé une découverte et en définitive, vous n'avez rien inventé. C'est pourquoi, bien souvent, j'en arrive à me demander s'il n'y aurait pas du vrai dans la religion. Vous allez me répondre que le bon Dieu, personne ne l'a jamais vu et d'un sens, vous aurez raison. Mais moi qui vois les choses impartial, je vous invite à discuter librement. Vous, vous avez vos opinions et moi j'ai les miennes. Toutes les croyances sont respectables et vous n'avez pas le droit de salir la religion. D'un autre côté, si on savait tout ce qui se passe à l'intérieur des couvents et chez les curés, hein? Ce n'est pas pour rien qu'ils se cachent. Oh! soyez tranquille, je ne vais pas leur jeter la pierre. Quand il ne vous manque rien, il y a des choses qui sont dures, et moi, j'aime autant vous dire tout de suite que je ne pourrais pas. Pour celui qui se pose la question intelligemment, les curés sont des gens comme vous et moi. L'habit ne fait pas le moine. C'est le cas de le dire. D'ailleurs, il y a une chose que bien du monde ignore. C'est que les curés ont souvent les idées très larges. Moi qui vous parle, je connais un curé, n'est-ce pas. Un homme tout ce qu'il y a de capable. Il

connaît mes idées sur la religion, moi je connais les siennes. Ce n'est pas ce qui empêche qu'on s'estime. Quand la petite a fait sa première communion, je ne sais plus si c'était la veille ou l'avant-veille, il est passé me voir ici et je l'ai fait entrer dans le fond pour lui faire boire une fine. Voilà mon abbé Lamblin qui renifle son verre et qui me dit en clignant un œil: «Merde alors, c'est du fameux.» Textuel. Ah! si tous les curés étaient comme celui-là! Malheureusement, il y en a des uns et des autres. Vous ne pouvez pas empêcher. Dans une société, il faut de tout. Moi, si j'étais quelque chose, j'obligerais les curés à se marier. C'est quand même plus propre. Mon neveu Léonard, il n'est pas pour la religion non plus. Je vous dirai que je n'ose pas lui en parler comme je voudrais. L'autre jour, je lui faisais remarquer qu'il y a encore bien des choses que la science n'explique pas et il m'a regardé sans répondre avec son air de rigoler en dedans. Moi, quand il prend ses airs méprisants, j'ai des fois de la peine, parce que c'est le fils de ma plus jeune sœur. Et puis, je me dis qu'il est ingénieur diplômé. A côté de lui qui a passé sa thèse de bachot et qui a lu tant de livres sur toutes choses, qu'est-ce que je suis, moi? Et nous tous, qu'est-ce que nous sommes? Voyez moi. Je suis là qui cause, qui cause, mais c'est pour causer, parce qu'on ne peut pas toujours se regarder faire son métier. Je sais bien que je dis des bêtises. Il y a même des jours où je suis décidé à me faire mon instruction. Tenez, hier encore, la petite était occupée à ses devoirs. J'ai empoigné mon arithmétique, bien décidé à me la faire entrer dans la tête. Pensez-vous! A la deuxième page, je me suis mis à bâiller et j'ai attrapé mon journal. Pourtant ce serait si agréable d'être comme mon neveu Léonard, de ne jamais se tromper, et d'avoir réponse à tout. Quand je l'écoute causer, j'essaie bien comme ça de retenir des mots, mais c'est difficile, surtout qu'il est intimidant. Figurez-vous que la semaine dernière, un soir qu'il était venu avec sa mère, il m'a dit que j'étais responsable de l'inquiétude de la jeunesse. Vous pensez si j'étais ennuyé. Qu'est-ce que vous auriez répondu, vous? Puisqu'il le dit, ça doit être vrai. C'est dans des moments comme celui-là qu'on voudrait être Knate. Parce que Knate, au fond, il n'est peut-être pas plus instruit que vous et moi. Seulement, il est Knate, et c'est suffisant. «Monsieur, il y a erreur à la base.» Et je te rengaine le monocle en virant sur mes talons. Et voilà. Nous autres les moins que rien, on va dans la vie à tâtons, sur les genoux, et le nez par terre à la reniflette. Et qui c'est qui nous regarde passer? c'est Knate. A cheval sur son culot et le monocle dans l'œil. Et qui d'autre encore? mon neveu Léonard, l'air de rien, lui, mais qui en a dans la tête. Parce que lui, comme il dit, il a fait un gros effort culturel. Vous comprenez? et pour le premier essayage, vous pourriez peut-être venir mercredi.

1936

LE PROVERBE

Dans la lumière de la suspension qui éclairait la cuisine, M.Jacotin voyait d'ensemble la famille courbée sur la pâture et témoignant, par des regards obliques, qu'elle redoutait l'humeur du maître. La conscience profonde qu'il avait de son dévouement et de son abnégation, un souci étroit de justice domestique le rendaient en effet injuste et tyrannique, et ses explosions d'homme sanguin, toujours imprévisibles, entretenaient à son foyer une atmosphère de contrainte qui n'était du reste pas sans l'irriter.

Ayant appris dans l'après-midi qu'il était proposé pour les palmes académiques*, il se réservait d'en informer les siens à la fin du dîner. Après avoir bu un verre de vin sur sa dernière bouchée de fromage, il se disposait à prendre la parole, mais il lui sembla que l'ambiance n'était pas telle* qu'il l'avait souhaitée pour accueillir l'heureuse nouvelle. Son regard fit lentement le tour de la table, s'arrêtant d'abord à l'épouse dont l'aspect chétif, le visage triste et peureux lui faisaient si peu honneur auprès de ses collègues. Il passa ensuite à la tante Julie qui s'était installée au foyer en faisant valoir son grand âge* et plusieurs maladies mortelles et qui, en sept ans, avait coûté sûrement plus d'argent qu'on n'en pouvait attendre de sa succession. Puis vint le tour de ses deux filles, dix-sept et seize ans, employées de magasin à cinq cents francs par mois, pourtant vêtues comme des princesses, montres-bracelets, épingles d'or à l'échancrure, des airs au-dessus de leur condition, et on se demandait où passait l'argent, et on s'étonnait. M.Jacotin eut soudain la sensation atroce qu'on lui dérobait son bien, qu'on buvait la sueur de ses peines et qu'il était ridiculement bon. Le vin lui monta un grand coup à la tête et fit flamber sa large face déjà remarquable au repos par sa rougeur naturelle.

Il était dans cette disposition d'esprit lorsque son regard s'abaissa sur son fils Lucien, un garçon de treize ans qui, depuis le début du repas, s'efforçait de passer inaperçu. Le père entrevit quelque chose de louche dans la pâleur du petit visage. L'enfant n'avait pas levé les yeux, mais se sentant observé, il tortillait avec ses deux mains un pli de son tablier noir d'écolier.

– Tu voudrais bien le déchirer? jeta le père d'une voix qui s'en promettait*. Tu fais tout ce que tu peux pour le déchirer?

Lâchant son tablier, Lucien posa les mains sur la table. Il penchait la tête sur son assiette sans oser chercher le réconfort d'un regard de ses sœurs et tout abandonné au malheur menaçant.

– Je te parle, dis donc. Il me semble que tu pourrais me répondre. Mais je te soupçonne de n'avoir pas la conscience bien tranquille.*

Lucien protesta d'un regard effrayé. Il n'espérait nullement détourner les soupçons, mais il savait que le père eût été déçu de ne pas trouver l'effroi dans les yeux de son fils.

– Non, tu n'as sûrement pas la conscience tranquille. Veux-tu me dire ce que tu as fait cet après-midi?

– Cet après-midi, j'étais avec Pichon. Il m'avait dit qu'il passerait me prendre à deux heures. En sortant d'ici, on a rencontré Chapusot qui allait faire des commissions*. D'abord, on a été chez le médecin pour son oncle qui est malade. Depuis avant-hier, il se sentait des douleurs du côté du foie...

Mais le père comprit qu'on voulait l'égarer sur de l'anecdote* et coupa:

– Ne te mêle donc pas du foie des autres. On n'en fait pas tant quand c'est moi qui souffre. Dis-moi plutôt où tu étais ce matin.

– J'ai été voir avec Fourmont la maison qui a brûlé l'autre nuit dans l'avenue Poincaré.

– Comme ça, tu as été dehors toute la journée? Du matin jusqu'au soir? Bien entendu, puisque tu as passé ton jeudi à t'amuser, j'imagine que tu as fait tes devoirs?

Le père avait prononcé ces dernières paroles sur un ton doux et qui suspendait tous les souffles.

– Mes devoirs? murmura Lucien.

– Oui, tes devoirs.

– J'ai travaillé hier soir en rentrant de classe.

– Je ne te demande pas si tu as travaillé hier soir. Je te demande si tu as fait tes devoirs pour demain.

Chacun sentait mûrir le drame et aurait voulu l'écarter, mais l'expérience avait appris que toute intervention en pareille circonstance ne pouvait que gêner les choses et changer en fureur la hargne de cet homme violent. Par politique, les deux sœurs de Lucien feignaient de suivre l'affaire distraitement, tandis que la mère, préférant ne pas assister de trop près à une scène pénible, fuyait vers un placard. M.Jacotin lui-même, au bord de la colère, hésitait encore à enterrer la nouvelle des palmes académiques. Mais la tante Julie, mue par de généreux sentiments, ne put tenir sa langue.

– Pauvre petit, vous êtes toujours après lui*. Puisqu'il vous dit qu'il a travaillé hier soir. Il faut bien qu'il s'amuse aussi.

Offensé, M.Jacotin répliqua avec hauteur:

– Je vous prierai de ne pas entraver mes efforts dans l'éducation de mon fils. Etant son père, j'agis comme tel et j'entends le diriger selon mes conceptions.* Libre à vous, quand vous aurez des enfants, de faire leurs cent mille caprices*.

La tante Julie, qui avait soixante-treize ans, jugea qu'il y avait peut-être de l'ironie à parler de ses enfants à venir*. Froissée à son tour, elle quitta la cuisine. Lucien la suivit d'un regard ému et la vit un moment, dans la pénombre de la salle à manger luisante de propreté, chercher à tâtons le commutateur. Lorsqu'elle eut refermé la porte, M.Jacotin prit toute la famille à témoin qu'il n'avait rien dit qui justifiait un tel départ et il se plaignit de la perfidie qu'il y avait à le mettre en situation de passer pour un malotru. Ni ses filles, qui s'étaient mises à desservir la table, ni sa femme ne purent se résoudre à l'approuver, ce qui eût peut-être amené une détente. Leur silence lui fut un nouvel outrage. Rageur, il revint à Lucien:

– J'attends encore ta réponse, toi. Oui ou non, as-tu fait tes devoirs?

Lucien comprit qu'il ne gagnerait rien à faire traîner les choses et se jeta à l'eau.

– Je n'ai pas fait mon devoir de français.

Une lueur de gratitude passa dans les yeux du père. Il y avait plaisir à entreprendre ce gamin-là.

– Pourquoi, s'il te plaît?

Lucien leva les épaules en signe d'ignorance et même d'étonnement, comme si la question était saugrenue.

– Je le moudrais, murmura le père en le dévorant du regard.

Un moment, il resta silencieux, considérant le degré d'abjection auquel était descendu ce fils ingrat qui, sans aucune raison avouable et apparemment sans remords, négligeait de faire son devoir de français.

– C'est donc bien ce que je pensais, dit-il, et sa voix se mit à monter avec le ton du discours. Non seulement tu continues, mais tu persévères. Voilà un devoir de français que le professeur t'a donné vendredi dernier pour demain. Tu avais donc huit jours pour le faire et tu n'en as pas trouvé le moyen. Et si je n'en avais pas parlé, tu allais en classe* sans l'avoir fait. Mais le plus fort, c'est que tu auras passé tout ton jeudi à flâner et à paresser. Et avec qui? avec un Pichon, un Fourmont, un Chapusot, tous les derniers, tous les cancre de la classe. Les cancre dans ton genre. Qui se ressemble s'assemble. Bien sûr que l'idée ne te viendrait pas de t'amuser avec Béruchard. Tu te croirais déshonoré d'aller jouer avec un bon élève. Et d'abord, Béruchard n'accepterait pas, lui. Béruchard, je suis sûr qu'il ne s'amuse pas. Et qu'il ne s'amuse jamais. C'est bon pour toi. Il travaille, Béruchard. La conséquence, c'est qu'il est toujours dans les premiers. Pas plus tard que la semaine dernière, il était trois places devant toi. Tu peux compter que c'est une chose agréable pour moi qui suis toute la journée au bureau avec son père. Un homme pourtant moins bien noté que moi*. Qu'est-ce que c'est que Béruchard? je parle du père. C'est l'homme travailleur, si on veut, mais qui manque de capacités. Et sur les idées politiques, c'est bien pareil que sur la besogne. Il n'a

jamais eu de conceptions. Et Béruchard, il le sait bien. Quand on discute de choses et d'autres, devant moi, il n'en mène pas large. N'empêche, s'il vient à me parler de son gamin qui est toujours premier en classe, c'est lui qui prend le dessus quand même. Je me trouve par le fait dans une position vicieuse. Je n'ai pas la chance, moi, d'avoir un fils comme Béruchard. Un fils premier en français, premier en calcul. Un fils qui rafle tous les prix. Lucien, laisse-moi ce rond de serviette tranquille. Je ne tolérerai pas que tu m'écoutes avec des airs qui n'en sont pas. Oui ou non, m'as-tu entendu? ou si tu veux une paire de claques pour t'apprendre que je suis ton père? Paresseux, voyou, incapable! Un devoir de français donné depuis huit jours! Tu ne me diras pas que si tu avais pour deux sous de cœur ou que si tu pensais au mal que je me donne, une pareille chose se produirait. Non, Lucien, tu ne sais pas reconnaître. Autrement que ça, ton devoir français, tu l'aurais fait. Le mal que je me donne, moi, dans mon travail*. Et les soucis et l'inquiétude. Pour le présent et pour l'avenir. Quand j'aurai l'âge de m'arrêter, personne pour me donner de quoi vivre. Il vaut mieux compter sur soi que sur les autres. Un sou, je ne l'ai jamais demandé. Moi, pour m'en tirer, je n'ai jamais été chercher le voisin. Et je n'ai jamais été aidé par les miens. Mon père ne m'a pas laissé étudier. Quand j'ai eu douze ans, en apprentissage. Tirer la charrette et par tous les temps. L'hiver, les engelures, et l'été, la chemise qui collait sur le dos. Mais toi, tu te prélasses. Tu as la chance d'avoir un père qui soit trop bon. Mais ça ne durera pas.* Quand je pense. Un devoir de français. Fainéant, sagouin! Soyez bon, vous serez toujours faible. Et moi tout à l'heure qui pensais vous mener tous, mercredi prochain, voir jouer *Les Burgraves*. Je ne me doutais pas de ce qui m'attendait en rentrant chez moi. Quand je ne suis pas là, on peut être sûr que c'est l'anarchie. C'est les devoirs pas faits et tout ce qui s'ensuit dans toute la maison. Et, bien entendu, on a choisi le jour...

Le père marqua un temps d'arrêt. Un sentiment délicat, de pudeur et de modestie lui fit baisser les paupières.

– Le jour où j'apprends que je suis proposé pour les palmes académiques. Oui, voilà le jour qu'on a choisi.

Il attendit quelques secondes l'effet de ses dernières paroles. Mais, à peine détachées de la longue apostrophe, elles semblaient n'avoir pas été comprises. Chacun les avait entendues, comme le reste du discours, sans en pénétrer le sens*. Seule, Mme Jacotin, sachant qu'il attendait depuis deux ans la récompense de services rendus, en sa qualité de trésorier bénévole, à la société locale de solfège et de philharmonie (l'U.N.S.P.) eut l'impression que quelque chose d'important venait de lui échapper. Le mot de palmes académiques rendit à ses oreilles un son étrange mais familier, et fit surgir pour elle la vision de son époux coiffé de sa casquette de

musicien honoraire et à califourchon sur la plus haute branche d'un cocotier. La crainte d'avoir été inattentive lui fit enfin apercevoir le sens de cette fiction poétique et déjà elle ouvrait la bouche et se préparait à manifester une joie déférente. Il était trop tard. M.Jacotin, qui se délectait amèrement de l'indifférence des siens, craignit qu'une parole de sa femme ne vînt adoucir l'injure de ce lourd silence et se hâta de la prévenir.

– Poursuivons, dit-il avec un ricanement douloureux. Je disais donc que tu as eu huit jours pour faire ce devoir de français. Oui, huit jours. Tiens, j'aimerais savoir depuis quand Béruchard l'a fait. Je suis sûr qu'il n'a pas attendu huit jours, ni six, ni cinq. Ni trois, ni deux. Béruchard, il l'a fait le lendemain. Et veux-tu me dire ce que c'est que ce devoir?

Lucien, qui n'écoutait pas, laissa passer le temps de répondre*. Son père le somma d'une voix qui passa trois portes et alla toucher la tante Julie dans sa chambre. En chemise de nuit et la mine défaite*, elle vint s'informer.

– Qu'est-ce qu'il y a? Voyons, qu'est-ce que vous lui faites, à cet enfant? Je veux savoir, moi.

Le malheur voulut qu'en cet instant M.Jacotin se laissât dominer par la pensée de ses palmes académiques. C'est pourquoi la patience lui manqua. Au plus fort de ses colères, il s'exprimait habituellement dans un langage décent. Mais le ton de cette vieille femme recueillie chez lui par un calcul charitable et parlant avec ce sans-gêne à un homme en passe d'être décoré, lui parut une provocation appelant l'insolence.

– Vous, répondit-il, je vous dis cinq lettres.*

La tante Julie béa, les yeux ronds, encore incrédules, et comme il précisait ce qu'il fallait entendre par cinq lettres, elle tomba évanouie. Il y eut des cris de frayeur dans la cuisine, une longue rumeur de drame avec remuement de bouillottes, de soucoupes et de flacons. Les sœurs de Lucien et leur mère s'affairaient auprès de la malade avec des paroles de compassion et de réconfort, dont chacune atteignait cruellement M.Jacotin. Elles évitaient de le regarder, mais quand par hasard leurs visages se tournaient vers lui, leurs yeux étaient durs. Il se sentait coupable et, plaignant la vieille fille, regrettait sincèrement l'excès de langage auquel il s'était laissé aller. Il aurait souhaité s'excuser, mais la réprobation qui l'entourait si visiblement durcissait son orgueil. Tandis qu'on emportait la tante Julie dans sa chambre, il prononça d'une voix haute et claire:

– Pour la troisième fois, je te demande en quoi consiste ton devoir de français.

– C'est une explication, dit Lucien. Il faut expliquer le proverbe: «Rien ne sert de courir, il faut partir à point.»*

– Et alors? Je ne vois pas ce qui t'arrête là-dedans.

Lucien opina d'un hochement de tête, mais son visage était réticent.

– En tout cas, file me chercher tes cahiers, et au travail. Je veux voir ton devoir fini.

Lucien alla prendre sa serviette de classe qui gisait dans un coin de la cuisine, en sortit un cahier de brouillon* et écrivit au haut d'une page blanche:

«Rien ne sert de courir, il faut partir à point.» Si lentement qu'il eût écrit, cela ne demanda pas cinq minutes. Il se mit alors à sucer son porte-plume et considéra le proverbe d'un air hostile et buté.

– Je vois que tu y mets de la mauvaise volonté,* dit le père. A ton aise. Moi, je ne suis pas pressé. J'attendrai toute la nuit s'il le faut.

En effet, il s'était mis en position d'attendre commodément. Lucien, en levant les yeux, lui vit un air de quiétude qui le désespéra. Il essaya de méditer sur son proverbe: «Rien ne sert de courir, il faut partir à point.» Pour lui, il y avait là une évidence ne requérant aucune démonstration, et il songeait avec dégoût à la fable de La Fontaine: *Le Lièvre et la Tortue*. Cependant, ses sœurs, après avoir couché la tante Julie, commençaient à ranger la vaisselle dans le placard et, si attentives fussent-elles à ne pas faire de bruit, il se produisait des heurts qui irritaient M.Jacotin, lui semblant qu'on voulût offrir à l'écolier une bonne excuse pour ne rien faire. Soudain, il y eut un affreux vacarme. La mère venait de laisser tomber sur l'évier une casserole de fer qui rebondit sur le carrelage.

– Attention, gronda le père. C'est quand même agaçant. Comment voulez-vous qu'il travaille, aussi, dans une foire pareille? Laissez-le tranquille et allez-vous-en ailleurs. La vaisselle est finie. Allez vous coucher.

Aussitôt les femmes quittèrent la cuisine. Lucien se sentit livré à son père, à la nuit, et songeant à la mort à l'aube sur un proverbe, il se mit à pleurer.

– Ça t'avance bien, lui dit son père. Gros bête, va!

La voix restait bourrue, mais avec un accent de compassion, car M.Jacotin, encore honteux du drame qu'il avait provoqué tout à l'heure, souhaitait racheter sa conduite par une certaine mansuétude à l'égard de son fils. Lucien perçut la nuance, il s'attendrit et pleura plus fort. Une larme tomba sur le cahier de brouillon, auprès du proverbe. Emu, le père fit le tour de la table en traînant une chaise et vint s'asseoir à côté de l'enfant.

– Allons, prends-moi ton mouchoir et que ce soit fini. A ton âge, tu devrais penser que si je te secoue, c'est pour ton bien*. Plus tard, tu diras: «Il avait raison.» Un père qui sait être sévère, il n'y a rien de meilleur pour l'enfant. Béruchard, justement, me le disait hier. C'est une habitude, à lui, de battre le sien. Tantôt c'est les claques ou son pied où je pense, tantôt le martinet ou bien le nerf de bœuf. Il obtient de bons résultats. Sûr que son

gamin marche droit et qu'il ira loin. Mais battre un enfant, moi, je ne pourrais pas, sauf bien sûr comme ça une fois de temps en temps. Chacun ses conceptions. C'est ce que je disais à Béruchard. J'estime qu'il vaut mieux faire appel à la raison de l'enfant.

Apaisé par ces bonnes paroles, Lucien avait cessé de pleurer et son père en conçut de l'inquiétude.

– Parce que je te parle comme à un homme, tu ne vas pas au moins te figurer que ce serait de la faiblesse?

– Oh! non, répondit Lucien avec l'accent d'une conviction profonde.

Rassuré, M.Jacotin eut un regard de bonté. Puis, considérant d'une part le proverbe, d'autre part l'embarras de son fils, il crut pouvoir se montrer généreux à peu de frais et dit avec bonhomie:

– Je vois bien que si je ne mets pas la main à la pâte*, on sera encore là à quatre heures du matin. Allons, au travail. Nous disons donc: «Rien ne sert de courir, il faut partir à point.» Voyons. Rien ne sert de courir...

Tout à l'heure, le sujet de ce devoir de français lui avait paru presque ridicule à force d'être facile. Maintenant qu'il en avait assumé la responsabilité, il le voyait d'un autre œil. La mine soucieuse, il relut plusieurs fois le proverbe et murmura:

– C'est un proverbe.

– Oui, approuva Lucien qui attendait la suite avec une assurance nouvelle.

Tant de paisible confiance troubla le cœur de M.Jacotin. L'idée que son prestige de père était en jeu* le rendit nerveux.

– En vous donnant ce devoir-là, demanda-t-il, le maître ne vous a rien dit?

– Il nous a dit: surtout, évitez de résumer *Le Lièvre et la Tortue*. C'est à vous de trouver un exemple. Voilà ce qu'il a dit.

– Tiens, c'est vrai, fit le père. *Le Lièvre et la Tortue*, c'est un bon exemple. Je n'y avais pas pensé.

– Oui, mais c'est défendu.

– Défendu, bien sûr, défendu. Mais alors, si tout est défendu...

Le visage un peu congestionné, M.Jacotin chercha une idée ou au moins une phrase qui fût un départ. Son imagination était rétive. Il se mit à considérer le proverbe avec un sentiment de crainte et de rancune. Peu à peu, son regard prenait la même expression d'ennui qu'avait eue tout à l'heure celui de Lucien.

Enfin, il eut une idée qui était de développer un sous-titre de journal, «La Course aux armements»*, qu'il avait lu le matin même. Le développement venait bien: une nation se prépare à la guerre depuis

longtemps, fabriquant canons, tanks, mitrailleuses et avions. La nation voisine se prépare mollement, de sorte qu'elle n'est pas prête du tout quand survient la guerre et qu'elle s'efforce vainement de rattraper son retard. Il y avait là toute la matière d'un excellent devoir.

Le visage de M.Jacotin, qui s'était éclairé un moment, se rembrunit tout d'un coup. Il venait de songer que sa religion politique* ne lui permettait pas de choisir un exemple aussi tendancieux. Il avait trop d'honnêteté pour humilier ses convictions, mais c'était tout de même dommage*. Malgré la fermeté de ses opinions, il se laissa effleurer par le regret de n'être pas inféodé à un parti réactionnaire, ce qui lui eût permis d'exploiter son idée avec l'approbation de sa conscience. Il se ressaisit en pensant à ses palmes académiques, mais avec beaucoup de mélancolie.

Lucien attendait sans inquiétude le résultat de cette méditation. Il se jugeait déchargé du soin d'expliquer le proverbe et n'y pensait même plus. Mais le silence qui s'éternisait lui faisait paraître le temps long. Les paupières lourdes, il fit entendre plusieurs bâillements prolongés. Son père, le visage crispé par l'effort de la recherche, les perçut comme autant de reproches et sa nervosité s'en accrut. Il avait beau se mettre l'esprit à la torture*, il ne trouvait rien. La course aux armements le gênait. Il semblait qu'elle se fût soudée au proverbe et les efforts qu'il faisait pour l'oublier lui en imposaient justement la pensée. De temps en temps, il levait sur son fils un regard furtif et anxieux*.

Alors qu'il n'espérait plus et se préparait à confesser son impuissance, il lui vint une autre idée. Elle se présentait comme une transposition de la course aux armements dont elle réussit à écarter l'obsession. Il s'agissait encore d'une compétition, mais sportive, à laquelle se préparaient deux équipes de rameurs, l'une méthodiquement, l'autre avec une affectation de négligence.

– Allons, commanda M.Jacotin, écris.

A moitié endormi, Lucien sursauta et prit son porteplume.

– Ma parole, tu dormais?

– Oh! non. Je réfléchissais. Je réfléchissais au proverbe. Mais je n'ai rien trouvé.

Le père eut un petit rire indulgent, puis son regard devint fixe et, lentement, il se mit à dicter:

– Par ce splendide après-midi d'un dimanche d'été, virgule, quels sont donc ces jolis objets verts à la forme allongée, virgule, qui frappent nos regards?* On dirait de loin qu'ils sont munis de longs bras, mais ces bras ne sont autre chose que des rames et les objets verts sont en réalité deux canots de course* qui se balancent mollement au gré des flots de la Marne*.

Lucien, pris d'une vague anxiété, osa lever la tête et eut un regard

un peu effaré. Mais son père ne le voyait pas, trop occupé à polir une phrase de transition qui allait lui permettre de présenter les équipes rivales. La bouche entrouverte, les yeux mi-clos, il surveillait ses rameurs et les rassemblait dans le champ de sa pensée. A tâtons, il avança la main vers le porteplume de son fils.

– Donne. Je vais écrire moi-même. C'est plus commode que de dicter.

Fiévreux, il se mit à écrire d'une plume abondante. Les idées et les mots lui venaient facilement, dans un ordre commode et pourtant exaltant, qui l'inclinait au lyrisme. Il se sentait riche, maître d'un domaine magnifique et fleuri. Lucien regarda un moment, non sans un reste d'appréhension, courir sur son cahier de brouillon la plume inspirée et finit par s'endormir sur la table. A onze heures, son père le réveilla et lui tendit le cahier.

– Et maintenant, tu vas me recopier ça posément. J'attends que tu aies fini pour relire. Tâche de mettre la ponctuation, surtout.

– Il est tard, fit observer Lucien. Je ferais peut-être mieux de me lever demain matin de bonne heure?

– Non, non. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud*. Encore un proverbe, tiens.

M.Jacotin eut un sourire gourmand et ajouta:

– Ce proverbe-là, je ne serais pas en peine de l'expliquer non plus. Si j'avais le temps, il ne faudrait pas me pousser beaucoup. C'est un sujet de toute beauté. Un sujet sur lequel je me fais fort d'écrire mes douze pages. Au moins, est-ce que tu le comprends bien?

– Quoi donc?

– Je te demande si tu comprends le proverbe: «Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.»

Lucien, accablé, faillit céder au découragement. Il se ressaisit et répondit avec une grande douceur:

– Oui, papa. Je comprends bien. Mais il faut que je recopie mon devoir.

– C'est ça, recopie, dit M.Jacotin d'un ton qui trahissait son mépris pour certaines activités d'un ordre subalterne.

Une semaine plus tard, le professeur rendait la copie corrigée.

– Dans l'ensemble, dit-il, je suis loin d'être satisfait.* Si j'excepte Béruchard à qui j'ai donné treize*, et cinq ou six autres tout juste passables, vous n'avez pas compris le devoir.

Il expliqua ce qu'il aurait fallu faire, puis, dans le tas des copies annotées* à l'encre rouge, il en choisit trois qu'il se mit à commenter. La première était celle de Béruchard, dont il parla en termes élogieux. La troisième était celle de Lucien.

– En vous lisant, Jacotin, j’ai été surpris par une façon d’écrire à laquelle vous ne m’avez pas habitué et qui m’a paru si déplaisante* que je n’ai pas hésité à vous coller un trois*. S’il m’est arrivé souvent de blâmer la sécheresse de vos développements, je dois dire que vous êtes tombé cette fois dans le défaut contraire. Vous avez trouvé le moyen de remplir six pages en restant constamment en dehors du sujet. Mais le plus insupportable est ce ton endimanché que vous avez cru devoir adopter.

Le professeur parla encore longuement du devoir de Lucien, qu’il proposa aux autres élèves comme le modèle de ce qu’il ne fallait pas faire. Il en lut à haute voix quelques passages qui lui semblaient particulièrement édifiants. Dans la classe, il y eut des sourires, des gloussements et même quelques rires soutenus. Lucien était très pâle. Blessé dans son amour-propre, il l’était aussi dans ses sentiments de piété filiale*.

Pourtant il en voulait à son père de l’avoir mis en situation de se faire moquer par ses camarades. Elève médiocre, jamais sa négligence ni son ignorance ne l’avaient ainsi exposé au ridicule. Qu’il s’agit d’un devoir de français, de latin ou d’algèbre, il gardait jusque dans ses insuffisances un juste sentiment des convenances et même des élégances écolières. Le soir où, les yeux rouges de sommeil, il avait recopié le brouillon de M.Jacotin, il ne s’était guère trompé sur l’accueil qui serait fait à son devoir. Le lendemain, mieux éveillé, il avait même hésité à le remettre au professeur, ressentant alors plus vivement ce qu’il contenait de faux et de discordant, eu égard aux habitudes de la classe. Et au dernier moment, une confiance instinctive dans l’infaillibilité de son père l’avait décidé.

Au retour de l’école, à midi, Lucien songeait avec rancune à ce mouvement de confiance pour ainsi dire religieuse qui avait parlé plus haut que l’évidence. De quoi s’était mêlé le père en expliquant ce proverbe? A coup sûr, il n’avait pas volé* l’humiliation de se voir flanquer trois sur vingt à son devoir de français. Il y avait là de quoi lui faire passer l’envie d’expliquer les proverbes. Et Béruchard qui avait eu treize. Le père aurait du mal à s’en remettre*. Ça lui apprendrait*.

A table, M.Jacotin se montra enjoué et presque gracieux. Une allégresse un peu fiévreuse animait son regard et ses propos. Il eut la coquetterie de ne pas poser dès l’abord la question qui lui brûlait les lèvres et que son fils attendait. L’atmosphère du déjeuner n’était pas très différente de ce qu’elle était d’habitude. La gaieté du père, au lieu de mettre à l’aise les convives, était plutôt une gêne supplémentaire. Mme Jacotin et ses filles essayaient en vain d’adopter un ton accordé à la bonne humeur du maître. Pour la tante Julie, elle se fit un devoir de souligner par une attitude maussade et un air de surprise offensée tout ce que cette bonne humeur offrait d’insolite aux regards de la famille. M.Jacotin le

sentit lui-même, car il ne tarda pas à s'assombrir.

– Au fait, dit-il avec brusquerie. Et le proverbe?

Sa voix trahissait une émotion qui ressemblait plus à de l'inquiétude qu'à de l'impatience. Lucien sentit qu'en cet instant il pouvait faire le malheur de son père. Il le regardait maintenant avec une liberté qui lui livrait le personnage. Il comprenait que, depuis de longues années, le pauvre homme vivait sur le sentiment de son infaillibilité de chef de famille et, qu'en expliquant le proverbe, il avait engagé le principe de son infaillibilité dans une aventure dangereuse. Non seulement le tyran domestique allait perdre la face devant les siens*, mais il perdrait du même coup la considération qu'il avait pour sa propre personne. Ce serait un effondrement. Et dans la cuisine, à table, face à la tante Julie qui épiait toujours une revanche, ce drame qu'une simple parole pouvait déclencher avait déjà une réalité bouleversante. Lucien fut effrayé par la faiblesse du père et son cœur s'attendrit d'un sentiment de pitié généreuse.

– Tu es dans la lune? Je te demande si le professeur a rendu mon devoir? dit M.Jacotin.

– Ton devoir? Oui, on l'a rendu.

– Et quelle note avons-nous eue?

– Treize.

– Pas mal. Et Béruchard?

– Treize.

– Et la meilleure note étais?

– Treize.

Le visage du père s'était illuminé. Il se tourna vers la tante Julie avec un regard insistant, comme si la note treize eût été donnée malgré elle*. Lucien avait baissé les yeux et regardait en lui-même avec un plaisir ému. M.Jacotin lui toucha l'épaule et dit avec bonté:

– Vois-tu, mon cher enfant, quand on entreprend un travail, le tout est d'abord d'y bien réfléchir. Comprendre un travail, c'est l'avoir fait plus qu'aux trois quarts. Voilà justement ce que je voudrais te faire entrer dans la tête une bonne fois. Et j'y arriverai. J'y mettrai tout le temps nécessaire. Du reste, à partir de maintenant et désormais*, tous tes devoirs de français, nous les ferons ensemble.

1943

LES SABINES

Il y avait à Montmartre, dans la rue de l'Abreuvoir, une jeune femme prénommée Sabine, qui possédait le don d'ubiquité*. Elle pouvait à son gré se multiplier et se trouver en même temps, de corps et d'esprit, en autant de lieux qu'il lui plaisait souhaiter*. Comme elle était mariée et qu'un don si rare n'eût pas manqué d'inquiéter son mari, elle s'était gardée de lui en faire la révélation et ne l'utilisait guère que dans son appartement, aux heures où elle y était seule. Le matin, par exemple, en procédant à sa toilette, elle se dédoublait ou se détripait pour la commodité d'examiner son visage, son corps et ses attitudes. L'examen terminé, elle se hâtait de se rassembler, c'est-à-dire de se fondre en une seule et même personne*. Certains après-midi d'hiver ou de grande pluie qu'elle avait peu d'entrain à sortir, il arrivait aussi à Sabine de se multiplier par dix ou par vingt, ce qui lui permettait de tenir une conversation animée et bruyante qui n'était du reste rien de plus qu'une conversation avec elle-même. Antoine Lemurier, son mari, sous-chef du contentieux à la S.B.N.C.A., était loin de soupçonner la vérité et croyait fermement qu'il possédait, comme tout le monde, une femme indivisible. Une seule fois, rentrant chez lui à l'improviste, il s'était trouvé en présence de trois épouses rigoureusement identiques, aux attitudes près, et qui le regardaient de leurs six yeux pareillement bleus et limpides, de quoi il était resté coi et la bouche un peu bée*. Sabine s'étant aussitôt rassemblée, il avait cru être victime d'un malaise, opinion dans laquelle il s'était entendu confirmer par le médecin de famille, qui diagnostiqua une insuffisance hypophysaire* et prescrivit quelques remèdes chers.

Un soir d'avril, après dîner, Antoine Lemurier vérifiait des bordereaux* sur la table de la salle à manger et Sabine, assise dans un fauteuil, lisait une revue de cinéma. Levant les yeux sur sa femme, il fut surpris de son attitude et de l'expression de sa physionomie. La tête inclinée sur l'épaule, elle avait laissé tomber son journal. Ses yeux agrandis brillaient d'un éclat doux, ses lèvres souriaient, son visage resplendissait d'une joie ineffable. Emu et émerveillé, il s'approcha sur la pointe des pieds, se pencha sur elle avec dévotion et ne comprit pas pourquoi elle l'écartait d'un mouvement impatient. Voilà ce qui s'était passé.

Huit jours auparavant, dans le tournant de l'avenue Junot, Sabine rencontrait un garçon de vingt-cinq ans qui avait les yeux noirs. Lui barrant délibérément le passage, il avait dit: «Madame» et Sabine, le menton haut et l'œil terrible: «Mais, Monsieur.» Si bien qu'une semaine plus tard, en cette fin de soirée d'avril, elle se trouvait à la fois chez elle et chez ce garçon aux yeux noirs, qui s'appelait authentiquement Théorème et se prétendait artiste peintre*. Dans le même instant où elle rabrouait son mari et le renvoyait à ses bordereaux, Théorème, en son atelier de la rue du Chevalier-de-la-Barre, prenait les mains de la jeune femme et lui disait: «Mon cœur, mes ailes, mon âme!» et d'autres choses jolies qui viennent facilement aux lèvres d'un amant dans les premiers temps de la tendresse.

Sabine s'était promis de se rassembler à dix heures du soir au plus tard, sans avoir consenti aucun sacrifice important, mais à minuit, elle était encore chez Théorème et ses scrupules ne pouvaient plus être que des remords. Le lendemain, elle ne se rassembla qu'à deux heures du matin, et les jours suivants, plus tard encore.

Chaque soir, Antoine Lemurier pouvait admirer sur le visage de sa femme le même reflet d'une joie si belle qu'elle semblait n'être plus de la terre*. Un jour qu'il échangeait des confidences avec un collègue de son bureau, il se laissa aller à lui dire dans une minute d'émotion: «Si vous pouviez la voir quand nous veillons, le soir, dans la salle à manger: on croirait qu'elle parle avec les anges.»

Durant quatre mois, Sabine continua à parler avec les anges. Les vacances qu'elle passa cette année-là devaient être les plus belles de sa vie. Elle fut en même temps sur un lac d'Auvergne avec Lemurier et sur une petite plage bretonne avec Théorème. «Je ne t'ai jamais vue aussi belle, lui disait son mari. Tes yeux sont émouvants comme le lac à sept heures trente du matin.» A quoi répondait Sabine par un sourire adorable qui semblait dédié au génie invisible de la montagne. Cependant, sur le sable de la petite plage bretonne, elle se bronzait au soleil en compagnie de Théorème, et ils étaient presque nus. Le garçon aux yeux noirs ne disait rien, comme abîmé dans un sentiment profond que de simples paroles n'auraient su exprimer, en réalité parce qu'il se lassait déjà de redire toujours les mêmes choses. Tandis que la jeune femme s'émerveillait de ce silence et de tout ce qu'il paraissait receler d'indicible passion, Théorème, engourdi dans un bonheur animal, attendait tranquillement les heures de repas en songeant avec satisfaction que ses vacances ne lui coûtaient pas un sou. Sabine avait en effet vendu quelques bijoux de jeune fille et supplié son compagnon de vouloir bien accepter qu'elle fit les frais de leur séjour en Bretagne. Un peu étonné qu'elle prît tant de précautions pour lui faire admettre une chose qui semblait aller de soi, Théorème avait accepté de la meilleure grâce du monde. Il ne pensait pas qu'un artiste dût en aucun cas sacrifier à de sots préjugés, et lui moins que les autres. «Je ne me reconnais pas le droit, disait-il, de laisser parler mes scrupules s'ils doivent m'empêcher de réaliser l'œuvre d'un Gréco ou d'un Vélasquez.» Vivant d'une maigre pension que lui faisait un oncle de Limoges*, Théorème ne comptait pas sur la peinture pour se tirer d'affaire. Une conception de l'art, hautaine et intransigeante, lui interdisait de peindre sans y être poussé par l'inspiration. «Quand je devrais l'attendre dix ans, disait-il, je l'attendrais.» C'était à peu près ce qu'il faisait. Le plus ordinairement, il travaillait à enrichir sa sensibilité dans les cafés de Montmartre ou bien affinait son sens critique en regardant peindre ses amis, et quand ceux-ci l'interrogeaient sur sa propre peinture, il avait une façon soucieuse de répondre: "Je me cherche", qui commandait le respect. En outre, les gros sabots et le vaste pantalon de velours, qui faisaient partie de sa tenue d'hiver, lui avaient acquis, entre la rue Caulaincourt, la place du Tertre et la rue des Abbesses, une réputation de très bel artiste. Les plus malveillants convenaient encore qu'il avait un potentiel formidable.

Un matin des derniers jours de vacances, les deux amants

achevaient de s'habiller dans leur chambre d'auberge aux meubles bretons. A cinq ou six cents kilomètres de là, en Auvergne, les époux Lemurier étaient déjà levés depuis trois heures et, à son mari qui ramait sur le lac en lui vantant les beautés du site, Sabine répondait de loin en loin par monosyllabes. Mais dans la chambre bretonne, elle chantait en face de la mer. Elle chantait: *Mes amours ont de fins doigts blancs. Le corps et l'âme à l'advenant.** Théorème prenait son portefeuille sur la cheminée et, avant de le glisser dans la poche fessière de son chorte, en extrayait une photo.

– Tiens, regarde, j'ai retrouvé une photo. C'est moi, cet hiver, près du moulin de la Galette.

– Oh! mon amour, dit Sabine, et il lui vint aux yeux une rosée de ferveur et de fierté*.

Sur la photo, Théorème était en tenue d'hiver et, en considérant ses sabots et son vaste pantalon de velours si joliment pincé aux chevilles, Sabine vit bien qu'il avait un grand génie. Elle sentit un remords la pincer au cœur et se reprocha d'avoir injurieusement caché un secret à ce cher garçon qui était à la fois un amant si tendre et une si belle nature d'artiste.

– Tu es beau, lui dit-elle, tu es grand. Ces sabots! Ce pantalon de velours! Cette casquette en peau de lapin! Oh! mon chéri, tu es un artiste si pur, si compréhensif, et moi, qui ai eu la chance de te rencontrer, mon cœur, mon bien-aimé, mon doux trésor, je t'ai caché mon secret.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Chéri, je vais te dire une chose que je m'étais juré de ne confier à personne: j'ai le don d'ubiquité.

Théorème se mit à rire, mais Sabine lui dit:

– Regarde.

En même temps, elle se multipliait par neuf et Théorème sentit un moment sa raison vaciller en voyant évoluer autour de lui neuf Sabines toutes pareilles.

– Tu n'es pas fâché? demanda l'une d'elles avec une anxieuse timidité.

– Mais non, répondit Théorème. Au contraire.

Il eut un sourire heureux, comme de gratitude, et Sabine, rassurée, le baisa de ses neuf bouches avec emportement.

Au début d'octobre, environ un mois après leur retour de vacances, Lemurier observa que sa femme ne parlait presque plus avec les anges. Il la voyait soucieuse, mélancolique.

– Je te trouve moins gaie, lui dit-il un soir. Tu ne sors peut-être pas assez. Demain, si tu veux, nous irons au cinéma.

Dans le même instant, Théorème arpentait son atelier en clamant:

– Est-ce que je sais, moi, où tu peux être en ce moment? Est-ce que je sais si tu n'es pas à Javel ou à Montparnasse, dans les bras d'un truand? ou à Lyon dans les bras d'un soyeux? ou à Narbonne dans la couche d'un vinassier? ou en Perse dans celle du schah?

– Je te jure, mon chéri.

– Tu me jures, tu me jures!... Et si tu étais dans les bras de vingt autres hommes, tu jurerais aussi, hein? C'est à devenir fou! Ma tête s'en

va. Je suis prêt à faire n'importe quoi: un malheur!

En parlant de malheur, il levait les yeux sur un yatagan qu'il avait acheté l'année précédente à la foire aux puces. Pour lui éviter de commettre un crime, Sabine, s'étant multipliée par douze, se tint prête à lui interdire l'accès au yatagan. Théorème s'apaisa. Sabine se rassembla.

– Je suis si malheureux, geignait le peintre. Ces souffrances qui viennent s'ajouter à des soucis déjà si lourds!

Il faisait allusion à des soucis d'ordre matériel et spirituel. A l'en croire, il se trouvait dans une situation difficile. Son propriétaire, auquel il devait trois termes, le menaçait d'une saisie. Son oncle de Limoges venait de suspendre brutalement ses mensualités. Pour le spirituel, il passait par une crise douloureuse, quoique féconde en promesses. Il sentait bouillonner et s'ordonner en lui les puissances créatrices de son génie et le défaut d'argent l'empêchait justement de se réaliser. Allez donc peindre un chef-d'œuvre quand l'huissier et la famine sont déjà dans l'escalier. Sabine, frémissante d'une affreuse angoisse, en avait le cœur à la gorge. La semaine précédente, elle avait vendu ses derniers bijoux pour régler une dette d'honneur contractée par Théorème envers un bougnat de la rue Norvins, et se désespérait aujourd'hui de n'avoir plus rien à sacrifier à l'essor de son talent. En réalité, la situation de Théorème n'était ni pire, ni meilleure qu'à l'ordinaire. L'oncle de Limoges, comme par le passé, se saignait affectueusement aux quatre veines pour que son neveu devînt un grand peintre et le propriétaire, pensant naïvement spéculer sur la pauvreté d'un artiste d'avenir, acceptait toujours aussi volontiers que son locataire le payât d'un navet hâtivement bâclé*. Mais Théorème, outre le plaisir de jouer au poète maudit et au héros de la bohème, espérait confusément que le sombre tableau de sa détresse inspirerait à la jeune femme les résolutions les plus audacieuses.

Cette nuit-là, craignant de le laisser seul avec ses soucis, Sabine resta chez son amant et ne se rassembla pas au domicile de la rue de l'Abreuvoir. Le lendemain, elle s'éveilla auprès de lui avec un sourire frais et heureux.

– Je viens de rêver, dit-elle. Nous tenions une petite épicerie rue Saint-Rustique, avec à peine deux mètres de façade. Nous n'avions qu'un client, un écolier qui venait nous acheter du sucre d'orge et du roudoudou. Moi, j'avais un tablier bleu avec de grandes poches. Toi, tu avais une blouse d'épicier. Le soir, dans l'arrière-boutique, tu écrivais sur un grand livre: Recettes de la journée: six sous de roudoudou*. Quand je me suis éveillée, tu étais en train de me dire: «Pour que nos affaires marchent parfaitement, il nous faudrait un autre client. Je le vois avec une petite barbe blanche...» J'allais t'objecter qu'avec un autre client, on ne saurait plus où donner de la tête, mais je n'ai pas eu le temps. Je m'éveillais.

– En somme, dit Théorème (et il eut un ricanement nasal très amer, et amer aussi, le rictus). En somme, dit-il (et, mortifié, vexé jusqu'à l'ulcère, le sang de la colère lui montait aux oreilles et, déjà, dardaient ses yeux noirs*). En somme, dit Théorème, en somme, ton ambition serait de faire de moi un épicier?

– Mais non. C’est un rêve que je te raconte.
– C’est bien ce que je te disais. Tu rêves de me voir épicier. Avec une blouse.

– Oh! chéri, protesta tendrement Sabine. Si tu t’étais vu! Elle t’allait si bien, ta blouse d’épicier!

L’indignation fit jaillir Théorème hors du lit et crier qu’il était trahi. Ce n’était pas assez que le propriétaire le mît à la rue, que l’oncle de Limoges lui refusât le droit de manger, au moment même où il avait quelque chose là qui allait éclore. Cette œuvre grandiose, mais fragile, qu’il portait en lui, il fallait aussi que la femme qu’il avait le plus aimée la tournât en dérision et rêvât de la faire avorter. Lui-même, elle le vouait à l’épicerie. Pourquoi pas à l’Académie! Théorème, déambulant en pyjama dans son atelier, s’écriait d’une voix rauque, qui est celle de la douleur, et plusieurs fois il fit le geste de s’arracher le cœur pour le distribuer à son propriétaire, à son oncle de Limoges et à celle qu’il aimait. Sabine, déchirée, découvrait en tremblant à quelles profondeurs peuvent atteindre les souffrances d’un artiste et prenait conscience de sa propre indignité.

En rentrant chez lui, à midi, Lemurier trouva sa femme dans un grand désarroi. Elle avait même oublié de se rassembler, et lorsqu’il pénétra dans la cuisine, elle s’offrit à sa vue en quatre personnes distinctes, occupées à des besognes diverses, mais les yeux pareillement embués de mélancolie. Il en fut extrêmement contrarié.

– Allons, bon! dit-il. Voilà que mon insuffisance hypophysaire fait encore des siennes*. Il va falloir que je reprenne mon traitement.

Le malaise s’étant dissipé, il s’inquiéta de cette pernicieuse tristesse où il voyait Sabine se perdre chaque jour plus profondément.

– Binette (tel était le diminutif que d’excellents sentiments avaient poussé cet homme bon et tendre à choisir pour une jeune et adorée femme), dit-il, je ne peux plus supporter de te voir ainsi déprimée. Je finirai par en être malade moi-même. Dans la rue ou à mon bureau, en pensant à tes yeux tristes, le cœur me fond à l’improviste, et il m’arrive de pleurer sur mon buvard. Il se forme alors sur les verres de mes lunettes une buée que je suis obligé d’essuyer, et l’opération représente une perte de temps très appréciable, sans compter le mauvais effet que peut produire la vue de ces larmes, tant sur mes supérieurs que sur mes inférieurs. Enfin, je dirai même et surtout, cette tristesse qui emplit tes yeux clairs d’un charme, certes, indéfinissable, je n’en disconviens pas, mais douloureux, cette tristesse, j’en déplore l’inévitable retentissement sur ta santé, et j’entends te voir réagir avec vigueur et célérité contre un état d’esprit que j’estime dangereux. Ce matin, M.Porteur, notre fondé de pouvoir, un homme charmant d’ailleurs, d’une éducation parfaite et d’une compétence dont la louange n’est plus à faire, M.Porteur a eu la délicate attention de me donner une carte de pesage pour Longchamp*, car son beau-frère, qui est paraît-il une personnalité très parisienne*, a une grosse situation dans les courses. Comme tu as justement besoin de distractions...

Cet après-midi-là, pour la première fois de sa vie, Sabine s’en fut aux courses de Longchamp. Ayant acheté un journal en route, elle avait rêvé sur le nom d’un cheval qui s’appelait Théocrate VI et présentait, avec

son cher Théorème, une parenté onomastique imposant l'idée d'un présage favorable. Vêtue d'un manteau bleu en pataraz garni de chasoub*, Sabine portait un chapeau tonkinois avec demi-voilette en abat-jour, et il y avait bien des hommes qui la regardaient. Les premières courses la laissèrent à peu près indifférente. Elle songeait à son peintre bien-aimé en proie aux tourments de l'inspiration contrariée, et se représentait vivement la fulgurance de ses yeux noirs tandis qu'il œuvrait dans son atelier en s'épuisant à lutter contre les assauts d'une réalité sordide. Le désir lui vint de se dédoubler et de se transporter instantanément rue du Chevalier-de-la-Barre pour imposer ses mains fraîches sur le front brûlant de l'artiste, comme il est d'usage entre amants dans les situations angoisseuses. La crainte de le troubler dans l'effort de sa recherche l'empêcha d'y donner suite et bien mieux valut, car Théorème, au lieu d'être à son atelier, buvait un verre d'aramon sur un zinc de la rue Caulaincourt* et se demandait s'il n'était pas un peu tard pour aller au cinéma.

Enfin, les chevaux s'alignèrent pour le départ du Grand Prix du ministre de l'Enregistrement, et Sabine se mit à couvrir du regard le cheval Théocrate VI. Elle avait misé sur lui environ cent cinquante francs qui étaient toutes ses économies du moment, et comptait réaliser des gains suffisants pour apaiser le propriétaire de Théorème. Le jockey qui montait Théocrate VI portait une émouvante casaque partie de blanc et de vert, un vert tendre, délicat, léger, frêle et frais, comme pourrait l'être celui d'une laitue s'il en poussait au paradis. Le cheval lui-même était d'un noir d'ébène. Dès le départ, il prit la tête du peloton et s'en détacha de trois longueurs. Un pareil départ, de l'avis des turfistes, ne saurait faire présumer du résultat de la course, mais Sabine, déjà certaine du triomphe et soulevée par l'enthousiasme, se dressa en pied et cria: «Théocrate! Théocrate!» Autour d'elle, il y eut des sourires et des ricanements. Assis à sa droite, un vieillard ganté, distingué, monoclé, la regardait du coin de l'œil avec sympathie, ému par son ingénuité. Dans l'ivresse de la victoire, Sabine en vint à crier: «Théorème! Théorème!» Les voisins s'amusaient bruyamment de ces démonstrations et en oubliaient presque la course. Elle finit par s'en aviser et, prenant conscience de l'étrangeté de son attitude, devint rouge de confusion. Ce que voyant, le vieux monsieur ganté, distingué et monoclé, se leva en criant du plus fort qu'il put: «Théocrate! Théocrate!» Les rires se turent aussitôt et, par les chuchotements des voisins, Sabine apprit que ce galant homme n'était autre que lord Burbury.

Cependant, Théocrate VI avait perdu son avance et finissait dans les choux. Voyant ses espoirs s'effondrer, Théorème condamné à la misère et, en tant qu'artiste, à l'impuissance, Sabine poussa d'abord un soupir et eut ensuite un sanglot sec. Enfin, ses narines ayant frémi et soubresauté, il lui vint aux yeux une humidité. Lord Burbury eut grande compassion. Après échange de quelques propos, il lui demanda si elle ne voudrait pas devenir sa femme, car il avait un revenu annuel de deux cent mille livres sterling. Au même instant, Sabine eut une vision, celle de Théorème expirant sur un grabat d'hôpital et maudissant le nom du Seigneur et celui de son propriétaire. Pour l'amour de son amant et peut-être de la peinture, elle répondit au vieil homme qu'elle acceptait de devenir sa femme,

l'informant toutefois qu'elle ne possédait rien, pas même un nom, mais seulement un prénom, et encore des plus ordinaires: Marie. Lord Burbury trouva cette singularité des plus piquantes et se réjouit de l'effet qu'elle produirait sur sa sœur Emily, vierge d'un certain âge, qui avait voué son existence au maintien des traditions honorables dans les familles historiques du royaume. Sans attendre la fin de la dernière course, il partit en voiture avec sa fiancée pour l'aérodrome du Bourget*. A six heures, ils arrivaient à Londres, et à sept heures, ils étaient mariés.

Pendant qu'elle se mariait à Londres, Sabine dînait rue de l'Abreuvoir en face de son mari, Antoine Lemurier. Il trouvait qu'elle avait déjà meilleure mine et lui parlait avec bonté. Touchée de cette sollicitude, elle fut prise de scrupules, se demandant si elle pouvait épouser lord Burbury sans contrevenir aux lois humaines et divines. Question épineuse qui en impliquait une autre, celle de la consubstantialité* de l'épouse d'Antoine et de celle du lord. En admettant même que chacune d'elles fût une personne physique autonome, il restait que le mariage, s'il se consomme sous des espèces charnelles, est d'abord une union des âmes. En fait, ces scrupules étaient excessifs. La législation du mariage ayant omis de considérer le cas d'ubiquité, Sabine était libre d'agir à sa volonté et pouvait même, de bonne foi, se croire en règle avec Dieu, puisqu'il n'est bulle, bref, rescrit ou décrétale, qui ait seulement effleuré le problème. Mais elle avait la conscience trop haute pour prendre avantage de ces raisons d'avocat*. Aussi crut-elle devoir considérer son mariage avec lord Burbury comme une conséquence et un prolongement de l'adultère, lequel ne se justifiait en rien et restait parfaitement damnable*. En réparation à Dieu, à la société et à son époux qu'elle offensait ainsi tous les trois, elle s'interdit de revoir jamais Théorème. Du reste, elle aurait eu honte de reparaître devant lui après consommation d'un mariage alimentaire consenti, certes, pour sa gloire et pour son repos, mais qu'elle regardait avec une candeur honorable comme une flétrissure à leur amour.

Il faut le dire, les débuts de son existence en Angleterre rendirent supportables les remords de Sabine et même la douleur de l'absence. Lord Burbury était vraiment un personnage considérable. Outre qu'il était très riche, il descendait en ligne directe de Jean sans Terre, lequel, circonstance peu connue des historiens, avait contracté un mariage morganatique avec Ermessinde de Trencavel et en avait eu dix-sept enfants, tous morts en bas âge, à l'exception du quatorzième, Richard-Hugues, fondateur de la maison de Burbury. Entre autres privilèges enviés par toute la noblesse anglaise, lord Burbury avait celui, exclusif, d'ouvrir son parapluie dans les appartements du roi, et sa femme une ombrelle. Aussi, son mariage avec Sabine fut-il un événement considérable. La nouvelle lady fut l'objet d'une curiosité généralement bienveillante, quoique sa belle-sœur essayât de faire courir le bruit qu'elle était naguère danseuse à Tabarin. Sabine qui, en Angleterre, s'appelait Marie, était très prise par ses obligations de grande dame. Réceptions, thés, tricots de charité, golf, essayages ne lui laissaient pas un moment pour bâiller. Toutefois, ces occupations variées ne lui faisaient pas oublier Théorème.

Le peintre n'eut aucun doute sur la provenance des chèques qu'il recevait régulièrement d'Angleterre, et s'accommoda parfaitement de ne plus voir Sabine dans son atelier. Délivré de ses préoccupations matérielles par des mensualités qui s'élevaient à une vingtaine de mille francs, il s'aperçut qu'il traversait une période d'hypersensibilité peu favorable à l'accomplissement de son œuvre, et qu'il avait besoin de se décanter. En conséquence, il s'accorda une année de repos, quitte à la prolonger si le besoin lui en apparaissait. On le vit de plus en plus rarement à Montmartre. Il se décantait dans les bars de Montparnasse et les boîtes des Champs-Élysées où il vivait de caviar et de champagne avec des filles coûteuses. Ayant appris qu'il menait une vie plutôt désordonnée, Sabine, avec une ferveur intacte, songea qu'il poursuivait quelque formule d'art goyesque mariant les jeux de la lumière et les impures sous-jacences du masque féminin*.

Un après-midi qu'elle rentrait de son château de Burbury où elle avait passé trois semaines, lady Burbury, en pénétrant dans sa somptueuse demeure de Madison Square, trouva quatre cartons contenant respectivement: une robe du soir en éléas, une robe d'après-midi en crêpe romain, une robe de sport en lainage et un tailleur classique en sparadra. Ayant éloigné sa femme de chambre, elle se multiplia par cinq pour essayer robes et tailleur. Lord Burbury entra par mégarde.

– Chère! s'écria-t-il, mais vous avez quatre sœurs ravissantes. Et vous ne le disiez pas!

Au lieu de se rassembler, lady Burbury se troubla et crut devoir répondre:

– Elles viennent d'arriver. Alphonsine est mon aînée d'un an. Brigitte est ma sœur jumelle. Barbe et Rosalie sont mes deux cadettes, également jumelles. On dit qu'elles me ressemblent beaucoup.

Les quatre sœurs furent bien accueillies dans la haute société et partout fêtées. Alphonsine épousa un milliardaire américain, roi du cuir embouti, et traversa l'Atlantique avec lui; Brigitte, le maharadjah de Gorisapour qui l'emmena dans sa résidence princière; Barbe, un illustre ténor napolitain qu'elle accompagna dans ses tournées à travers le monde; Rosalie, un explorateur espagnol qui s'en fut avec elle en Nouvelle-Guinée observer les mœurs curieuses des Papous.

Ces quatre mariages, célébrés presque simultanément, firent beaucoup de bruit en Angleterre et même sur le continent. A Paris, les journaux en parlèrent avec intérêt et donnèrent des photos. Un soir, dans la salle à manger de la rue de l'Abreuvoir, Antoine Lemurier dit à Sabine;

– Tu as vu les photos de lady Burbury et de ses quatre sœurs? C'est étonnant ce qu'elles peuvent te ressembler, sauf que toi, tu as les yeux plus clairs, le visage plus allongé, la bouche moins grande, le nez plus court, le menton moins fort. Demain, j'emporterai le journal avec ta vraie photo pour les montrer à M.Porteur. Il ne va pas en revenir.*

Antoine se mit à rire, parce qu'il était content d'étonner M.Porteur, le fondé de pouvoir de la S.B.N.C.A.

– Je ris en pensant à la tête de M.Porteur, expliqua-t-il. Pauvre M.Porteur! A propos, il m'a encore donné une carte de pesage mercredi.

Qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis?

– Je ne sais pas, répondit Sabine. C'est très délicat.

La mine soucieuse, elle se demandait s'il convenait à Lemurier d'envoyer ou non des fleurs à Mme Porteur, la femme de son supérieur hiérarchique. Et dans le même instant, lady Burbury, assise à une table de bridge en face du comte de Leicester; la bégum de Gorisapour, étendue dans son palanquin porté à dos d'éléphant; Mrs.Smithson, occupée dans l'Etat de Pennsylvanie à faire les honneurs de son chateau Renaissance synthétique; Barbe Cazzarini dans une loge de l'Opéra de Vienne où ténorisait son illustrissime; Rosalie Valdez y Samaniego, couchée sous la moustiquaire, dans une hutte d'un village de Papouasie, toutes étaient pareillement absorbées et s'interrogeaient sur l'opportunité d'offrir des fleurs à Mme Porteur.

Théorème, informé par les journaux de ces festivités nuptiales, n'avait eu aucune hésitation en voyant les photos qui en illustraient les reportages et ne doutait pas que toutes ces mariées fussent de nouvelles incarnations de Sabine. Sauf celui de l'explorateur, qui lui paraissait exercer un métier peu lucratif, il trouvait le choix des époux tout à fait judicieux. Ce fut vers cette époque qu'il sentit le besoin de revenir à Montmartre. Le climat pluvieux de Montparnasse et l'aridité bruyantes des Champs-Élysées le lassaient. En outre, les mensualités de lady Burbury lui donnaient plus de relief dans les cafés de la Butte que dans des établissements étrangers. Du reste, il ne changea rien à son genre de vie et ne tarda pas à se faire à Montmartre une réputation de noctambule tapageur, buveur et partousier. Ses amis s'amusaient au récit de ses frasques et, un peu envieux de sa nouvelle opulence dont ils profitaient pourtant, répétaient avec satisfaction qu'il était perdu pour la peinture. Ils prenaient la peine d'ajouter que c'était dommage, vu qu'il avait un authentique tempérament d'artiste. Sabine eut connaissance de la mauvaise conduite de Théorème et comprit qu'il était engagé sur une pente fatale. Sa foi en lui et en ses destins s'en trouva ébranlée, mais elle ne l'en aima que plus tendrement et s'accusa d'être à l'origine de sa déchéance. Pendant près d'une semaine elle se tordit les mains aux quatre coins du monde*. Un soir, à minuit, qu'elle revenait du cinéma en compagnie de son mari, elle vit, au carrefour Junot-Girardon, Théorème accroché aux bras de deux filles éméchées et hilares. Lui-même, saoul perdu, vomissait un vin noir et éructait d'ignobles injures à l'adresse des deux créatures dont l'une lui tenait la tête en l'appelant familièrement mon cochon, tandis que l'autre, en termes de corps de garde, évaluait badinement ses moyens d'amoureux. Ayant reconnu Sabine, il tourna vers elle son visage souillé, hoqueta le nom de Burbury qu'il fit suivre d'un bref, mais révoltant commentaire, et s'effondra au pied d'un bec électrique. A dater de cette rencontre, il ne fut plus pour elle qu'un objet de haine et de dégoût, qu'elle se promit d'oublier.

Quinze jours plus tard, lady Burbury qui résidait en compagnie de son époux dans leur domaine de Burbury, s'éprenait d'un jeune pasteur des environs, venu déjeuner au château. Il n'avait pas les yeux noirs, mais bleu pâle, non plus la bouche voluptueuse, mais pincée, avalée, et l'air

propre, rincé, la conscience froide et récurée des gens résolus à mépriser ce qu'ils ignorent. Dès le premier déjeuner, lady Burbury fut éperdument amoureuse. Le soir, elle dit à son mari :

– Je ne vous l'avais pas dit, mais j'ai encore une sœur. Elle s'appelle Judith.

La semaine suivante, Judith vint au château où elle déjeuna en compagnie du pasteur qui se montra poli, mais distant, comme il convenait à l'égard d'une catholique, réceptacle et véhicule de mauvaises pensées. Après déjeuner, ils firent ensemble un tour de parc et Judith, avec à-propos et comme par hasard, cita le *Livre de Job*, les *Nombres* et le *Deutéronome*.* Le révérend comprit que le terrain était bon. Huit jours plus tard, il eut converti Judith, quinze autres plus tard, épousée. Leur bonheur fut bref. Le pasteur n'avait que des conversations édifiantes, et jusque sur l'oreiller il prononçait des paroles révélant une grande élévation de pensée. Judith s'ennuyait si fort en sa compagnie qu'elle profita d'une promenade qu'ils faisaient ensemble sur un lac d'Ecosse pour se noyer accidentellement. En réalité, elle se laissa couler en retenant sa respiration et, dès qu'elle eut disparu au regard de son époux, opéra un rassemblement partiel dans le sein de lady Burbury. Le révérend eut un chagrin affreux, remercia néanmoins le Seigneur de lui avoir envoyé cette épreuve et fit élever dans son jardin une petite stèle *in memoriam*.

Cependant, Théorème s'inquiétait de ne pas recevoir l'argent de sa dernière mensualité. Croyant d'abord à un simple retard, il s'efforça de prendre patience, mais après avoir vécu sur son crédit pendant plus d'un mois, il se résolut à entretenir Sabine de ses ennuis. Trois matins de suite, il se posta vainement rue de l'Abreuvoir pour la surprendre et la rencontra par hasard un soir à six heures.

– Sabine, lui dit-il, je te cherchais depuis trois jours.

– Mais, monsieur, je ne vous connais pas, répondit Sabine.

Elle voulut passer son chemin. Théorème lui mit la main à l'épaule.

– Voyons, Sabine, quelle raison as-tu d'être fâchée contre moi ? J'ai fait ce que tu as voulu. Un beau jour, tu as décidé de ne plus venir chez moi et j'ai souffert en silence, sans même te demander pourquoi tu renonçais à nos rencontres.

– Monsieur, je ne comprends rien à ce que vous dites, mais votre tutoiement et vos allusions incompréhensibles sont injurieuses pour moi. Laissez-moi passer.

– Sabine, tu ne peux pas avoir tout oublié. Souviens-toi.

N'osant encore aborder la question des subsides, Théorème s'efforçait de recréer une apparence d'intimité. Pathétique, il évoquait des souvenirs émouvants et retraçait l'histoire de leurs amours. Mais Sabine le regardait avec des yeux étonnés, un peu effrayés, et protestait avec moins d'indignation que de stupeur. Le garçon s'entêtait.

– Enfin, rappelle-toi cet été, ces vacances que nous avons passées ensemble en Bretagne, notre chambre sur la mer.

– Cet été ? Mais j'ai passé mes vacances avec mon mari en Auvergne !

– Naturellement ! si tu te retranches derrière des faits !*

– Comment! si je me retranche derrière des faits! Vous vous moquez de moi ou bien vous perdez la raison. Laissez-moi passer ou j'appelle!

Théorème, irrité par une mauvaise foi aussi patente, la saisit par les bras et se mit à la secouer en jurant le nom de Dieu. Sabine aperçut alors son mari qui passait de l'autre côté de la rue sans les voir et l'appela par son prénom. Il vint à elle et, sans comprendre la situation, salua Théorème.

– Ce monsieur que je vois pour la première fois de ma vie, expliqua Sabine, m'a arrêtée dans la rue. Et, non content de me tutoyer, il me traite comme si j'avais été sa maîtresse, en m'appelant chérie et en évoquant de prétendus souvenirs de ce qu'auraient été nos amours passées.

– Qu'est-ce à dire, monsieur? interrogea, hautain, Antoine Lemurier. Dois-je conclure que vous avez voulu vous livrer à de tortueuses et inqualifiables manœuvres? Quoi qu'il en soit, vous ne me persuaderez pas qu'elles sont d'un galant homme, je vous avertis.

– C'est bon, grommela Théorème, je ne veux pas abuser de la situation.*

– Abusez, monsieur, ne vous gênez pas, lui dit Sabine en riant. Et se tournant vers Antoine: entre autres souvenirs de nos amours supposées, monsieur évoquait tout à l'heure celui d'un séjour de trois semaines qu'il aurait fait avec moi l'été dernier sur une plage bretonne. Qu'en dis-tu!

– Mettons que je n'aie rien dit,* ragea Théorème.

– Vous n'avez certainement rien de mieux à faire, approuva l'époux. Sachez, monsieur, que ma femme et moi nous ne nous sommes pas quittés de tout l'été et que nous avons passé nos vacances...

– Sur un lac d'Auvergne, coupa Théorème. C'est entendu.

– Comment le savez-vous? demanda ingénument Sabine.

– Mon petit doigt, un jour qu'il était en caleçon de bain sur une plage bretonne.

Cette réponse parut laisser la jeune femme pensive. Le peintre la regardait avec des yeux très noirs. Elle sourit et interrogea:

– En somme, si j'ai bien compris, vous prétendez que je me trouvais en même temps sur un lac d'Auvergne avec mon mari et sur une plage bretonne avec vous?

Théorème cligna un œil et fit signe que oui. Son cas devint clair pour Antoine Lemurier qui se tint prêt à lui décocher un coup de pied dans le ventre.

– Monsieur, dit néanmoins cet homme bon, je suppose que vous n'êtes pas seul dans la vie. Sans doute avez-vous quelqu'un qui s'occupe de vous: un ami, une femme, des parents. Si vous habitez le quartier, je peux vous reconduire chez vous.

– Vous ne savez donc pas qui je suis? s'étonna le peintre.

– Excusez-moi.

– Je suis Vercingétorix*. Pour mon retour, ne vous inquiétez pas. Je vais prendre le métro à Lamarck et j'arriverai à Alésia* pour dîner. Allons, bonsoir, et rentrez vite caresser votre bourgeoise.

Théorème, en prononçant ces derniers mots, toisa Sabine avec toute l'insolence possible et s'éloigna en faisant entendre plusieurs ricanements

atroces. Le pauvre garçon ne se dissimulait pas qu'il était fou et s'étonnait de n'en avoir pas eu la révélation plus tôt. La preuve de sa folie était facile à faire. Si les vacances bretonnes et l'ubiquité de Sabine n'avaient jamais eu de réalité que dans son esprit, c'était bien là l'illusion d'un fou. Supposé au contraire que tout fût vrai, Théorème se trouvait dans la situation d'un homme qui peut témoigner d'une vérité absurde, ce qui est le propre des aliénés mentaux. La certitude de sa démence affecta le peintre très profondément. Il devint sombre, renfermé, soupçonneux, évitant ses amis et décourageant leurs avances. Il fuyait pareillement la société des filles, ne fréquentait plus les cafés de la Butte et restait confiné dans son atelier à méditer sur sa folie. A moins de perdre la mémoire, il ne voyait pas qu'il pût guérir un jour. La solitude eut ce résultat heureux de le ramener à la peinture. Il se mit à peindre avec un acharnement farouche, une violence souvent démentielle. Son très beau génie, qu'il éparpillait autrefois dans les cafés, dans les bars et dans les alcôves, se mit à briller, puis à resplendir, puis à fulgurer. Après six mois d'efforts, de recherches passionnées, il se fut pleinement réalisé et ne peignit plus que des chefs-d'œuvre, presque tous immortels. Citons entre autres sa fameuse *Femme à neuf têtes* qui a déjà fait tant de bruit, et son si pur et pourtant si troublant *Fauteuil Voltaire*. Son oncle de Limoges était bien content.

Cependant, lady Burbury grossissait des œuvres du pasteur. Hâtons-nous de le dire, il n'y avait rien dans la conduite de l'un ni de l'autre qui eût été contraire à l'honneur, mais Judith, en se repliant dans le sein de sa sœur, y avait porté le fruit, encore à l'état de promesse, de son union avec le révérend. Lady Burbury accoucha, non sans une petite gêne morale, d'un garçon bien constitué que le pasteur baptisa avec indifférence. L'enfant fut prénommé Antony, et il n'y a rien d'autre à en dire. Vers le même temps, la begum de Gorisapour mit au monde deux jumeaux ne devant rien qu'au maharajah lui-même. Il y eut de grandes réjouissances et le peuple, comme c'est l'usage là-bas, offrit aux nouveaux nés leur pesant d'or fin. De leur côté, Barbe Cazzarini et Rosalie Valdez y Samaniego devinrent mères, l'une d'un garçon, l'autre d'une fille. Il y eut des réjouissances aussi.

Mrs.Smithson, l'épouse du milliardaire, ne suivit pas l'exemple de ses sœurs et tomba malade assez gravement. Pendant sa convalescence, qu'elle passa en Californie, elle se mit à lire de ces dangereux romans qui vous montrent sous un jour trop charmant les couples infâmes abîmés dans le péché, et où les auteurs ne craignent même pas de nous décrire – avec une damnable complaisance, mais aussi, hélas, avec quelles paroles flatteuses, quel art de colorer l'horrible vérité, de rendre aimables les plus révoltantes situations, d'en nimber et transfigurer les acteurs, tout en nous amenant démoniaquement à nous faire oublier, sinon approuver (cela s'est vu) le caractère véritable de ces odieuses pratiques – ne craignent donc même pas de nous décrire les plaisirs de l'amour et les recherches de la volupté. Il n'y a rien de plus mauvais que ces livres-là. Mrs.Smithson eut la faiblesse de s'y laisser prendre. Elle commença par soupirer et en vint à raisonner. «J'ai, se dit-elle, cinq maris, et j'en ai eu jusqu'à six à la fois. Je n'ai eu qu'un amant, et il m'a donné plus de joies en six mois qu'en un an

tous mes époux ensemble. Encore était-il indigne de mon amour. Je l'ai abandonné par un scrupule de conscience. (Ici soupirait Mrs.Smithson et laissait courir sous le pouce les pages de son roman.) Les amants de *L'Amour m'éveille* ne savent pas ce que c'est que d'avoir des scrupules. Et ils sont heureux comme des bœufs (elle voulait dire comme des dieux). Mes scrupules, à moi, sont injustifiables, car en quoi consiste le péché d'adultère? A faire hommage à autrui de ce qui n'est dû qu'à un seul. Mais moi, rien ne m'empêche d'avoir un amant et de me garder intacte à Smithson.»

Ces réflexions ne devaient pas tarder à porter des fruits. Le pire était qu'elle ne fût pas seule à les faire, et que le poison s'insinuât en même temps, selon les lois de l'ubiquité, dans l'esprit de ses sœurs. Aux derniers jours de sa convalescence sur la plage californienne de Dorado, Mrs.Smithson alla un soir au concert. On jouait la *Sonate au clair de lune* en jazz-hot*. Le charme de Beethoven et de sa musique endiablée* agit sur son imagination de telle sorte qu'elle devint amoureuse du joueur de batterie, lequel embarquait le surlendemain pour les Philippines. Quinze jours plus tard, elle dépêchait un double à Manille, cueillait le musicien à son arrivée et s'en faisait aimer. Dans le même temps, lady Burbury s'éprenait d'un chasseur de panthères au seul vu de sa photo dans un magazine et lui déléguait un double à Java. La femme du ténor, en quittant Stockholm, y laissa un double pour faire la connaissance d'un jeune choriste qu'elle avait remarqué à l'Opéra, tandis que Rosalie Valdez y Samaniego, dont le mari venait d'être mangé par une tribu papoue à l'occasion d'une fête religieuse, se multipliait par quatre pour l'amour d'autant de beaux garçons rencontrés dans différents ports océaniques.

Bientôt, la malheureuse ubiquiste fut saisie d'une frénésie de luxure* et eut des amants sur tous les points du globe. Le nombre en augmentait au rythme d'une progression géométrique dont la raison était 2,7. Cette phalange dispersée comprenait des hommes de toutes sortes: des marins, des planteurs, des pirates chinois, des officiers, des cow-boys, un champion d'échecs, des athlètes scandinaves, des pêcheurs de perles, un commissaire du peuple, des lycéens, des toucheurs de bœufs, un matador, un garçon boucher, quatorze cinéastes, un raccommodeur de porcelaine, soixante-sept médecins, des marquis, quatre princes russes, deux employés de chemins de fer, un professeur de géométrie, un bourrelier, onze avocats, et il faut bien en passer. Signalons pourtant un membre de l'Académie française en tournée de conférences dans les Balkans, avec toute sa barbe. Dans une seule des îles Marquises, la race lui ayant paru belle, l'insatiable amoureuse s'y multiplia par trente-neuf. En l'espace de trois mois, elle se fut répandue sur le globe en neuf cent cinquante exemplaires. Six autres mois plus tard, ce nombre atteignait aux environs de dix-huit mille, ce qui est considérable. La face du monde en était presque changée. Dix-huit mille amants subissaient l'influence de la même femme, et à leur insu s'établissait entre eux une sorte de parenté dans leur manière de vouloir, de sentir, d'apprécier. En outre, façonnés par ses conseils et par le même désir de lui plaire, ils en venaient à se ressembler par le maintien, la démarche, le port du veston et la couleur de la cravate, et même par des

expressions de physionomie. C'est ainsi que le professeur de géométrie ressemblait à un pirate chinois et l'académicien, en dépit de sa barbe, au matador. Il se créait un type d'homme dont les caractères somatiques échappaient d'ailleurs à tout examen*. Sabine avait pris l'habitude de fredonner une chanson qui commençait ainsi: *Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux*. Elle courut sur les lèvres de ses innombrables amants, de leurs amis et connaissances, et devint une rengaine internationale. Les gangsters de Al Capone la chantaient en dévalisant la banque principale de Chicago, comme aussi les pirates de Wou-Nai-Na, en pillant les jonques du fleuve Bleu, et les immortels en rédigeant le dictionnaire de l'Académie. Enfin, la silhouette de Sabine, son profil, la forme de ses yeux, l'expression de ses jambes, semblaient devoir imposer bientôt de nouveaux canons de la beauté féminine. Les grands voyageurs, en particulier les reporters, s'étonnaient de retrouver en tous lieux la même femme, si parfaitement semblable à elle-même. Les journaux s'en émurent, le monde scientifique proposa plusieurs explications du phénomène, ce qui donna lieu à de grandes querelles qui ne sont pas près de finir. La théorie semi-finaliste du nivellement des races par mutation de gènes et option infraconsciente de l'espèce prévalut généralement dans le public. Lord Burbury, qui suivait ces débats d'assez près, commençait à regarder sa femme d'un drôle d'air.

Rue de l'Abreuvoir, Sabine Lemurier, dans un calme apparent, continuait à mener une existence d'épouse attentive et de bonne ménagère, allait au marché, cuisait les bifteques, recousait les boutons, faisait durer le linge de son mari, échangeait des visites avec les femmes de ses collègues et écrivait ponctuellement au vieil oncle de Clermont-Ferrand. Au contraire de ses quatre sœurs, elle semblait n'avoir pas voulu suivre les suggestions perfides des romans de Mrs.Smithson et s'était interdit de se multiplier pour suivre des amants. On jugera cette précaution spécieuse, artificieuse et hypocrite, puisque Sabine et ses innombrables sœurs pécheresses n'étaient qu'une seule et même personne. Mais les plus grands pécheurs ne sont jamais entièrement abandonnés de Dieu, qui entretient une lueur dans les ténèbres de ces pauvres âmes. C'était sans nul doute cette lueur-là qui se trouvait ainsi matérialisée dans un dix-huit millième de notre amoureuse innombrable. A la vérité, elle entendait d'abord rendre hommage à la primauté d'Antoine Lemurier en tant qu'époux légal. Sa conduite à son égard témoigna constamment de cet honorable souci. Lemurier étant tombé malade au moment où il venait de faire de mauvaises spéculations et de s'endetter lourdement, il arriva que le ménage se trouva dans une gêne extrême, voisine de la misère. Bien souvent, l'argent manquait à la fois pour la pharmacie, le pain et le proprio. Sabine vécut là des jours angoissés, mais sut résister, lors même que l'huissier cognait à la porte et qu'Antoine réclamait le curé, à la tentation de recourir aux millions de lady Burbury ou de Mrs.Smithson. Pourtant, assise au chevet du malade et épiant son souffle difficile, elle restait attentive aux ébats de ses sœurs (elles étaient alors quarante-sept mille), présente à tous leurs gestes et écoutant cette immense rumeur lascive qui lui arrachait parfois un soupir. Les dents serrées, le teint animé

et la pupille légèrement dilatée, elle ressemblait parfois à une téléphoniste surveillant un vaste standard avec une application passionnée.

Quoique participant à (et participant de) cette mêlée voluptueuse, multiplicité impudique, fornicante, transpirante, gémissante, et y prenant plaisir (nécessairement, par nécessité et nécessaire et absolue conformité de conformation), quoique donc, Sabine restait inapaisée et l'âme appétente. C'est qu'elle s'était reprise à aimer Théorème avec le ferme propos de le lui laisser ignorer. Peut-être ses quarante-sept mille amants n'étaient-ils qu'un dérivatif à cette passion sans espoir. Il est permis de le penser.* D'autre part, on peut supposer qu'elle était simplement et irrésistiblement aspirée par un destin en forme d'entonnoir (Cf. cette pensée de Charles Fourier que chacun peut lire sur le socle de sa statue, au confluent du boulevard de Clichy et de la place Clichy: *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*). Sabine avait été informée d'abord par sa crémillère, ensuite par les journaux, des succès de Théorème. Dans une exposition, elle avait, le cœur ébloui et la buée à l'œil, admiré sa *Femme à neuf têtes*, si tendre et si tragiquement irréaliste et pour elle allusive. Son ancien amant lui apparaissait purifié, racheté, rédimé, rétamé, battant neuf et lumière. Pour lui seul, elle osait prier, prier pour qu'il eût bon lit, bonne table, fraîcheur d'âme en toute saison, aussi pour que sa peinture devînt de plus en plus belle.

Théorème avait toujours les yeux noirs, mais sa folie l'avait quitté, bien qu'il disposât des mêmes arguments pour en faire la preuve. Sagement, il s'était dit qu'il existe d'excellentes raisons pour n'importe quoi, qu'il en existait sûrement pour infirmer la preuve de sa folie, et il n'avait pas pris la peine de les chercher. Toutefois, sa vie demeurerait à peu près la même, laborieuse et le plus souvent solitaire. Selon le souhait de Sabine, sa peinture devenait de plus en plus belle, et les critiques d'art disaient des choses très fines sur la spiritualité de ses toiles. On ne le rencontrait guère dans les cafés et, en présence de ses amis mêmes, il avait la parole rare, le visage et le maintien triste des hommes qui ont épousé une grande douleur. C'est qu'il avait opéré un sérieux retour sur lui-même et jugé sa conduite passée à l'égard de Sabine. Conscient de sa bassesse, il en rougissait vingt fois par jour, se traitant à haute voix de butor, de mufle, de crapaud panard et venimeux, de cochon rengorgé. Il aurait voulu s'accuser devant Sabine, implorer son pardon, mais il se jugeait trop indigne. Ayant fait un pèlerinage à la plage bretonne, il en rapporta deux toiles admirables, à faire sangloter un épicier, et aussi un souvenir aiguisé de sa muflerie. Il entraînait tant d'humilité dans sa passion pour Sabine qu'il regrettait maintenant d'avoir été aimé.

Antoine Lemurier, qui avait manqué mourir, sortit heureusement de maladie, reprit son service au bureau et, tant bien que mal, pansa ses plaies d'argent. Durant cette épreuve, les voisins s'étaient réjouis en pensant que le mari allait crever, le mobilier être vendu, la femme à la rue. Tous étaient d'ailleurs d'excellentes gens, des cœurs d'or, comme tout le monde, et n'en voulaient nullement au ménage Lemurier, mais voyant se jouer auprès d'eux une sombre tragédie avec rebonds, péripéties, beuglements de proprio, huissier et fièvre montante, ils vivaient anxieusement dans

l'attente d'un dénouement qui fût digne de la pièce. On en voulut à Lemurier de n'être pas mort. C'est lui qui avait tout foutu par terre. En représailles, on se mit à plaindre sa femme et à l'admirer. On lui disait: «Madame Lemurier, quel courage vous avez eu, on a bien pensé à vous, je voulais monter vous voir, Frédéric me disait non, tu vas déranger, mais je me tenais au courant, et je l'ai dit souvent et encore hier à M. Brevet: Mme Lemurier a été extraordinaire; admirable, elle a été.» Ces choses-là étaient dites, autant que possible, devant Lemurier, ou bien elles lui étaient répétées par la concierge ou par le trois-pièces du cinquième, ou par le porte-de-face du troisième, si bien que le pauvre homme en vint à juger insuffisante l'expression de sa propre reconnaissance. Un soir, sous la lampe, Sabine lui parut lasse. Elle en était à son cinquante-six millième amant, un capitaine de gendarmerie, bel homme, qui débouclait son ceinturon dans un hôtel de Casablanca en lui disant qu'après bien bouffer et un bon cigare, l'amour est chose divine. Antoine Lemurier, qui regardait sa femme avec vénération, lui prit la main et y appuya les lèvres.

– Chérie, lui dit-il, tu es une sainte. Tu es la plus douce des saintes, la plus belle. Une sainte, une vraie sainte.

La dérision involontaire de cet hommage et de ce regard adorant accabla Sabine. Elle retira sa main, fondit en larmes et, s'excusant sur ses nerfs, passa dans sa chambre. Comme elle mettait ses bigoudis, l'académicien à la barbe fleurie mourut d'une rupture d'anévrisme dans un restaurant d'Athènes où il était attablé avec Sabine qui s'appelait là-bas Cunégonde et passait pour sa nièce. Cunégonde peut paraître un prénom recherché, voire littéraire, mais qu'on veuille bien y songer: il n'y a pas cinquante-six mille saintes au calendrier, et il fallait bien les honorer toutes. Assurée que la dépouille du grand homme serait bien traitée, Cunégonde se replia dans le sein de Sabine qui l'expédia le lendemain matin dans une baraque de la zone en expiation de l'injure nombreuse faite à Antoine Lemurier.

Cunégonde, sous le nom de Louise Mégnin, élut domicile dans l'une des plus pauvres cabanes de la zone Saint-Ouen*, celles qui s'élèvent au fond de l'ignoble cité, devant les grandes meules de détritiss tassés en un terreau friable aux noires senteurs de cendre et d'humanité. Sa baraque, faite de vieux bois de démolition et de papier toile goudronné, comprenait deux chambres séparées par une cloison en planches et dont l'une abritait un vieillard catarrheux et asthénique, soigné par un gamin idiot qu'il injurait jour et nuit d'une voix d'agonisant. Louise Mégnin devait mettre longtemps à s'habituer à ce voisinage, de même qu'à la vermine, aux rats, aux odeurs, à la rumeur des bagarres, à la grossièreté des zoniers et à tous les inconvénients sordides qu'imposait l'existence dans ce dernier cercle de l'enfer terrestre. Lady Burbury et ses sœurs mariées, comme aussi les cinquante-six mille amoureuses (dont le nombre ne cessait de croître), en perdirent pendant plusieurs jours le goût de la nourriture. Lord Burbury s'étonnait parfois de voir sa femme pâlir, trembler du chef et des mains et ses yeux se révulser. «On me cache quelque chose», pensait-il. C'est tout simplement que dans sa bicoque, Louise Mégnin faisait tête à un rat ventru ou disputait son grabat aux

punaises, mais il ne pouvait pas le savoir. On supposera peut-être que cette descente expiatoire au séjour des damnés et des chiffonniers, dans la puanteur, la vermine, les plaies, les pustules, la faim, les couteaux, les loques, le vin dur et les gueulements d'abrutis, avait fait faire à la pécheresse multicorps un grand pas sur le chemin de la vertu. Mais non, au contraire. Louise Mégnin, ses cinquante-six mille sœurs (devenues soixante mille) et l'épouse tétracarne cherchaient à s'étourdir afin d'oublier la zone de Saint-Ouen. Au lieu de se délecter à ses souffrances comme il eût été juste et avantageux, Louise s'efforçait de ne rien voir, de ne rien entendre et se dispersait sur les cinq continents au spectacle de jeux impurs. C'était facile. Quand on a soixante mille paires d'yeux, on peut sans trop de peine se distraire du spectacle que nous offre l'une d'elles. Autant pour les oreilles.

Heureusement, la Providence veillait. Un soir, à la brune, l'air était très doux; les exhalaisons des baraques, des roulottes et des tas d'immondices se fondaient en odeurs profondes tirant sur la charogne; sur la zone flottait un brouillard léger estompant le décor bancal et les allées de mâchefer; des ménagères se traitaient de putains, d'ordures, de voleuses, et dans un café en planches, la radio donnait une interview du grand coureur cycliste Idée. Louise Mégnin emplissait un arrosoir à la borne-fontaine lorsqu'elle vit sortir d'une roulotte un homme monstrueux qui se dirigea vers la fontaine. Fait comme un gorille dont il avait la carrure, le faciès et les longs bras pendants à hauteur des genoux, il était chaussé de pantoufles et portait des leggings dépareillés. Il s'avança en roulant les épaules et s'arrêta auprès de Louise sans rien dire, ses petits yeux brillant dans sa face poilue. D'autres hommes l'avaient déjà abordée à la fontaine, certains même étaient venus rôder autour de sa bicoque, mais les plus frustes restaient soucieux d'observer quelques transitions rituelles. Celui-ci n'y pensait sûrement pas et sa résolution semblait aussi tranquille que s'il se fût agi de prendre l'autobus. Louise n'osait pas lever les yeux et regardait avec effroi les énormes mains pendantes, couvertes d'un poil noir et dru que la crasse collait par endroits en mèches rebelles. L'arrosoir plein, elle prit le chemin du retour et le gorille l'accompagna, toujours silencieux. Il marchait à côté d'elle à petits pas, à cause de ses jambes courtes et cagneuses disproportionnées au buste, et crachait parfois un jus de chique. «Enfin, pourquoi me suivez-vous?» demanda Louise. «Ma plaie recommence à couler», dit le gorille, et tout en marchant, il pinça l'étoffe de sa culotte qui collait à sa cuisse. Ils arrivaient à la bicoque. Transie de peur, Louise prit un pas d'avance, entra vivement et lui claqua la porte au nez. Mais avant qu'elle l'eût fermée à clé, il la repoussait d'une seule main et venait s'encadrer dans le chambranle. Sans prendre garde à sa présence, il promena sur sa cuisse des doigts précautionneux pour reconnaître à travers l'étoffe les contours de la plaie suppurante. Le manège dura longtemps. Dans la chambre voisine, le vieux égrenait des blasphèmes et, d'une voix de moribond, se plaignait que le gamin voulût l'assassiner. Louise, épouvantée, se tenait au milieu de la chambre, les yeux fixés sur le gorille. En se relevant, il vit son regard, lui fit signe de la main comme pour la faire patienter et, après avoir fermé la porte, posa sa chique sur une

chaise.

A Paris, à Londres, à Shanghai, à Bamako, à Bâton-Rouge, à Vancouver, à New-York, à Breslau, à Varsovie, à Rome, à Pondichéry, à Sydney, à Barcelone et sur tous les points du globe, Sabine, le souffle coupé, suivait les mouvements du gorille. Lady Burbury venait de faire son entrée dans un salon ami et la maîtresse de maison qui s'avancait à sa rencontre la vit reculer devant elle, le nez pincé, les yeux pleins d'horreur, jusqu'à ce qu'elle tombât assise sur les genoux d'un vieux colonel. A Napier (Nouvelle-Zélande), Ernestine, la dernière née des soixante-cinq mille, planta ses ongles très profondément dans les mains d'un jeune employé de banque qui se demanda ce qu'il fallait en penser. Sabine aurait pu résorber Louise Mégnin dans l'un de ses nombreux corps, elle ne fut pas sans y songer, mais il lui sembla qu'elle n'avait pas le droit de refuser cette épreuve.

Le gorille viola Louise Mégnin plusieurs fois. Dans les intervalles, il reprenait sa chique, puis la reposait sur la chaise. De l'autre côté de la cloison, le vieillard poursuivait ses litanies et, d'une main débile, lançant ses sabots par la chambre, essayait d'assommer son jeune compagnon qui éclatait à chaque fois d'un rire imbécile. La nuit était presque tombée. Dans la pénombre, les mouvements du gorille brassaient de lourdes odeurs de crasse, de nourriture gâtée, de bouc et de sanie, concentrées dans son poil de bête et dans ses vêtements. Enfin, ayant repris sa chique pour de bon, il posa une pièce de vingt sous sur la table, en homme qui sait vivre, et jeta en sortant: «Je reviendrai.»

Cette nuit-là, aucune des soixante-cinq mille sœurs ne put trouver le sommeil, et leurs larmes semblaient devoir ne jamais tarir. Elles voyaient bien, maintenant, que les plaisirs de l'amour décrits par les romans de Mrs.Smithson étaient de flatteuses illusions, et que le plus bel homme du monde, hors des liens sacrés du mariage, ne peut donner que ce qu'il a* – au fond (pensaient-elles), à peu de chose près ce qu'avait donné le gorille. Plusieurs milliers d'entre elles, s'étant querellées avec leurs amants qu'exaspéraient ces pleurs et ces mines dégoûtées, rompirent aussitôt leurs liaisons et cherchèrent un gagne-pain honorable. Les unes s'engagèrent dans les fabriques ou comme bonnes à tout faire, d'autres trouvèrent à s'employer dans des hôpitaux ou des asiles. Aux Marquises, il y en eut douze qui se casèrent dans des léproseries pour soigner les malades. Hélas! il ne faudrait pas croire que ce mouvement fut aussitôt général. Au contraire, de nouvelles multiplications de pécheresses vinrent compenser, et au-delà, ces glorieuses défections. Dans la promotion des repenties, certaines se laissèrent tenter et revinrent aux mauvais plaisirs.

Heureusement, le gorille faisait à Louise Mégnin de fréquentes visites. Comme il était toujours aussi laid, aussi brutal, et qu'il puait toujours très fort, sa lubricité était merveilleusement édifiante. A chaque fois qu'il venait dans la bicoque, un grand frisson de dégoût passait parmi les amoureuses, et il y en avait un millier ou deux qui se réfugiaient dans la dignité du travail et dans les bonnes œuvres, quitte à se raviser et à retomber dans l'ornière. En définitive, à ne considérer que les chiffres, Sabine ne progressait pas sensiblement dans la voie du bien, mais le

nombre de ses amants se stabilisait aux environs de soixante-sept mille, et cela seul était un progrès.

Un matin, le gorille arriva chez Louise Mégnin avec un grand sac de toile contenant huit boîtes de pâté de foie, six de saumon, trois fromages de chèvre, trois camemberts, six œufs durs, quinze sous de cornichons, un pot de rillettes, un saucisson, quatre kilos de pain frais, douze bouteilles de vin rouge, une de rhum, et aussi un phonographe datant de 1912, avec enregistrement sur cylindres, lesquels étaient au nombre de trois, et c'est à savoir, dans l'ordre des préférences du gorille: la *Chanson des blés d'or*, un monologue égrillard*, et le duo de Charlotte et de Werther*. Arriva donc le gorille avec son sac sur l'épaule, s'enferma dans la bicoque avec Louise Mégnin et n'en ressortit que le surlendemain à cinq heures après midi.

Des horreurs qui se perpétrèrent pendant ces deux jours de tête-à-tête, il est convenable de ne rien dire. Ce qu'il faut savoir, c'est que, dans le même temps, vingt mille amoureuses, désabusées, abandonnèrent leurs amants pour se consacrer à des tâches ingrates et secourir les affligés. Il est vrai aussi que neuf mille d'entre elles (presque la moitié) retombèrent dans le péché. Mais le bénéfice était bon. Dès lors, les gains furent à peu près constants, malgré les retours et les rechutes. Ces corps innombrables n'étant mus que par une seule âme, on s'étonnera peut-être que le résultat n'ait pas été plus prompt. Mais les habitudes de l'existence, voire et surtout les plus quotidiennes, les plus anodines, les plus apparemment insignifiantes, sont comme des adhérences de l'âme à la chair. On le vit bien pour Sabine. Celles de ses sœurs qui menaient une vie de patachon, un amant aujourd'hui, un autre demain et tous les jours faire la valise, vinrent les premières à résipiscence. La plupart des autres tenaient au vice par un apéritif à l'heure fixe, un appartement commode, un rond de serviette au restaurant, un sourire de la concierge, un chat siamois, un lévrier, une mise en plis hebdomadaire, un poste de radio, une couturière, un fauteuil profond, des partenaires de bridge, et enfin par la présence régulière de l'homme, par des opinions échangées avec lui sur le temps, les cravates, le cinéma, la mort, l'amour, le tabac ou le torticolis. Néanmoins, ces retranchements semblaient devoir tomber les uns après les autres. Chaque semaine, le gorille passait chez Louise des deux et trois jours d'affilée et il se saoulait dégoûtamment et il était monstrueux d'entrain, de puanteur et de purulences. Des milliers et des milliers d'amoureuses battaient leur coulpe, se ruaient à la pureté et aux bonnes œuvres, revenaient à la fange, en ressortaient, hésitaient, délibéraient, choisissaient, tâtonnant, butant, se déprenant et se reprenant et, pour le plus grand nombre, se mettant finalement à carreau et à coi dans une vie de chasteté, de travail, d'abnégation. Emmerveillés et haletants, les anges se penchaient aux barrières du ciel pour suivre ce combat glorieux, et lorsqu'ils voyaient le gorille entrer chez Louise Mégnin, ils ne pouvaient pas s'empêcher d'entonner un joyeux cantique. Dieu lui-même venait jeter un coup d'œil de temps en temps. Mais il était loin de partager l'enthousiasme des anges, qui le faisait sourire, et il lui arrivait de les tancer (mais paternellement): «Allons, allons (disait Dieu). Eh bien quoi.

Dirait-on pas.* C'est une âme comme une autre. Ce que vous voyez là, c'est ce qui se passe dans toutes les pauvres âmes auxquelles je n'ai pas pris la peine de donner soixante-sept mille corps. Je reconnais que le débat de celle-ci est assez spectaculaire, mais c'est parce que je l'ai bien voulu.»

Rue de l'Abreuvoir, Sabine menait une existence soucieuse et recueillie, épiant les mouvements de son âme et les inscrivant en chiffres sur son agenda de ménagère. Lorsque ses sœurs repenties furent au nombre de quarante mille, son visage prit une expression plus sereine, bien qu'elle restât sur le qui-vive. Souvent, le soir, dans la salle à manger, un sourire la paraît de lumière et de transparence et, plus que jamais, il semblait à Antoine Lemurier qu'elle parlât avec les anges. Un dimanche matin, elle secouait une descente de lit à la fenêtre et auprès d'elle, Lemurier rêvait à un mot croisé difficile lorsque Théorème passa dans la rue de l'Abreuvoir.

– Tiens, dit Lemurier, voilà le fou. Il y a longtemps qu'on ne l'avait pas vu.

– Il ne faut pas dire qu'il est fou, protesta doucement Sabine. M. Théorème est un si grand peintre!

D'un pas de flâneur, Théorème allait à son destin qui lui fit d'abord descendre la rue des Saules et le conduisit jusqu'à la foire aux puces, derrière la porte de Clignancourt. Inattentif aux occasions, il s'y promena au hasard et finit par s'engager dans le village des zoniers qui le regardaient passer avec l'hostilité discrète des parias pour l'étranger bien vêtu dans lequel ils flairent le promeneur curieux de misère pittoresque. Théorème pressa le pas et, en arrivant aux dernières bicoques, se trouva presque face à face avec Louise Mégnin qui portait un arrosoir d'eau. Elle était pieds nus dans des sabots et vêtue d'une mince robe noire, rapiécée et reprise*. Sans rien dire, il prit son arrosoir et entra derrière elle dans sa pauvre chambre. Le vieux d'à côté s'étant trainé jusqu'au marché aux puces* pour y acheter une assiette d'occasion, la bicoque était silencieuse. Théorème avait pris les mains de Sabine et aucun d'eux ne trouvait de voix pour demander pardon à l'autre du mal qu'il croyait lui avoir fait. Comme il s'agenouillait à ses pieds, elle voulut le relever, mais tomba elle-même à genoux, et il leur vint des larmes plein les yeux. C'est alors que le gorille fit son entrée. Il portait sur l'épaule un grand sac de victuailles, car il venait s'installer pour huit jours dans la bicoque de Louise. Sans rien dire, il posa son sac, sans rien dire prit les amants à la gorge – un cou dans chaque main – les souleva, les agita comme des flacons, puis les étrangla. Ils moururent en même temps, visage sur visage et les yeux dans les yeux. Les ayant calés chacun sur une chaise, le gorille se mit à table avec eux, éventra une boîte de pâté de foie et but une bouteille de rouge. Il passa ainsi la journée à manger et à boire et à remonter le phono pour écouter la *Chanson des blés d'or*. Le soir venu, il ficela les deux corps l'un contre l'autre et les fourra dans son grand sac. En quittant la bicoque avec son fardeau sur l'épaule, il éprouva dans la région supérieure du poitrail une espèce de frisson qui ressemblait à un attendrissement et il prit la peine de rouvrir le sac pour y enfermer une fleur de géranium, cueillie à la fenêtre d'une roulotte de la zone. Par les

grandes avenues, il descendit à la Seine où il arriva vers onze heures du soir. Toute cette aventure avait fini par lui donner un peu d'imagination. Quai de la Mégisserie, lorsqu'il eut balancé les deux cadavres dans le fleuve, le gorille crut découvrir que la vie était ennuyeuse et fatigante comme un livre. L'idée lui vint aussitôt d'en finir avec elle, mais au lieu de se jeter à l'eau, il eut la délicatesse d'aller se couper la gorge sous un porche de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

Dans la seconde même où Louise Mégnin mourait étranglée, ses soixante-sept mille et quelques sœurs rendaient également le dernier soupir avec un sourire heureux en portant la main à leur cou. Les unes, telles lady Burbury et Mrs.Smithson, reposent dans des tombeaux cossus, les autres sous de simples bourrelets de terre que le temps aura vite effacés. Sabine est enterrée à Montmartre dans le petit cimetière Saint-Vincent et ses amis vont la voir de temps en temps. On pense qu'elle est en paradis et qu'au jour du jugement dernier*, il y aura plaisir pour elle à ressusciter de ses soixante-sept mille corps.

1943

MANQUER LE TRAIN

M.Garneret traversa le jardin du casino et s'assit à l'ombre d'un marronnier à côté d'une vieille dame qui tricotait un boléro. Au sourire qu'elle lui adressa, il souleva son chapeau, puis s'abritant derrière son journal, il se prit à songer à son rhumatisme, à sa cure, à sa femme qui prenait le thé à l'intérieur du casino, aux mines du Congo qui avaient baissé de trois points dans la journée d'hier. Son journal tomba sur ses genoux et il sentit ses paupières s'alourdir. La vieille dame lui sourit avec insistance et, approchant sa chaise de la sienne, demanda:

– Naturellement, mon visage ne vous dit rien?

– Pardonnez-moi, fit M.Garneret avec une franchise un peu agressive, mais vraiment...

– Et mon nom ne vous dit rien non plus? Mlle Jurieu-Rabutot... Sophie Jurieu-Rabutot...

M.Garneret confessa qu'il n'y était pas du tout. Mlle Sophie posa son tricot et dit avec un soupir:

– Ne cherchez pas, vous ne m'avez jamais vue. Je suis celle que vous auriez aimée il y a quarante-cinq ans si vous n'aviez pas manqué l'express à Dijon dans la nuit du 17 au 18 avril. Mais vous avez bien sûr oublié cette mésaventure...

– Je ne l'ai pas oubliée! s'écria M.Garneret. Vous pensez! c'est dans le train suivant que j'ai fait la connaissance de celle qui allait devenir ma femme!

– Ah! Ah! Eh bien, si vous aviez attrapé le premier train, c'était moi qui devenais votre femme.

M.Garneret hocha la tête, accordant que tout était possible.

– Voulez-vous savoir comment les choses se seraient passées? dit Mlle Sophie. J'étais seule avec maman dans un compartiment de seconde. Vous montez avec vos deux valises, vous vous installez dans un coin. De temps à autre, vous jetez un coup d'œil vers moi. Il faut dire que j'étais bien jolie et la taille si fine avec cette tournure qui m'avantageait encore... Au bout d'une heure, maman se lève pour prendre une grosse valise dans le filet. Vous vous précipitez, et la conversation s'engage...

– C'est comme pour ma femme, remarqua M.Garneret.

– Vous parlez avec maman de toutes sortes de choses et gentiment vous me mêlez à la conversation. De temps à autre, nos genoux se frôlent. Mon Dieu, ces premiers frissons... Vous portez la raie bien droite au milieu et une moustache déjà grande pour vos vingt-trois ans, et qui frise si gracieuse sur le milieu de la joue. Ah! Cette moustache! Je la dévore des yeux...

– C'est ce que ma femme me disait aussi une fois mariés, murmura M.Garneret en passant la main sur son poil blanc.

– Maman comprend que vous êtes d'une bonne famille. Elle s'intéresse beaucoup à vous, et moi, est-il besoin de le dire? je ne rêve déjà plus qu'à d'autres rencontres. Maman vous fait promettre de venir à son prochain vendredi et vous venez, Victor! Vous venez!

– Oui, oui, je me rappelle...

– Pendant dix minutes, nous sommes ensemble dans un coin du salon. Vous me parlez d'un livre de Paul Bourget...

– En effet, je me souviens parfaitement...

– La maison vous a produit une impression plutôt favorable. Deux bonnes, et maman a pris un maître d'hôtel en extra. Vous faites prendre des renseignements sur la situation de papa...

– Et je dois dire que je reçois toutes les assurances désirables. Mon beau-père n'était pas un aigle, il s'en fallait bien, mais il savait au moins écouter les conseils de son cousin le directeur. Il a toujours acheté des valeurs de premier ordre, c'est une justice à lui rendre.

– De son côté, papa se renseigne aussi. Tout est pour le mieux. Nos deux familles se rencontrent et se voient régulièrement. Je suis dans la fièvre... l'amour, le trousseau, les deux douzaines de tout... Et pourtant, quelles alarmes! Le mariage manque de craquer à cause de la dot...

– Le beau-père était coriace et, chez moi, on ne badinait pas sur ces choses-là...

– Enfin, tout est arrangé. Cent mille et les espérances. Fiançailles. Mariage. Les cadeaux. La cérémonie. Votre père s'est assuré un général et maman apporte un chef de cabinet. Le repas, les toasts. Et puis, c'est Venise...

– Venise, soupira M. Garneret. Venise, les canaux...

Il regarda Mlle Sophie et eut un serrement de cœur. Ce n'était pas la nostalgie de Venise ni de sa jeunesse, mais cette idée que son destin manqué ressemblait de si près au destin accompli. A vingt ans, il s'était cru capable de toutes les aventures et, à soixante-huit, il commençait à soupçonner que son répertoire avait été bien court. Peut-être même n'était-il né que pour cette unique pièce où n'importe quelle Sophie lui eût donné la réplique... M. Garneret, qui s'était parfois laissé aller à regretter le départ de son existence, se sentait maintenant appauvri. Voulant espérer encore, il demanda d'une voix impatiente:

– Et après?

– Après, c'est le retour à Paris. La vie conjugale s'organise. Vous aviez gardé une liaison...

– Ah! oui, Lucienne. Je l'ai liquidée six mois après notre mariage...

– Parce que je l'ai exigé. Mais quel coup, quelle désillusion pour moi... Je vous aimais si tendrement, si jalousement...

– Oui, bien sûr... mais enfin, ce n'était pas extraordinaire...

– Ingrat, soupira Mlle Sophie en lui donnant sur les doigts un coup de son aiguille à tricoter. Hélas! d'autres tourments m'étaient réservés. Il y a eu la jeune femme de votre secrétaire, il y a eu la fille du vieil employé, une petite brune que vous installez dans un appartement de la rue Saint-Lazare, à côté de votre bureau...

– Que voulez-vous, les hommes sont ainsi. Ils aiment bien faire plaisir à tout le monde.

– Taisez-vous, c'est affreux. Toutes ces maîtresses, et moi qui souffre en silence. Le miracle est que je puisse tenir ainsi pendant dix ans. Enfin, je me révolte...

– Tiens, tiens, fit M. Garneret, mais c'est intéressant...

– Oh! je me révolte sans bruit. Vous ne saurez jamais rien du changement qui s'est opéré en moi. Un soir, vous êtes en Belgique, et votre cousin Ernest, le capitaine aux gardes républicains, vient à la maison. Il me voit toute mélancolique, nerveuse, oppressée. Il me prend la main, je pleure contre son épaule, il me serre sur sa tunique, je sens sa moustache sur ma joue, j'ai la tête en feu, je lui dis... ah! je lui dis... «Ernest»... il m'emporte...

La vieille demoiselle avait repris son ouvrage et tricotait avec des gestes saccadés en s'agitant sur sa chaise. M. Garneret sentait lui monter au visage le sang de la congestion. Il aurait voulu parler, se débattre, sa gorge était nouée. Mlle Sophie s'exaltait:

– Je vais chez lui presque tous les jours. Comme je suis heureuse et qu'il est beau, mon capitaine! ces épaules, ce regard, et ces façons militaires... J'en suis folle. Dans ses bras, je deviens un démon. Je ne me reconnais plus. Un vrai démon, je vous dis... Et jamais je n'ai été aussi belle. Vous-même me le faites remarquer. Quel plaisir de se venger ainsi, à votre insu, de toutes vos trahisons... Mais tout a une fin. Le capitaine s'en va à d'autres amours. De mon côté, je connais Lucien, ce petit employé que vous avez pris en affection. Mon Dieu, quelle charmante jeunesse... Et puis, c'est un cornet à piston des Concerts Colonne, un être velouté qui se plaît à me torturer... Deux autres aventures de moins d'importance me conduisent à la quarantaine. Mais je n'ai plus autant d'ardeur à me venger. Le mensonge et ses complications commencent à me peser. J'apprécie de plus en plus l'existence commode. Je m'occupe de bonnes œuvres et j'ai besoin de toute ma dignité. Au fond, je vous ai gardé malgré tout une solide affection...

Les coudes sur les genoux et le visage dans ses deux mains, M. Garneret entendait confusément Mlle Sophie qui poursuivait d'une voix apaisée:

– J'ai oublié vos petites trahisons comme j'ai oublié les miennes. Est-ce que je vous ai dit que nous avons une fille? Elle s'est mariée avec un jeune homme de bonne famille, qui a fait son chemin. Ils ont deux enfants. L'aîné vient d'être reçu brillamment à Polytechnique. Et nous, nous vieillissons heureux et unis en évoquant les étapes de notre bonheur. Vous surveillez les cours de la Bourse pendant que je tricote pour mes pauvres... Et voilà la vie...

– Voilà la vie, répéta M. Garneret après un très long silence.

Avec fatigue, il releva la tête. Du tricot aux aiguilles agiles, son regard monta au long d'un corsage de soie noire et il eut la surprise de découvrir le visage de sa femme sous un large chapeau de saison. Il jeta un coup d'œil inquiet du côté du jardin. Qui s'éloignait tricotant, vers le jet d'eau du rond-point, c'était sans doute la silhouette de Mlle Sophie.

– J'arrive du casino en nage, dit Mme Garneret. Il fait là-dedans une chaleur... Mais sais-tu que j'ai des renseignements sur les pauvres que j'ai vus hier? Ils ne paraissent pas très bien. Je crois que je garderai mon chandail pour notre œuvre de la Petite Médaille. Je sais bien que, d'un autre côté, l'article chandail est toujours d'un meilleur rendement en

province qu'à Paris. C'est effrayant ce que les Uniprix peuvent nous faire de tort. Il faudra que j'avise avant la campagne d'hiver. Tu as fini ton journal?

– Oui... les mines du Congo ont perdu trois points...

– A propos, j'ai des éclaircissements sur les gens de la chambre 15... J'avais deviné juste: un faux couple!... Mais qu'est-ce que tu as? Tu me regardes drôlement...

– Non, rien.

– Est-ce que ce ne serait pas ce bœuf en sauce qu'on nous a servi à midi?

– Oui, c'est sûrement le bœuf, dit M. Garneret.

Il s'éventa avec son chapeau et ajouta:

– En tout cas, pour les mines du Congo, il me reste une assez belle marge. J'ai acheté à 272.

1937

КОММЕНТАРИЙ

LE PASSE-MURAILLE

sans en être incommodé – беспрепятственно

un binocle – пенсне

une petite barbiche noire – небольшая чёрная борода

ministère de l'Enregistrement – Департамент регистраций

chapeau melon – котелок

malgré les remontrances de sa raison – вопреки доводам своего рассудка

profitant de la semaine anglaise – воспользовавшись ранним окончанием работы

découvrit la cause du mal dans un durcissement hélicoïdal de la paroi strangulaire du corps thyroïde – объяснил причину этой аномалии спиралевидным затвердением щитовидной железы

a raison de deux cachets par an – по две пачки в год

prescrivit... l'absorption de poudre de pipelette tétravalente, mélange de farine de riz et d'hormone de centaure – прописал... порошки из смеси рисовой муки с гормонами кентавра

vit de très mauvais œil que Dutilleul portât un lorgnon à chaînette – невзлюбил Дютийоля за его пенсне со шнурком

qui lui valut l'inimitié grandissante – навлекало на него всё растущую неприязнь

écœuré par cette volonté rétrograde – раздосадованный этим настойчивым консерватизмом

humiliation sans précédent – беспрецедентное унижение

en lisant dans son journal le récit de quelque sanglant fait divers – читая в газете сообщения о каком-либо зверском преступлении

Recommencez-moi ce torchon! (зд.) – Перепишите эту мерзость!

... qui déshonore mon service – позорит мой отдел
proférait des menaces obscures – стал изрекать мрачные угрозы
il se mit à fondre presque à vue d'œil – начал буквально таять на глазах
il sentait en lui un besoin d'expansion – его обуяла жажда деятельности
il se rabattit sur le fait divers qui se révéla des plus suggestifs – он набросился на раздел происшествий, который оказался весьма многообещающим
Garou – оборотень, упырь
un fort joli paraphe – изящный завиток
se faisait pincer par une ronde de nuit – дал задержать себя полицейскому патрулю
la Santé – Санте, одна из тюрем в Париже
un véritable régal – настоящий подарок
la chambre d'ami – комната для гостей
je me trouve en panne au restaurant – я застрял в ресторане
Voulez-vous avoir la bonté d'envoyer quelqu'un pour régler l'addition? – Вас не затруднит прислать кого-нибудь расплатиться по счёту?
Je vois que tu t'es miché en gigol-pince pour tétarer ceux de la sûrepige (*argot*) – Чего ты конаешь за фраера? Хочешь натянуть бороду мусорам?
Toujours à la biglouse, quoi. C'est de la grosse nature de truand qu'admet pas qu'on ait des vuloirs de piquer dans son réséda. (*argot*) – Всегда настрёме, жмотина толстокожая. Не хочет, чтоб другие паслись в его огороде.
ils s'aimèrent jusqu'à une heure avancée – они предавались утехам любви до глубокой ночи
pénètrent au cœur de la pierre comme des gouttes de clair de lune – проникают в глубины камня, словно капли лунного света

LES BOTTES DE SEPT LIEUES

ménage à fond – генеральная уборка

une étoffe mince, laine et coton – тонкая полушерстяная ткань

comme un grillage en fil de fer – как сквозь проволочную решётку

les gens qui... étaient à peu près seuls à la connaître – её знали только те люди...

Germaine... revint sur ses pas. – Жермена пошла обратно.

il tenait beaucoup à faire partie de – он очень хотел быть участником

un type formidable (зд.) – грозный командир

une histoire (зд.) – выдумка

au complet – в сборе

charger d'une mission délicate – дать ответственное поручение

On verra ce que tu sais faire. – Посмотрим, на что ты годен.

le jour commençait à baisser... – спускались сумерки

en tout et pour tout – всего-навсего

Il y a du louche. – Дело нечисто.

Je vois ce que c'est, mais j'ai pris mes précautions. – Сам знаю, но я принял меры.

à la file indienne, en rasant les murs – гуськом, держась у самой стены

à plat ventre – ничком

les mains en jumelles sur ses yeux – приставив руки к глазам в виде бинокля

au trot – рысью

Vous voyez pas que je médite, non? – Вы что, не видите, я думаю? (*опущение отрицательной частицы “ne”, допустимое в разговорной речи*)

choqué par ce manquement à qch – возмущённый этим нарушением...

du moment qu’il n’a rien vu – раз он ничего не видел

y a plus moyen de rien faire – тогда ничего не получится

défenseur du sens commun – защитник здравого смысла

Ta gueule, toi! (*фам., груб.*) – Заткнись, ты!

flanquer l’indiscipline – подрывать дисциплину

en ayant l’air de – делая вид

faisaient office de garde-fous – служила перилами

Occasions pour connaisseurs. – Вещи по случаю для знатоков.

faire crédit à qn – продавать в кредит

une référence historique des plus suspectes – весьма сомнительная историческая справка

reine Hortense – королева Гортензия, падчерица Наполеона I, мать Наполеона III

la Du Barry – графиня Дюбарри, казнённая в 1799г.

Félix Faure – Феликс Фор (1841-1899) – французский президент

reine Pomaré – Помаре (1822-1877) – таитянская королева

traité de Campo-Formio – Кампоформийский мирный договор между Францией и Австрией, заключённый в 1797 г.

que le marchand eût réuni... les modestes dépouilles de l’histoire – что торговец собрал... скромные обломки истории

le Petit Poucet – Мальчик-с-пальчик

leur authenticité ne faisait aucun doute – их подлинность не вызывала никаких сомнений

un revers neigeux – белоснежная опушка
 un haut col dur – крахмальный стоячий воротник
 plus de chef, plus de plan – нет командира, нет и плана
 il fût particulièrement visé par ces propos – эти слова относились
 главным образом к нему
 la glace de la porte était aveuglée – дверное стекло было
 завешано
 Mais ayez donc au moins la franchise de vos opinions! – Скажите
 хотя бы откровенно ваше мнение!
 Je n'admets pas les raisons que vous venez d'invoquer. – Ваши
 доводы меня не убеждают.
 Vous voila bien pris? Pardon? – Ну что, попались? Что вы
 сказали?
 le vieillard se mit en posture d'écouter... – старик приготовился
 слушать
 Je n'ai rien à apprendre sur Isabeau de Bavière. – Я ничего не
 желаю слушать про Изабеллу Баварскую. (*Изабелла Баварская (1371-
 1435) – французская королева, жена Карла VI.*)
 à la dérobée – украдкой
 il n'allait pas vous bouffer – он бы вас не проглотил
 Il y en a qui font les malins, qui se donnent des airs de – Есть
 такие умники, которые делают вид...
 il l'ouvrit presque grande – он распахнул её почти настежь
 lancé comme un projectile – нёсшийся подобно снаряду
 retrouver un équilibre – сохранить равновесие
 caisses à savon – ящики из-под мыла
 Il lui arrivait de l'appeler... – Она иногда называла её...
 toute sa chair se tordit – она содрогнулась всем телом
 rendre des comptes (зд.) – расплачиваться

à l'écart – в стороне
sur un pied d'égalité avec – на равной ноге
Elle engagea la conversation. – Она завязала разговор.
un gamin endiablé – настоящий бесёнок
nul ne doutait qu'Antoine eût entraîné ses camarades – никто не сомневался, что Антуан увлёл своих товарищей
le mal est fait – несчастье произошло
que son métier avait habituée à ce genre de semonce – привыкшая на работе к подобным выговорам
Rassurez-vous, il n'y a rien de grave. – Успокойтесь, ничего страшного.
Il vaut mieux que – Будет лучше, если...
que le temps des visites ne fût pas trop long – чтобы посещение не затянулось
soustraits à leur gouvernement – освободившиеся из-под их опеки
il eût risqué gros à *f. qch.* – для него было бы рискованно...
que le marchand n'eût trouvé acheteur – как бы торговец не нашёл покупателя
à la tombée du jour – в сумерки
leur vertu première – свои исконные свойства
un quart de beurre – четверть фунта масла
à meilleur marché – дешевле
tour de France – путешествие по Франции
Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Cherbourg, Lille, Carcassonne – Лион, Марсель, Бордо, Нант, Шербур, Лилль, Каркассон (города во Франции)
monnaie (зд.) – сдача

Montmartre – Монмартр, район Парижа

le bien d'autrui – чужая собственность

aux quatre coins – во всех концах

Argenteuil, Clermont-Ferrand, Toulon, Clichy – Аржантейль,
Клермон-Ферран, Тулон, Клиши (города во Франции)

n'avait l'air de rien – ничем не выделялся

une femme de ménage – уборщица

ils restaient silencieux à se regarder – они молча смотрели друг
на друга

C'est formidable! – Вот здорово!

pour son propre compte – за себя

manifester sa présence – заявить о себе, обнаружить своё
присутствие

cavalier – конь (*шахм.*)

ce qui a été entendu – о чём мы условились

reprendre son sérieux – снова стать серьёзным

vous faites cette tête-là – вы строите такую физиономию

je sens que je partirais à rire encore un coup – чувствую, что я
сейчас опять рассмеюсь

Vous êtes impayable! – Вы бесподобны!

A vous de jouer, monsieur! – Ваш ход!

Je suis curieux de savoir comment vous allez vous tirer de ce
mauvais pas. – Хотел бы я знать, как вы выпутаетесь из этой
переделки.

complètement (*зд.*) – радикально

Je ne vais tout de même pas perdre mon après-midi à attendre votre
bon plaisir. – Я не намерена всё утро ждать, пока вы сообразовите...

J'ai autre chose à faire. – У меня есть дела поважнее.
 Voyons! (зд.) – Послушайте!
 sans le faire exprès – не нарочно
 du bout des lèvres – сквозь зубы
 pour son propre compte – для себя
 sachant par les expériences de – наученный горьким опытом...
 se disputer l'honneur de – оспаривать друг у друга честь
 lassant – скучно
 pressé de questions – засыпанный вопросами
 certificat d'études – свидетельство об окончании среднего
 учебного заведения
 il était homme à se couper en quatre – он готов разбиться в
 лепёшку
 comment s'y prendre – как за это взяться
 le papier de tenture – обои
 à cause du temps – из-за погоды
 les restes (зд.) – остатки пищи
 d'un seul coup – сразу
 ma fête – мои именины
 en habit – во фраке
 je suis au désespoir – мне очень жаль
 Mais je ne serai pas fâché de lui donner encore une leçon. – Я не
 прочь проучить его.
 ...me donne entièrement raison. La maréchale d'Ancre... –
 ...вполне согласна со мной. Жена маршала д'Анкра... (*Жена маршала
 д'Анкра, сожжённая как колдунья в 1617г.*)
 Je vais lui faire son affaire. – Я сейчас с ним разделаюсь.

à toute volée – с размаху
sans reprendre haleine – не переводя духа
qui tapissait – которою были оклеены
un vert pomme de printemps – ярко-зелёный цвет
un fil de la Vierge – серебристая паутинка

LA CARTE

un bruit absurde court – ходят нелепые слухи
assurer un meilleur rendement – повысить производительность
труда
la mise à mort des consommateurs improductifs – умерщвление
бесполезных потребителей
rencontré (*вместо* j'ai rencontré) – опущение подлежащего и
вспомогательного глагола, допустимое в разговорной речи
qu'importe l'âge – какое значение имеет возраст
conseiller à la préfecture de la Seine – советник префектуры
департаментa Сена
après lui avoir délié la langue – предварительно развязав ему
язык
à tant de jours – определённое количество дней
selon leur degré d'inutilité – смотря по степени их
бесполезности
le décret entrant en vigueur – поскольку декрет вступает в силу
voués à une existence partielle – обречённые на неполное
существование
vivants à part entière – имеющие право на полную долю
существования
tout mouvement de personnel – всякое изменение в штатах

garçon de bureau – посыльный, курьер

Le pis est que... – Хуже всего то, что...

fait trois heures de queue – выстоял три часа в очереди

La proportion des vieillards m'a paru être de la moitié. – Мне показалось, что старики составляли около половины.

«Je ne veux pas mourir encore.» – Цитата из стихотворения А.Шенье «La jeune captive».

un rebut d'humanité – отбросы человечества

C'est toujours ça. – И то ладно.

l'heure qui passe – быстротечное время

je suis tombé sur... (*разг.*) – я наткнулся на...

Nous avons parlé de choses et d'autres. – Мы поговорили о том о сём.

à minuit sonnant – ровно в полночь

pour ne pas faire mentir leur réputation d'immortalité – чтобы не нарушить их репутацию *бессмертных* (членов Французской Академии называют «бессмертными»)

de lui succéder un jour – занять когда-нибудь его место (*в Академии*)

la deuxième quinzaine du mois – две недели, полмесяца

retarder d'un quart d'heure – переставить часы на четверть часа назад

Cette promesse ne me dit rien qui vaille. – Это обещание не внушает мне доверия.

en bloc – скопом

un poisson d'avril – первоапрельская шутка

Je n'ai pas eu la sensation du temps écoulé. – Я не сознавал, сколько времени прошло.

sous le coup de (зδ.) – во власти

temps spatial et temps vécu – время, протекающее в пространстве, и время, прожитое в сознании

il avait échappé à son destin – он избежал своей участи

encore un coup – ещё раз

monstres de la fable antique, qui percevaient un tribut de chair humaine – мифические чудовища древности, взимавшие дань человеческим мясом

s'annonce – обещает быть

il m'en coûte de – мне трудно

ils ont l'impression d'être rivés à leur chaîne – им кажется, что они прикованы к своей цепи

le sentiment toujours présent de la fuite du temps – постоянное сознание быстротечности времени

à deux cents francs pièce – по двести франков за штуку

sans y mettre de formes – без всяких церемоний

sur une vaste échelle – в большом масштабе

réduits à la retraite – живущие на пенсию

Je ne transigerai pas avec ma conscience. – Я не буду входить в сделку со своей совестью.

Mgr.Delabonne (*m.e.* Monseigneur) – титул епископа

un froid (зδ.) – холодок

mes vues – мои взгляды

le grand rôle que j'étais appelé à jouer – великая роль, которую я призван сыграть

furent unanimes à blâmer mes scrupules – единодушно осудили мою щепетильность

je me suis laissé persuader – я поддался на уговоры

d'arrache-pied – не покладая рук
sur une voie de garage – запасной путь
mes effets – мои вещи
elle a l'esprit dérangé – она помешалась
son jeune pommadin à poil blond – своего напомаженного
блондинчика
s'il fallait en croire certaines rumeurs – если верить слухам
La solitude paraît lui peser cruellement. – По-видимому, он очень
тяготится своим одиночеством.
tout court – просто-напросто
M.Churchill – Черчилль, тогдашний английский премьер-
министр
une anomalie dans le déroulement du temps – нарушение
правильного течения времени
j'ai fait part de... – я поделился...
la femme de ma vie – женщина моей мечты
les denrées alimentaires – продукты питания
qui aurait vécu – который якобы прожил
Je souffre comme un damné. – Я адски страдаю.
tirer (зд.) – извлечь

LE PROVERBE

il était proposé pour les palmes académiques – его представили к
награждению академическими пальмами (*знак отличия*)
l'ambiance n'était pas telle – атмосфера была не такой
s'était installée au foyer en faisant valoir son grand âge –
поселилась у них, ссылаясь на свой преклонный возраст

d'une voix qui s'en promettait – голосом, не предвещавшим
ничего доброго

Je te soupçonne de n'avoir pas la conscience bien tranquille. – Мне
кажется, что у тебя совесть нечиста.

faire des commissions – выполнять поручения

égarer sur de l'anecdote – сбивать с толку, уводить в сторону

Vous êtes toujours après lui. – Вы всегда к нему придираетесь.

j'entends le diriger selon mes conceptions – я намерен
воспитывать его в согласии со своими принципами

faire leurs cent mille caprices – выполнять все их прихоти

ses enfants à venir – её будущие дети

tu allais en classe – ты пошёл бы в школу

un homme pourtant moins bien noté que moi – а он не на таком
хорошем счету, как я

le mal que je me donne, moi, dans mon travail – сколько мне
приходится трудиться

Mais ça ne durera pas. – Но это не будет долго продолжаться.

sans en pénétrer le sens – не вникая в смысл

laissa passer le temps de répondre – задержался с ответом

la mine défaite – с расстроенным видом

Vous, je vous dis cinq lettres. (*зруб.*) – Знаете что? Шли бы вы на
три буквы!

Rien ne sert de courir, il faut partir à point. – Спешка не поможет,
надо вовремя начать.

un cahier de brouillon – черновая тетрадь

Je vois que tu y mets de la mauvaise volonté. – Я вижу, что ты
упрямишься.

C'est pour ton bien. – Это для твоего же блага.

si je ne mets pas la main à la pâte – если я не приложу к этому руку

son prestige de père était en jeu – его родительский престиж был поставлен на карту

un sous-titre de journal «La Course aux armements» – газетный подзаголовок «Гонка вооружений»

sa religion politique – его политические убеждения

c'était tout de même dommage – как всё-таки досадно

il avait beau se mettre l'esprit à la torture – как он ни ломал голову

il levait... un regard furtif et anxieux – он украдкой бросал тревожные взгляды

ces objets... qui frappent nos regards – эти предметы..., которые притягивают наши взоры

canots de course – гоночные лодки

la Marne – Марна, река во Франции

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. – Куй железо, пока горячо.

Dans l'ensemble, je suis loin d'être satisfait. – В общем и целом, я отнюдь не удовлетворён.

j'ai donné treize – при двадцатибалльной системе отметок, принятой во Франции, «тринадцать» примерно соответствует российской «четвёрке».

les copies annotées à l'encre rouge – исправленные работы

une façon d'écrire... qui m'a paru si déplaisante que – ваша манера письма показалась мне такой неприятной

coller un trois – поставить двойку; un trois – «неудовлетворительно»

ses sentiments de piété filiale – его благоговение перед отцом

il n'avait pas volé – он вполне заслужил

Le père aurait du mal à s'en remettre. – Отец не скоро придёт в себя.

Ça lui apprendrait. – Это послужит ему уроком.

perdre la face devant les siens – уронить себя в глазах семьи

malgré elle – вопреки её воле

à partir de maintenant et désormais – начиная с сегодняшнего дня

LES SABINES

le don d'ubiquité (зд.) – дар расщепления и вездесущности
(объяснение в следующей фразе текста)

Elle pouvait à son gré se multiplier et se trouver en même temps, de corps et d'esprit, en autant de lieux qu'il lui plaisait souhaiter. – Стоило ей пожелать – И Сабин становилось несколько, и каждую она могла отправить куда хотела.

se fondre en une seule et même personne – слиться в единое существо

il était resté coi et la bouche un peu bée – он остолебенел, и челюсть у него отвалилась

une insuffisance hypophysaire – недостаточность гипофиза

vérifiait des bordereaux – проверял свои ведомости

artiste peintre – свободный художник

pouvait admirer sur le visage de sa femme le même reflet d'une joie si belle qu'elle semblait n'être plus de la terre – любовался лицом своей жены, освещённым отблеском счастья столь полного, что оно уже казалось неземным

vivant d'une maigre pension que lui faisait un oncle de Limoges – он жил на скромную сумму, которую посылал ему лиможский дядюшка

Mes amours ont de fins doigts blancs. Le corps et l'âme a l'advenant. – Приблизительно значит:

«Я предана душой и телом рукам властительным и смелым».

et il lui vint aux yeux une rosée de ferveur et de fierté – и глаза её увлажнились от гордости и восторга

et le propriétaire... acceptait toujours aussi volontiers que son locataire le payât d'un navet hâtivement bâclé – а квартирный хозяин, как истый простофиля, легко мирился с тем, что жилец кормит его «завтраками» (*т.е. обещаниями расплатиться позднее*).

recettes de la journée: six sous de roudoudou – доходы за день: рудуду – на шесть су

dardaient ses yeux noirs – чёрные глаза начали метать молнии

Voilà que mon insuffisance hypophysaire fait encore des siennes. –
Опять мой больной гипофиз даёт себя знать.

me donner une carte de pesage pour Longchamp – предложил мне билет на скачки в Лоншан

une personnalité très parisienne – парижанин до мозга костей

vêtue d'un manteau bleu en pataraz garni de chasoub – на ней было синее манто из патара, отделанное шазубом (*ирон.*)

un verre d'aramon sur un zinc de la rue Caulaincourt – стаканчик арамона в забегаловке на улице Коленкур

du Bourget – название старого парижского аэропорта

question épineuse de la consubstantialité – коварный вопрос о том, можно ли одновременно быть женой...

pour prendre avantage de ces raisons d'avocat – воспользоваться такими хитроумными доводами

restait parfaitement damnable – быть достойным загробной кары

il poursuivait quelque formule d'art goyesque mariant les jeux de la lumière et les impures sous-jacences du masque féminin – он ищет какую-то новую форму, близкую к Гойе, где игра света сочеталась бы с женскими личиками, сквозь которые проглядывает порочное естество (*Франсиско Гойя – [1746-1828] – испанский живописец и гравёр, его манера письма и техника отличались новаторством*)

Il ne va pas en revenir. – он будет поражён

aux quatre coins du monde – во всех концах света

Livre de Job, les Nombres et le Deutéronome – «Книга Иова», «Числа», «Второзаконие» – разделы «Библии», входящие в «Ветхий Завет»

si tu te retranches derrière des faits! – ты что же, отрицаешь факты?

C'est bon, je ne veux pas abuser de la situation. – Ну ладно, не хочу пользоваться обстоятельствами.

Mettons que je n'aie rien dit. – Допустим, что я ничего не говорю.

Alésia – Алезия – крепость, в которой Юлий Цезарь взял в плен вождя галлов Верцингеторикса.

la *Sonate au clair de lune* en jazz-hot – «Лунная соната» в джазовом исполнении

le charme de Beethoven et de sa musique endiablée – чары Бетховена и его колдовской музыки

la malheureuse ubiquiste fut saisie d'une frénésie de luxure – несчастная расщепленка была поражена лихорадкой сладострастия

il se créait un type d'homme dont les caractères somatiques échappaient d'ailleurs à tout examen – выработался особый тип мужчины, соматические свойства которого не поддавались исследованию

Il est permis de le penser. – Есть основания так думать.

Saint-Ouen – Сент-Уэн – парижский пригород, где ютилась нищета

Le plus bel homme du monde, hors des liens sacrés du mariage, ne peut donner que ce qu'il a. – Лукавая переделка известной французской поговорки: *La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a*, обыгрывающая её буквальное значение.

un monologue égrillard – игривый монолог

le duo de Charlotte et de Werther – имеется в виду дуэт Шарлотты и Вертера из оперы «Вертер» французского композитора Ж.Массне

Eh bien quoi. Dirait-on pas. – Мало ли что, чего только не бывает!

robe rapiécée et reprise – платье чиненное-перечиненное

marché aux puces – блошиный рынок

jugement dernier – день Страшного Суда, когда, по христианскому поверью, все мёртвые воскреснут, чтобы предстать перед судом Божиим

П.Гелева

TABLE DES MATIERES

Les frères Legendum	5
Le passe-muraille	13
Accident de voiture	20
Augmentation	22
Bergère	29
Le train des épouses	33
Les bottes de sept lieues	36
La carte	56
Héloïse	68
Knate	79
Le proverbe	85
Les Sabines	96
Manquer le train	117

Марсель Эме (1902-1967) – один из выдающихся и наиболее интересных мастеров французской прозы XX века. Его перу принадлежат рассказы, романы, пьесы, сказки. Предельная ясность и прозрачность стиля, едкая сатира, скепсис, издёвка над буржуа, неиссякаемый юмор, нередко переходящий в гротеск и сарказм, смелое сочетание реалистического бытописания с фантастикой свойственны и драматургии, и новеллистике Эмме.

Прежде чем был опубликован его первый роман «Брюльбуа» (1925г.), Эме успел сменить множество профессий. Его книга о детстве «Стол слабаков» (La table-aux-crevys, 1929) получила премию Ренодо. Однако широкая известность пришла к писателю в 1933 году, когда он выпустил роман «Зелёная кобыла» (La jument verte).

Но наибольшей любовью читателей во всём мире пользуются рассказы писателя, лучшие из которых, бесспорно, представлены в настоящем сборнике.

П.Гелева